
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00014108 5

ŒUVRES

COMPLETTES

DE M. MARMONTEL,

HISTORIOGRAPHE DE FRANCE,

Et Secrétaire perpétuel de l'Académie Françoise.

Edition revue & corrigée par l'Auteur.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez NÉE DE LA ROCHELLE, Libraire, rue du Hurepoix, près du Pont S. Michel. N°. 13.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.


LIBRARY
JUN 12 1967
UNIVERSITY OF TORONTO

CONTES MORAUX.

PAR M. MARMONTEL.

TOME SECOND.

M. DCC. LXXXVII.

TABLE DES CONTES

Du second Volume.

CONTES

CONTES MORAUX.

LE PHILOSOPHE SOI-DISANT.

CLARICE, depuis quelques années, n'entendoit parler que de Philoſophes. Qu'eſt-ce donc que cette eſpèce d'hommes-là, dit-elle ? Je voudrois bien en voir quelqu'un. On la prévint que les vrais Philoſophes étoient rares, qu'ils ſe communiquoient peu ; qu'au reſte c'étoient de tous les hommes les plus ſimples, & qu'ils n'avoient rien de ſingulier. Il y en a donc de deux ſortes, dit-elle ; car dans tous les récits que j'entends, un Philoſophe eſt un être bizarre, qui fait profeſſion de ne reſſembler à rien. De ceux-là, lui

dit-on, il y en a par-tout : vous en aurez : cela eſt facile.

Clarice étoit à la campagne avec une de ces ſociétés qu'on appelle frivoles, & qui ne demandent qu'à s'amuſer. On lui préſenta, quelques jours après, le ſentencieux Ariſte. Monſieur eſt donc Philoſophe ? demanda-t-elle en le voyant. Oui, Madame, répondit Ariſte. — C'eſt une belle choſe que la Philoſophie, n'eſt-ce pas ? — Mais, Madame, c'eſt la ſcience du bien & du mal, ou, ſi vous voulez, la ſageſſe. Ce n'eſt que cela ? dit Doris. Et le fruit de cette ſageſſe, pourſuivit Clarice, eſt d'être heureux ſans doute ? — Ajoutez, Madame, de faire des heureux. Je ſerois donc Philoſophe auſſi ? dit à demi-voix la naïve Lucinde ; car on m'a répété cent fois qu'il ne tenoit qu'à moi d'être heureuſe, en faiſant des heureux. Bon ! qui ne fait pas cela ? reprit Doris ; c'eſt le ſecret de la Comédie.

Ariſte, avec le ſourire du mépris, leur fit entendre que le bonheur philoſophique n'étoit pas celui que peut goûter & faire goûter une jolie femme. — Je m'en doutois bien, dit Clarice; & rien ne ſe reſſemble moins, je crois, qu'une jolie femme & un Philoſophe. Mais voyons d'abord comment le ſage Ariſte s'y prend pour être heureux lui-même. — Cela eſt tout ſimple, Madame: je n'ai point de préjugés, je ne dépends de perſonne, je vis de peu, je n'aime rien, & je dis tout ce que je penſe. N'aimer rien, obſerva Cléon, me ſemble une diſpoſition peu favorable à faire des heureux. Eh! Monſieur, répliqua le Philoſophe, ne fait-on du bien qu'à ce qu'on aime? Affectionnez-vous le miſérable que vous ſoulagez en paſſant? C'eſt ainſi que nous diſtribuons à l'humanité le ſecours de nos lumières. Et c'eſt, dit Doris, avec des lumières que vous faites des heureux? — Oui, Madame, & qui

nous le sommes. La grosse Présidente de Ponval trouvoit ce bonheur-là bien mince ! Un Philosophe a-t-il bien du plaisir ? demanda Lucinde. — Il n'en a qu'un, Madame, celui de les mépriser tous. — Cela doit être fort amusant ! dit brusquement la Présidente. Et si vous n'aimez rien, Monsieur, que faites-vous donc de votre ame ? — Ce que j'en fais ? Je l'emploie au seul usage qui soit digne d'elle : je contemple, j'observe les merveilles de la nature. Eh ! que peut-elle avoir pour vous d'intéressant, cette nature, reprit Clarice, si les hommes, si vos semblables n'ont rien qui vous puisse attacher ? — Mes semblables, Madame ! je ne dispute pas sur les termes ; mais celui-là est un peu fort. Quoi qu'il en soit, la nature que j'étudie a pour moi l'attrait de la curiosité, qui est le ressort de l'intelligence, comme ce qu'on appelle le désir est le mobile du sentiment. Oui dà, je conçois, dit

Doris, que la curiofité eft quelque chofe ; mais le défir, Monfieur, ne le comptez-vous pour rien ? Le défir, je vous l'ai dit, eft un attrait d'une autre efpèce. — Pourquoi donc vous livrer à l'un de ces attraits, tandis que vous réfiftez à l'autre ? — Ah ! Madame, c'eft que les jouiffances de l'efprit ne font mêlées d'aucune amertume, & que toutes celles du fentiment renferment un poifon caché. Mais du moins, lui demanda Cléon, vous avez des fens ? — Oui, j'ai des fens, fi vous voulez ; mais ils n'ont fur moi nul empire : mon ame en reçoit les impreffions comme une glace, & il n'y a que les objets de l'intelligence pure qui puiffent m'affecter vivement. Voilà un bien froid perfonnage ! dit tout bas Doris à Clarice : qui t'a amené cet homme-là ? Paix, lui répondit Clarice : cela eft bon pour la campagne ; il y a moyen de s'en divertir.

Cléon, qui vouloit encore dévelop-

per le caractère d'Arifte, lui témoigna fa furprife de le voir réfolu à ne rien aimer. Car enfin, difoit-il, ne connoiffez-vous rien d'aimable? Je connois des furfaces, reprit le Philofophe; mais je fais me défier du fond. Il refte à favoir, dit Cléon, fi cette méfiance eft fondée. — Oh! très-fondée, vous pouvez m'en croire : j'en ai affez vu pour me convaincre que ce globe-ci n'eft peuplé que de fots, de méchans, & d'ingrats. Si vous y regardiez bien, lui dit Clarice fur le ton du reproche, vous feriez moins injufle, & peut-être auffi plus heureux.

Le Sage, un moment interdit, ne fit pas femblant d'avoir entendu. On annonça le dîné : il donna la main à Clarice, & fe mit auprès d'elle à table. Je veux, lui difoit-elle, vous réconcilier avec l'humanité. —Il n'y a pas moyen, Madame, il n'y a pas moyen : l'homme eft le plus vicieux des êtres. Quoi de plus cruel, par exemple, que

le ſpectacle de votre dîné ? Combien d'animaux innocens immolés à la voracité de l'homme ? Ce bœuf, quel mal vous avoit-il fait ? & ce mouton, ſymbole de la candeur, quel droit aviez-vous ſur ſa vie ? & ce pigeon, l'ornement de nos toits, qu'on vient d'arracher à la tendre colombe ? O Ciel ! s'il y avoit un Buffon parmi les animaux, dans quelle claſſe placeroit-il l'homme ? Le tigre, le vautour, le requin lui céderoient le premier rang parmi les eſpèces voraces. Tout le monde conclut que le Philoſophe ne ſe nourriſſoit que de légumes ; & l'on n'oſoit lui offrir de ces viandes qu'il parcouroit avec pitié. Donnez, donnez, dit-il : puiſqu'on a tant fait que de les égorger, il faut bien que quelqu'un les mange. Il déclamoit ainſi, en mangeant de tout, contre la profuſion des mets, leur recherche, leur délicateſſe. Ah ! l'heureux temps, diſoit-il, où l'homme broutoit avec les chèvres !

Donnez-moi à boire, je vous prie. La nature a bien dégénéré ! Le Philoſophe s'enivra en faiſant la peinture du clair ruiſſeau où ſe déſalteroient ſes pères.

Cléon ſaiſit ce moment où le vin fait tout dire, pour démêler le principe de ce chagrin philoſophique qui ſe répandoit ſur le genre humain. Eh bien, demanda-t-il à Ariſte, vous voilà avec les hommes ; les trouvez-vous ſi odieux? Avouez que vous les condamniez ſur parole, & qu'ils ne méritent pas tout le mal qu'on en dit. — Sur parole, Monſieur ! apprenez qu'un Philoſophe ne juge que d'après lui. C'eſt parce que j'ai bien vu, bien développé les hommes, que je les crois vains, orgueilleux, injuſtes. — Ah ! de grace, interrompit Cléon, épargnez-nous un peu : notre admiration pour vous mérite au moins des ménagemens ; car enfin vous ne ſauriez nous reprocher de ne pas honorer le mé-

rite. Et comment l'honorez-vous? répliqua vivement le Philoſophe. Eſt-ce en le négligeant, en l'abandonnant, qu'on l'honore? Ah! les Philoſophes de la Grèce étoient les oracles de leur ſiècle, les légiſlateurs de leur patrie. Aujourd'hui la ſageſſe & la vertu languiſſent oubliées; l'intrigue, la baſſeſſe, la ſervitude obtiennent tout. Si cela étoit, dit Cléon, ce ſeroit peut-être la faute des grands hommes qui dédaignent de ſe montrer. — Et voulez-vous qu'ils ſe jettent à la tête, ou, pour mieux dire, aux pieds des diſpenſateurs des récompenſes? Il eſt vrai, dit Cléon, que l'on pourroit leur en épargner la peine, & qu'un homme tel que vous (pardon ſi je vous nomme). Il n'y a pas de mal, reprit humblement le Philoſophe. — Un homme tel que vous devroit être diſpenſé de faire ſa cour. — Moi, faire ma cour! Ah! qu'ils s'y attendent; je ne crois pas que leur orgueil ait jamais à s'en

applaudir : je sais m'apprécier, grace au ciel ; & j'irois vivre dans les déserts, plutôt que de dégrader mon être. Ce seroit bien dommage, dit Cléon, que la société vous perdît : né pour éclairer l'humanité, vous devez vivre au milieu d'elle. Vous ne sauriez croire, Mesdames, le bien que fait un Philosophe à la terre : je gage que Monsieur a découvert une foule de vérités morales, & qu'il y a peut-être aujourd'hui cinquante vertus de sa façon. Des vertus, reprit Ariste en baissant les yeux, je n'en ai pas imaginé beaucoup ; mais j'ai dévoilé bien des vices ! Eh ! Monsieur, lui dit Lucinde, que ne leur laissiez-vous leur voile, ils auroient la laideur de moins. Ma foi, je suis votre servante, reprit Madame de Ponval ; j'aime mieux un vice décidé qu'une vertu équivoque : du moins l'on sait à quoi s'en tenir. — Et cependant voilà comme on nous récompense, s'écria Ariste avec dépit : aussi

j'ai pris le parti de n'exifter que pour moi-même : le monde ira comme il pourra. Non, lui dit poliment Clarice en fe levant de table, je veux que vous exiftiez pour nous. Avez-vous à Paris quelque affaire preffée ? — Aucune, Madame : un Philofophe n'a point d'affaires. — Eh bien, je vous retiens ici. La campagne doit plaire à la Philofophie ; & je vous y promets la folitude, le repos, & la liberté. La liberté, Madame ! dit le Philofophe à demi-voix ; je crains bien que vous ne manquiez de parole.

La promenade difperfa la compagnie ; & Arifte, avec un air rêveur, feignit d'aller méditer dans une allée, où il digéra fans penfer à rien. Je me trompe, il penfoit à Clarice, & il fe difoit à lui-même : Une jolie femme, une bonne maifon, toutes les commodités de la vie ; cela s'annonce bien ! voyons jufqu'au bout. Il faut avouer, pourfuivoit-il, que la fociété eft

une plaiſante ſcène. Si j'étois galant, empreſſé, complaiſant, aimable, on feroit à peine attention à moi : on ne voit que cela dans le monde; & la vanité des femmes eſt raſſaſiée de ces hommages prodigués. Mais apprivoiſer un ours, civiliſer un Philoſophe, fléchir ſon orgueil, amollir ſon ame, c'eſt un triomphe difficile & rare, dont leur amour-propre eſt flatté. Clarice vient d'elle-même ſe jeter dans mes filets; attendons-la, ſans nous compromettre.

La compagnie, de ſon côté, s'amuſoit aux dépens d'Ariſte. C'eſt un aſſez plaiſant original, diſoit Doris : qu'en ferons-nous ? Une Comédie, répondit Cléon; & ſi Clarice veut m'en croire, mon plan eſt déjà tout tracé. Il communiqua ſon idée; tout le monde y applaudit; & Clarice, après quelque difficulté, conſentit à jouer ſon rôle. Elle étoit beaucoup plus jeune & plus jolie qu'il ne falloit pour un Philoſo-

phe ; & quelques mots, quelques regards échappés à celui-ci sembloient répondre du dénouement. Elle se présenta donc, comme par hasard, dans l'allée où se promenoit Ariste. Je vous détourne, lui dit-elle ; pardon, je ne fais que passer. Vous n'êtes pas de trop, Madame ; & je puis méditer avec vous. Vous me ferez plaisir, dit Clarice : je m'aperçois qu'un Philosophe ne pense pas comme un autre homme ; & je serois bien aise de voir les choses par vos yeux. — Il est vrai, Madame, que la Philosophie semble créer un nouvel univers. Le vulgaire ne voit que des masses ; les détails de la nature sont un spectacle réservé pour nous : c'est pour nous qu'elle semble avoir disposé avec un art si merveillenx les fibres de ces feuilles, l'étamine de ces fleurs, le tissu de cette écorce : une fourmilière est pour moi une république ; & chacun des atômes qui composent ce monde, me paroît

un monde nouveau. Cela eſt admirable ! dit Clarice. Qu'eſt-ce qui vous occupoit en ce moment ? Ces oiſeaux, répondit le Sage. — Ils ſont heureux, n'eſt-ce pas ? — Ah ! tres-heureux ſans doute ! & peuvent-ils ne pas l'être ? L'indépendance, l'égalité, peu de beſoins, des plaiſirs faciles, l'oubli du paſſé, nulle inquiétude ſur l'avenir, & pour tout ſouci, le ſoin de vivre & celui de perpétuer leur eſpèce : quelles leçons, Madame, quelles leçons pour l'humanité ! — Avouez donc que la campagne eſt un ſéjour délicieux ; car enfin elle nous rapproche de la condition des animaux, & comme eux, nous ſemblons n'y avoir pour loi que le doux inſtinct de la nature. — Ah ! Madame, que n'eſt-il vrai ! Mais ce caractère eſt effacé du cœur des hommes : la ſociété a tout perdu. — Vous avez raiſon : cette ſociété eſt quelque choſe de bien gênant ; & quand on n'a beſoin de perſonne, il ſeroit

tout ſimple de vivre pour ſoi. — Hélas ! c'eſt ce que j'ai dit cent fois ; c'eſt ce que je ne ceſſe d'écrire : mais perſonne ne veut m'écouter. Vous, Madame, par exemple, qui ſemblez reconnoître la vérité de ce principe, auriez-vous la force de le pratiquer ? Je ne puis que ſouhaiter, dit Clarice, que la Philoſophie devienne à la mode : je ne ſerai pas la dernière à la ſuivre, comme je ne dois pas être la première à l'afficher. — C'eſt le langage que chacun tient : perſonne ne veut ſe haſarder à donner l'exemple ; & cependant l'humanité gémit, accablée ſous le joug de l'opinion, & dans les chaînes de l'uſage. — Que voulez-vous, Monſieur ? notre repos, notre honneur, tout ce que nous avons de plus cher dépend des bienſéances. — Eh bien, Madame, obſervez-les ces bienſéances tyranniques ; ayez des vertus comme des habits, façonnées au goût du ſiècle : mais votre ame eſt à vous, la ſociété

n'a droit que ſur les dehors, & vous ne lui devez que les apparences. Les bienſéances dont on fait tant de bruit, ne ſont elles-mêmes que les apparences bien menagées; mais l'intérieur, Madame, l'intérieur eſt le ſanctuaire de la volonté; & la volonté eſt indépendante. Je conçois, dit Clarice, que je peux vouloir ce que bon me ſemble, pourvu que je m'en tienne là. Vraiment ſans doute, reprit le Philoſophe, il vaut mieux s'en tenir là que de riſquer des imprudences. Car, Madame, ſavez-vous ce que c'eſt qu'une femme vicieuſe? C'eſt une femme qui ne s'obſerve, qui ne ſe reſpecte ſur rien. Quoi, Monſieur, demanda Clarice en affectant un air ſatisfait, le vice n'eſt donc que dans l'imprudence? — Avant de vous répondre, Madame, permettez-moi de vous interroger. Qu'eſt-ce que le vice à vos yeux? N'eſt-ce pas ce qui trouble l'ordre, ce qui nuit, ou ce qui

peut nuire ? — C'eſt cela même. — Eh bien, Madame, tout cela ſe paſſe au dehors. Pourquoi donc ſoumettre au préjugé vos ſentimens & vos penſées ? Voyez, dans ces oiſeaux, cette douce & fière liberté que la nature vous avoit donnée, & que vous avez perdue. Ah ! dit Clarice avec un ſoupir, la mort de mon époux me l'avoit rendu, ce bien précieux ; mais je touche au moment d'y renoncer encore. O Ciel ! qu'entends-je ? s'écria-t-il. Allez-vous former une nouvelle chaîne ? — Mais, je ne ſais. — Vous ne ſavez ? — Ils le veulent. — Qui donc, Madame ? quels ſont les ennemis qui oſent vous le propoſer ? Non, croyez-moi, l'hymen eſt un joug, & la liberté eſt le bien ſuprême. Mais encore, quel eſt cet époux que l'on vous donne ? — C'eſt Cléon. — Cléon, Madame ? Je ne m'étonne plus de l'air aiſé qu'il prend ici. Il interroge, il décide, il

daigne être affable quelquefois, il a cette politeſſe avantageuſe qui ſemble s'abaiſſer juſqu'à nous ; on voit bien qu'il fait les honneurs de ſa maiſon, & je ſens déſormais tout ce que je lui dois de reſpect & de déférence. — Vous vous devez l'un à l'autre une honnêteté mutuelle; & je prétends que chez moi tout le monde ſoit égal. — Vous le prétendez, Clarice ! Ah ! votre choix détruit l'égalité entre les hommes, & celui qui doit vous poſſéder . . . . N'en parlons plus, j'en ai trop dit ; ce ſéjour n'eſt pas fait pour un Philoſophe ; permettez-moi de m'en éloigner. Non, lui dit-elle, j'ai beſoin de vous, & vous me plongez dans des irréſolutions dont vous ſeul pouvez me tirer. Il faut avouer que la Philoſophie eſt une choſe bien conſolante ; mais ſi un Philoſophe étoit un trompeur, ce ſeroit un dangereux ami ! Adieu, je ne veux pas qu'on nous voye en-

ſemble : je rejoins la compagnie ; venez bientôt nous retrouver. Eh ! voilà donc, diſoit-elle en s'éloignant, ce qu'on appelle un Philoſophe ? Courage ! diſoit-il de ſon côté ; Cléon ne tient plus qu'à un fil.

Clarice, en rougiſſant, rendit compte de la première ſcène ; & ſon début reçut des éloges. Mais la Préſidente fronçant le ſourcil, Avez-vous prétendu, dit-elle, que je ſois ſimple ſpectatrice ? Non, non, je veux jouer mon rôle, & je réponds qu'il ſera plaiſant. Vous croyez ſubjuguer cet homme ſage ? point du tout ; c'eſt moi qui aurai cet honneur-là. — Vous, Préſidente ? — Oh ! vous avez beau rire : mes cinquante ans, mes trois mentons, & ma mouſtache de tabac d'Eſpagne ſe moquent de toutes vos graces. Tout le monde applaudit à ce défi, en redoublant les éclats de rire. Rien n'eſt plus ſérieux, reprit-elle, & ſi ce n'eſt pas aſſez d'une, vous n'avez qu'à vous

réunir pour me difputer fa conquête; je vous brave toutes les trois. Allez, divine Doris, charmante Lucinde, merveilleufe Clarice, allez étaler à fes yeux tout ce que la coquetterie & la beauté ont de féduifant: je m'en moque. Elle dit ces mots d'un ton réfolu à faire trembler fes rivales.

Cléon parut fombre & rêveur à l'arrivée d'Arifte; & Clarice prit avec le Philofophe l'air réfervé du myftère. On parla peu, mais on lorgna beaucoup. Arifte fe retirant dans fon appartement, le trouva meublé avec toutes les recherches du luxe. O Ciel! dit-il à la compagnie qui, pour s'amufer, l'y avoit conduit, ô Ciel! n'eft-il pas ridicule que tout cet appareil foit dreffé pour le fommeil d'un homme? Eft-ce ainfi que l'on dormoit à Lacédémone? O Lycurgue! que dirois-tu? Une toilette à moi! c'eft fe moquer. Me prend-on pour un Sibarite? Je me retire, je n'y faurois tenir. Voulez-

vous, lui dit Clarice, que l'on démeuble exprès pour vous ? Jouiſſez, croyez-moi, des douceurs de la vie, quand elles ſe préſentent : un Philoſophe doit ſavoir ſe paſſer de tout & s'accommoder de tout. A la bonne heure, dit-il en s'appaiſant, il faut bien vous complaire ; mais je ne dormirai jamais ſur ce monceau de duvet. Ma foi, dit-il en ſe couchant, la molleſſe eſt une jolie choſe ! & le Sage s'endormit.

Ses ſonges lui rappelèrent ſon entretien avec Clarice ; & il ſe reveilla dans la douce idée que cette vertu de convention, qu'on nomme ſageſſe dans les femmes, lui réſiſteroit foiblement.

Il n'étoit pas levé encore ; un laquais vint lui propoſer le bain. Le bain étoit d'un bon préſage. Soit, dit-il, je me baignerai : le bain eſt d'inſtitution naturelle. Quant aux parfums, la terre nous les donne ; ne dédaignons pas ſes préſens. Il eût bien voulu faire uſage de cette toilette qu'il voyoit

dreſſée ; mais la pudeur le retint. Il ſe contenta de donner à ſa négligence philoſophique l'air le plus décent qu'il lui fut poſſible ; & le miroir fut ving fois conſulté. Comme vous voilà fait ! lui dit Clarice en le voyant paroître : pourquoi n'être pas mis comme tout le monde ? Cet habit, cette coiffure vous donnent un air commun que vous n'avez pas naturellement. — Eh ! Madame, eſt-ce à l'air qu'on doit juger les hommes ? voulez-vous que je me ſoumette aux caprices de la mode, & que je ſois mis comme vos Cléons ? — Pourquoi non, Monſieur ? Savez-vous bien qu'ils tirent avantage de votre ſimplicité, & que c'eſt là ſurtout ce qui affoiblit dans les eſprits la conſidération qui vous eſt due ? Moi-même, pour vous rendre juſtice, j'ai beſoin de ma réflexion : le premier coup-d'œil eſt contre vous ; & c'eſt bien ſouvent ce premier coup-d'œil qui décide. Pourquoi ne pas donner à

la vertu tous les charmes qu'elle peut avoir? — Non, Madame, l'artifice n'eſt pas fait pour elle : plus elle eſt nue, plus elle eſt belle ; on la déguiſe en voulant l'orner. — Eh bien, Monſieur, qu'elle ſe contemple elle ſeule tout à ſon aiſe : quant à moi, je vous déclare que cet air ruſtique & bas me déplaît. N'eſt-il pas ſingulier, qu'ayant reçu de la nature une figure diſtinguée, on faſſe gloire de la dégrader? — Mais, Madame, que diriez-vous, ſi un Philoſophe prenoit ſoin de ſa parure & ſe compoſoit comme vos Marquis? — Je dirois : il cherche à plaire, & il fait bien : car ne vous flattez pas, Ariſte, on ne plaît qu'avec beaucoup de ſoin. — Ah ! je ne déſire rien tant que d'y réuſſir à vos yeux. Si ce ſoin vous occupe, reprit Clarice avec un regard tendre, donnez-y du moins un quart d'heure. Jaſmin, Jaſmin, allez coiffer Monſieur. Ariſte, en rougiſſant, ſe ren-

dit enfin à ces douces inſtances. Voilà le Sage à ſa toilette.

La main légère de Jaſmin arrange avec art ſes cheveux ; ſa phyſionomie ſe déploie : il admire la métamorphoſe, il a peine à la concevoir. Que diront-ils en me voyant, ſe demandoit-il à lui-même ? Ils diront ce qui leur plaira ; mais le Philoſophe a fort bonne mine. Il ſe préſente enflé d'orgueil, mais avec un air gauche & timide. Oh ! pour le coup, dit Clarice, voilà un joli homme. Il n'y a plus que cet habit, dont la couleur afflige mes yeux. — Ah ! Madame, au nom de ma gloire, laiſſez-moi du moins ce caractère de la gravité de mon état ! — Eh ! quel eſt, s'il vous plaît, cet état chimérique qui vous tient tellement à cœur ? J'approuve fort que l'on ſoit ſage ; mais il me ſemble que toutes les couleurs ſont égales pour la ſageſſe. Ce marron de M. Guillaume eſt-il plus dans la nature

que

que le bleu céleste & que le gris de lin ? Par quel caprice imiter plutôt, dans vos vêtemens, l'enveloppe du marron que la feuille de la rose, ou que la touffe de ce lilas dont se couronne le printemps ? Ah ! pour moi, je vous avoue que le gris de lin me charme la vue : cette couleur a je ne sais quoi de tendre qui va jusqu'à l'ame ; & je vous trouverois le plus joli homme du monde avec un habit gris de lin. — Gris de lin, Madame ! ô Ciel ! un Philosophe gris de lin ! — Oui, Monsieur, gris de lin clair : que voulez-vous ? c'est ma folie. En écrivant à Paris tout à l'heure, vous pourriez l'avoir demain à midi, n'est-ce pas ? — Quoi, Madame.... — Un habit de campagne de la couleur de mes rubans. — Non, Madame, il n'est pas possible. — Pardonnez-moi, rien n'est plus aisé ; les ouvriers n'ont qu'à passer la nuit. — Hélas ! il s'agit bien du temps qu'ils emploieront à me rendre

ridicule ! Confidérez, je vous fupplie, que ce feroit une extravagance à me perdre de réputation. — Eh bien, Monfieur, quand vous aurez perdu cette réputation, vous vous en donnerez une autre ; & il y a à parier que vous gagnerez au change. — Je vous jure, Madame, qu'il m'eft affreux de vous déplaire ; mais.... — Mais vous m'impatientez ; je n'aime pas à être contrariée. Il eft bien fingulier, pourfuivit-elle d'un air de dépit, que vous me refufiez une bagatelle. L'importance que vous y mettez, m'apprend à m'obferver moi-même fur quelque chofe de plus férieux. A ces mots, elle fortit, & laiffa le Philofophe confondu qu'un incident auffi léger vînt détruire fes efpérances. Gris de lin ! difoit-il ; gris de lin ! quel ridicule ! quel contrafte ! Elle le veut, il faut bien s'y réfoudre. Et le Philofophe écrivit.

Vous êtes obéie, Madame, dit-il à Clarice en l'abordant. Vous en a-t-il

coûté beaucoup ? lui demanda-t-elle avec un ſourire dédaigneux. — Beaucoup, Madame, & plus que je ne puis dire ; mais enfin vous l'avez voulu. Toute la ſociété admira la coiffure du Philoſophe ; la Préſidente ſurtout juroit ſes grands dieux qu'elle n'avoit jamais vu d'homme plus noblement coiffé. Ariſte lui rendit grace d'un compliment ſi flatteur. Bon, reprit-elle, des complimens ! je n'en fais jamais ; c'eſt la fauſſe monnoie du monde. Rien n'eſt mieux vu, s'écria le Sage : cela mérite d'être écrit. On s'apperçut que la Préſidente engageoit l'attaque, & on les laiſſa en liberté. Vous croyez donc, lui dit-elle, qu'il n'y a que vous qui faſſiez des ſentences ? Je ſuis Philoſophe auſſi, telle que vous me voyez. — Vous, Madame ! & de quelle ſecte ? Stoïcienne ? Epicurienne ? — Oh ! ma foi, le nom n'y fait rien. J'ai dix mille écus de rente, je les dépenſe gaiement : j'ai de

bon vin de Champagne que je bois avec mes amis ; je me porte bien ; je fais ce qui me plaît, & laiſſe vivre chacun à ſa guiſe. Voilà ma ſecte. — C'eſt fort bien fait ; & voilà préciſément ce qu'enſeigne Epicure. — Je vous déclare, moi, qu'on ne m'a rien enſeigné : tout cela vient de ma tête. Il y a vingt ans que je n'ai lu que la liſte de mes vins & le menu de mon ſoupé. — Mais ſur ce pied-là, vous devez être la plus heureuſe femme du monde ? — Heureuſe ; non pas tout à fait : il me manque un mari à ma façon. Mon Préſident étoit une bête ; il n'étoit bon qu'au Palais : cela ſavoit les lois, voilà tout. Je veux un homme qui ſache m'aimer, & qui ne s'occupe que de moi ſeule. — Vous en trouverez mille, Madame. — Je n'en veux qu'un ; mais je veux qu'il ſoit bon. La naiſſance, la fortune, tout cela m'eſt égal ; je ne m'attache qu'à la perſonne. — En vérité, Madame, vous m'étonnez :

vous êtes la première femme en qui j'ai trouvé des principes. Mais eſt-ce bien préciſément un mari que vous voulez ? — Oui, Monſieur, un mari qui m'appartienne dans toutes les formes. Ces amans ſont tous des fripons qui nous trompent, qui nous quittent, ſans qu'il nous ſoit permis de nous plaindre. Au lieu qu'un mari eſt à nous à la face de l'univers ; & ſi le mien oſoit me manquer, je veux pouvoir, mon titre à la main, aller donner, en tout bien & en tout honneur, cent ſoufflets à l'inſolente qui me l'auroit enlevé. — Fort bien, Madame, fort bien ; le droit de propriété eſt un droit inviolable. Mais ſavez-vous qu'il eſt peu d'ames comme la vôtre ? Quel courage ! quelle vigueur ! — Oh ! j'en ai comme une lionne. Je ſais que je ne ſuis pas jolie ; mais dix mille écus de rente, en préſent de noces, valent bien les gentilleſſes d'une Lucinde ou d'une Clarice ; & quoique l'amour

ſoit rare dans ce ſiècle, on doit en avoir pour dix mille écus. Cet entretien les ramena au château, comme on annonçoit le ſoupé.

Ariſte parut plongé dans des réflexions ſérieuſes : il balançoit les avantages & les inconvéniens qu'il y auroit à épouſer la Préſidente, & calculoit combien une femme de cinquante ans pouvoit vivre encore, en ſablant tous les ſoirs ſa bouteille de vin de Champagne. La diſpute qui s'éleva entre Clarice & Madame de Ponval, le tira de ſa rêverie. Doris fit naître cette diſpute. Eſt-il poſſible, dit-elle, que la Préſidente ait pu ſoutenir pendant une heure le tête à tête d'un Philoſophe, elle qui bâille dès qu'on lui parle raiſon? Ma foi, répliqua Madame de Ponval, c'eſt que votre raiſon n'a pas le ſens commun : demandez à cet homme ſage, ſi la mienne n'eſt pas la bonne. Nous parlions de l'état qui convient à une honnête femme; & il eſt d'accord avec

moi qu'un bon mari eſt ce qu'il y a de mieux. Ah, ſi ! s'écria Clarice. Sommes-nous faites pour être eſclaves ? & que devient cette liberté, qui eſt le premier de tous les biens ? Cléon ſe déchaîna contre ce ſyſtême de la liberté : il ſoutint que le lien des cœurs n'étoit rien moins qu'un eſclavage. La Préſidente vint à l'appui, & déclara qu'elle ne diſtinguoit point l'amour de la liberté, de l'amour du libertinage. Je veux, diſoit-elle, que ce verre de vin ſoit le dernier de ma vie, ſi je compte jamais ſur un homme, qu'il n'ait ſigné le ſerment d'être à moi. Tout le reſte n'eſt que fleurette. Et voilà préciſément, diſoit Clarice, ce que le mariage à d'humiliant : l'amour, avec ſa liberté, perd toute ſa délicateſſe. N'eſt-ce pas, Monſieur ? demandoit-elle au Philoſophe. — Mais, Madame, je penſois comme vous ; cependant il faut avouer que ſi la liberté a ſes charmes, elle a ſes dangers, ſes écueils : les in-

clinations heureuſes ſont un ſi grand bien, & l'inconſtance eſt ſi naturelle à l'homme, que lorſqu'il éprouve un penchant louable, il fait prudemment de s'ôter à lui-même le funeſte pouvoir de changer. — Vous l'entendez, Meſdames? Voilà de mes gens : cela ne flatte point; c'eſt ce qui s'appelle un Philoſophe. Tâchez de le ſéduire, ſi vous pouvez : pour moi, je me retire enchantée. Adieu, Philoſophe : j'ai beſoin de repos : je n'ai pas fermé l'œil la nuit dernière; & il me tarde d'être endormie, pour avoir le plaiſir de rêver. Elle accompagna cet adieu d'un coup-d'œil paſſionné, où pétilloit le vin de Champagne. Meſdames, dit Lucinde, avez-vous aperçu ce regard? Vraiment, reprit Doris, elle eſt folle d'Ariſte : cela eſt clair. — De moi, Madame! vous n'y penſez pas; nos goûts, je crois, ni nos caractères ne ſont pas faits pour aller enſemble. Je bois peu, je jure encore moins, & je

n'aime pas qu'on m'enchaîne. — Ah ! Monſieur, dix mille écus de rente ! — Dix mille écus de rente, Madame, ſont une inſulte, quand on en parle à mes pareils.

Ces propos furent rendus le lendemain à la Préſidente. Ah ! l'inſolent ! dit-elle : je ſuis piquée ; vous le verrez à mes genoux. Je paſſe légèrement ſur les réflexions nocturnes du ſage Ariſte. Un bon carroſſe, un appartement commode, bien éloigné de celui de Madame, & le meilleur Cuiſinier de Paris : tel étoit ſon plan de vie. Nos Philoſophes, diſoit-il, murmureront peut-être un peu ; mais je leur ferai bonne chère. D'ailleurs une laide femme a quelque choſe de philoſophique : au moins ne me ſoupçonnera-t-on pas d'avoir cherché le plaiſir des ſens.

Le jour de ſon triomphe arrive, & l'habit gris de lin auſſi. Il le contemple ; il rougit de vanité, plutôt que de pudeur. Cependant Cléon vient le

voir, avec l'air d'un homme agité qui ſe poſsède ; & après avoir jeté un œil d'indignation ſur les apprêts de ſa parure : Monſieur, lui dit-il, ſi j'avois à faire à un homme du monde, je lui propoſerois, pour début, de ſe couper la gorge avec moi. Mais je parle à un Philoſophe, & je ne viens faire aſſaut avec lui que de franchiſe & de vertu. De quoi s'agit-il ? lui demanda le Sage, un peu interdit de ce préambule. J'aimois Clarice, Monſieur, reprit Cléon ; elle m'aimoit, nous allions être unis. Je ne ſais quelle révolution s'eſt faite tout à coup dans ſon ame ; mais elle ne veut plus entendre parler ni de mariage, ni d'amour. Je n'ai eu d'abord que des ſoupçons ſur la cauſe de ſon changement ; mais cet habit gris de lin les confirme. Le gris de lin eſt ſa folie : vous prenez ſes couleurs ; vous êtes mon rival.—Moi, Monſieur ! —Je n'en puis douter, & toutes les circonſtances qui l'atteſtent, ſe préſentent en foule

à mon esprit. Vos promenades secrètes, vos propos à l'oreille, des regards, des mots échappés, sa haîne sur-tout contre la Présidente, tout vous trahit, tout sert à m'éclairer. Voici donc, Monsieur, ce que je vous propose. Il faut que l'un de nous cède la place. La violence est un moyen injuste ; la générosité va nous mettre d'accord. J'aime, j'idolâtre Clarice ; j'étois heureux sans vous ; je puis l'être encore : mes soins, le temps, votre absence peuvent la ramener à moi. Si au contraire il faut que j'y renonce, vous voyez un homme au désespoir, & la mort sera mon recours. Jugez, Ariste, si votre situation est la même. Consultez-vous, & répondez-moi. S'il y va du bonheur de votre vie à me céder votre conquête, je n'exige rien, & je me retire. Allez, Monsieur, lui répondit le Philosophe avec un air serein, vous ne vaincrez point Ariste en générosité ; & quoi qu'il m'en coûte, je vous

prouverai que je méritois cette marque d'eſtime.

Enfin, dit-il dès que Cléon fut ſorti, voilà une occaſion de montrer une vertu héroïque. Ah ! ah ! Meſſieurs les gens du monde, vous apprendrez à nous admirer..... Ils ne le ſauront peut-être pas.... Oh ! que ſi. Clarice en fera confidence à ſes amies ; celles-ci le diront à d'autres. L'aventure eſt aſſez rare pour faire du bruit. Après tout, le pis aller ſera de la publier moi-même. Il faut que le bien ſoit connu ; il n'importe par quelle voie. Notre ſiècle a beſoin de ces exemples : ce ſont des leçons pour l'humanité..... Cependant n'allons pas être vertueux en dupe, nous deſſaiſir de Clarice, avant que d'être sûr de la Préſidente. Voyons ce que le vin de Champagne & le ſommeil auront produit.

En réfléchiſſant ainſi ſur ſa conduite, le Philoſophe s'habilla. L'induſtrieux Jaſmin ſe ſurpaſſa dans ſa coiffure.

L'habit gris de lin fut mis, devant le miroir, avec une ſecrète complaiſance; & le Sage ſortit radieux, pour ſe rendre chez la Préſidente, qui le reçut avec un cri de ſurpriſe. Mais paſſant tout à coup de la joie à la confuſion : Je reconnois, dit-elle, la couleur favorite de Clarice : vous êtes attentif à étudier ſes goûts. Allez, Ariſte, allez faire valoir les ſoins que vous prenez de lui plaire ; ils auront ſans doute leur prix. Mon ingénuité naturelle, répondit le Philoſophe, ne me permet pas de vous diſſimuler que, dans le choix de cette couleur, je n'ai ſuivi que ſon caprice. Je ferai plus, Madame, j'avouerai que mon premier déſir a été de plaire à ſes yeux. Le plus ſage n'eſt pas ſans foibleſſe ; & quand une femme nous prévient par des attentions flatteuſes, il eſt difficile de n'en être pas touché. Mais que ma reconnoiſſance eſt affoiblie ! je me le reproche, Madame, & vous devez vous le

reprocher. — Ah ! Philoſophe, que n'eſt-il vrai ! Mais ce gris de lin confond mes idées. — Eh bien, Madame, je l'ai pris à regret, je vais le quitter avec joie ; & ſi ma première ſimplicité..... — Non, demeurez, je vous trouve charmant. Mais que dis-je ? Ah ! qu'on eſt heureux d'être ſi beau ! Ariſte, que ne ſuis-je belle ! — Eh quoi ! Madame, ne ſavez-vous pas que la laideur & la beauté n'exiſtent que dans l'opinion ? Rien n'eſt beau, rien n'eſt laid en ſoi. La beauté d'un pays n'eſt rien moins que la beauté d'un autre ; autant d'hommes, autant de goûts. Vous me flattez, dit la Préſidente avec une pudeur enfantine, & faiſant ſemblant de rougir ; mais je ne ſais que trop, hélas ! que je n'ai rien de beau que l'ame. — Eh bien, n'eſt-ce pas la beauté par excellence, la ſeule digne de toucher un cœur ? — Ah ! Philoſophe, croyez-moi, cette beauté ſeule a peu de charmes. — Elle en a peu ſans

doute pour le vulgaire ; mais, encore une fois, vous n'en êtes pas réduite là. N'eſt-ce rien qu'un air noble, un regard impoſant, une phyſionomie de caractère ? Et depuis quand la majeſté n'eſt-elle plus la reine des graces ? — Et mon embonpoint, qu'en dites-vous ? —Ah ! Madame, l'embonpoint, qui eſt un excès parmi nous, eſt une beauté en Aſie. Croyez-vous, par exemple, que les Turcs ne ſe connoiſſent pas en femmes ? Eh bien, toutes ces tailles élégantes qu'on admire à Paris, ne ſeroient pas même reçues dans le ſérail du Grand Seigneur ; & le Grand Seigneur n'eſt pas dupe. En un mot, la ſanté brillante eſt la mère des plaiſirs, & l'embonpoint en eſt le ſymbole. — Vous réuſſirez à me faire croire que ma graiſſe ne me meſſied point. Mais ce nez qui ne finit pas, & qui va toujours devant mon viſage ? — Eh ! bon Dieu, de quoi vous plaignez-vous ? Eſt-ce que les nez des Dames Romaines finiſ-

ſoient? Voyez tous les buſtes antiques. — Au moins n'avoient-elles pas cette grande bouche & ces groſſes lèvres. — Les groſſes lèvres, Madame, ſont le charme des beautés Africaines : ce ſont comme deux couſſins où la douce & tendre volupté repoſe. A l'égard d'une bouche bien fendue, je ne connois rien qui donne à la phyſionomie plus d'ouverture & de gaieté. — Il eſt vrai, quand les dents ſont belles; mais, par malheur.... — Allez à Siam; les belles dents ſont pour le peuple, & c'eſt une honte que d'en avoir. Ainſi, tout ce qu'on appelle beauté dépend du caprice des hommes; & la ſeule beauté réelle eſt l'objet qui nous a charmé. Serois-je la vôtre, mon cher Philoſophe? lui demanda la Préſidente en ſe couvrant de ſon éventail. — Pardon, Madame, ſi j'héſite. Ma délicateſſe me rend timide; & je fais profeſſion d'un déſintéreſſement qui ne vous eſt pas aſſez connu encore, pour

être au-dessus du soupçon. Vous m'avez parlé de dix mille écus de rente ; & cet article me fait trembler. — Allez, Monsieur, vous êtes trop juste pour m'attribuer des soupçons si bas : c'est Clarice qui vous arrête ; je vois vos détours : laissez-moi. — Oui, je vous laisse, pour aller m'acquitter de la parole que je viens de donner à Cléon. Il étoit congédié : il s'en est plaint à moi ; & je lui ai promis d'engager Clarice à lui accorder sa main. Croyez à présent que je l'aime. — Est-il possible? Ah ! vous m'enchantez : je ne résiste point à ce sacrifice. Allez la voir ; je vous attends, ne me faites pas languir : ce soir nous quittons la campagne.

Je m'admire, disoit-il en s'en allant d'avoir l'audace de l'épouser : elle est affreuse, mais elle est riche. Il arrive chez Clarice ; il la trouve à sa toilette, & Cléon auprès d'elle, qui prit, en le voyant, le maintien d'un homme accablé. Ah ! le joli habit ! s'écria-t-elle ;

approchez donc que je vous voye. Il eſt délicieux, n'eſt-ce pas, Cléon? C'eſt moi, qui l'ai choiſi. Je le vois bien, Madame, répondit Cléon d'un air ſombre. Laiſſons ce badinage, interrompit le Philoſophe. Je viens me juſtifier d'un crime dont on m'accuſe, & remplir un devoir ſérieux. Cléon vous aime ; vous l'avez aimé : il perd votre cœur, dit-il, & c'eſt moi qui en ſuis la cauſe. — Oui, Monſieur : pourquoi ce myſtère ? Je viens de le lui déclarer. — Et moi, Madame, je vous déclare que je ne ferai point le malheur d'un homme eſtimable qui vous mérite, & qui meurt s'il ne vous obtient. Je vous aime autant qu'il peut vous aimer : c'eſt un aveu que je fais ſans honte ; mais ſon inclination a, de plus que la mienne, la force invincible de l'habitude ; & peut-être auſſi trouverai-je en moi-même des reſſources qu'il n'a pas en lui. Ah ! l'homme étonnant ! s'écria Cléon en embraſſant

le Philoſophe ; que vous dirai-je ? Vous me confondez. Il n'y a pas de quoi, reprit humblement Ariſte : votre générosité m'a donné l'exemple ; je ne fais que vous imiter. Venez, Meſdames, dit Clarice à Lucinde & à Doris qu'elle vit paroître, venez être témoins du triomphe de la Philoſophie. Ariſte me cède à ſon rival, & ſacrifie ſon amour pour moi, au bonheur d'un homme qu'il connoît à peine. L'étonnement & l'admiration furent joués d'après nature ; & Ariſte, prenant la main de Clarice qu'il mit dans celle de Cléon, ſavouroit à longs traits, avec une orgueilleuſe modeſtie, les douceurs de l'adoration. Soyez heureux, leur dit-il, & ceſſez de vous étonner d'un effort qui, tout pénible qu'il eſt, a ſa récompenſe en lui-même. Que ſeroit-ce donc qu'un Philoſophe, ſi la vertu ne lui tenoit pas lieu de tout ? A ces mots, il ſe retira, comme pour ſe dérober à ſa gloire.

La Présidente attendoit le Philosophe. En est-ce fait? lui demanda-t-elle. — Oui, Madame, ils sont unis; je suis à moi, & je suis à vous. — Ah! je triomphe : vous êtes à moi : venez donc que je vous enchaîne. — Ah! Madame, dit-il en tombant à ses genoux, quel empire vous avez pris sur moi! O Socrate! ô Platon! qu'est devenu votre disciple? Le reconnoissez-vous encore dans cet état d'avilissement? Comme il parloit ainsi, la Présidente avoit pris un ruban couleur de rose, qu'elle attachoit au cou du Sage; & imitant Lucinde de l'Oracle, avec un air enfantin le plus plaisant du monde, elle l'appeloit du nom de Charmant. Juste Ciel! que deviendrois-je, si quelqu'un savoit..... Ah! Madame, disoit-il, fuyons, éloignons-nous d'une société qui nous observe; épargnez-moi l'humiliation. — Qu'appelez-vous humiliation? Je veux que vous fassiez gloire à leurs yeux d'être

à moi, de porter ma chaîne. A ces mots, la porte s'ouvre; la Préſidente ſe lève, tenant le Philoſophe en leſſe. Le voilà, dit-elle à la compagnie qui l'environna tout à coup, le voilà cet homme ſi fier, qui ſoupire à mes genoux pour les beaux yeux de ma caſſette : je vous le livre ; mon rôle eſt joué. A ce tableau, le plafond retentit du nom de Charmant & de mille éclats de rire. Ariſte, s'arrachant les cheveux & déchirant ſes vêtemens de rage, ſe répandit en injures ſur la perfidie des femmes, & alla compoſer un livre contre ſon ſiècle, où il déclara hautement qu'il n'y avoit de ſage que lui.

LA BERGÈRE
DES ALPES.

DANS les montagnes de Savoie, non loin de la route de Briançon à Modane, eſt une vallée ſolitaire, dont l'aſpect inſpire aux voyageurs une douce mélancolie. Trois collines en amphithéâtre, où ſont répandues de loin en loin quelques cabanes de paſteurs, des torrens qui tombent des montagnes, des bouquets d'arbres plantés çà & là, des pâturages toujours verts font l'ornement de ce lieu champêtre.

La Marquiſe de Fonroſe retournoit de France en Italie avec ſon époux. L'eſſieu de leur voiture ſe rompit; & comme le jour étoit ſur ſon déclin, il fallut chercher dans cette vallée un aſile où paſſer la nuit. Comme ils s'avançoient vers l'une des cabanes qu'ils avoient aperçues, ils virent un trou-

peau qui en prenoit la route, conduit par une Bergère dont la démarche les étonna. Ils approchent encore, & ils entendent une voix céleste, dont les accens plaintifs & touchans faisoient gémir les échos.

« Que le soleil couchant brille d'une » douce lumière ! C'est ainsi (disoit-» elle) qu'au terme d'une carrière pé-» nible, l'ame épuisée va se rajeunir » dans la source pure de l'immortalité. » Mais, hélas ! que le terme est loin, » & que la vie est lente» ! En disant ces mots, la Bergère s'éloignoit, la tête inclinée : mais la négligence de son attitude sembloit donner encoreà sa taille & à sa démarche plus de noblesse & de majesté.

Frappés de ce qu'ils voyoient, & plus encore de ce qu'ils venoient d'entendre, le Marquis & la Marquise de Fonrose doublèrent le pas pour atteindre cette Bergère qu'ils admiroient. Mais quelle fut leur surprise, lorsque,

ſous la coiffure la plus ſimple, ſous les plus humbles vêtemens, ils virent toutes les graces, toutes les beautés réunies ! Ma fille, lui dit la Marquiſe en voyant qu'elle les évitoit, ne craignez rien ; nous ſommes des voyageurs qu'un accident oblige à chercher dans ces cabanes un réfuge pour attendre le jour : voulez-vous bien nous ſervir de guide ? Je vous plains, Madame, lui dit la Bergère en baiſſant les yeux & en rougiſſant ; ces cabanes ſont habitées par des malheureux, & vous y ſerez mal logée. Vous y logez ſans doute vous-même, reprit la Marquiſe ; & je puis bien ſupporter une nuit les incommodités que vous ſouffrez toujours. Je ſuis faite pour cela, dit la Bergère avec une modeſtie charmante. Non, certainement, dit M. de Fonroſe qui ne put diſſimuler plus long-temps l'émotion qu'elle lui cauſoit ; non, vous n'êtes pas faite pour ſouffrir ; & la fortune eſt bien injuſte ! Eſt-il poſſible,

aimable

aimable personne, que tant de charmes soient ensevelis dans ce désert, sous ces habits ? La fortune, Monsieur, reprit Adélaïde (c'étoit le nom de la Bergère), la fortune n'est cruelle que lorsqu'elle nous ôte ce qu'elle nous a donné. Mon état a ses douceurs, pour qui n'en connoît pas d'autres ; & l'habitude vous fait des besoins que n'éprouvent pas les Pasteurs. Cela peut être, dit le Marquis, pour ceux que le Ciel a fait naître dans cette condition obscure ; mais vous, fille étonnante, vous que j'admire, vous qui m'enchantez, vous n'êtes pas née ce que vous êtes : cet air, cette démarche, cette voix, ce langage, tout vous trahit. Deux mots que vous venez de dire annoncent un esprit cultivé, une ame noble. Achevez, apprenez-nous quel malheur a pu vous réduire à cet étrange abaissement. Pour un homme dans l'infortune, répondit Adélaïde, il y a mille moyens d'en sortir ; pour

une femme, vous le ſavez, il n'y a de reſſource honnête que dans la ſervitude ; & dans le choix des maîtres, on fait bien, je crois, de préférer les bonnes gens. Vous allez voir les miens ; vous ſerez charmés de l'innocence de leur vie, de la candeur, de la ſimplicité, de l'honnêteté de leurs mœurs.

Comme elle parloit ainſi, on arrive à la cabane. Elle étoit ſéparée par une cloiſon de l'étable où l'inconnue fit entrer ſes moutons, en les comptant avec l'attention la plus ſérieuſe, & ſans daigner s'occuper davantage des étrangers qui la contemploient. Un vieillard & ſa femme, tels qu'on nous peint Philémon & Baucis, vinrent au devant de leurs hôtes, avec cette honnêteté villageoiſe qui nous rappelle l'âge d'or. Nous n'avons à vous offrir, dit la bonne femme, que de la paille fraîche pour lit, du laitage, du fruit, & du pain de ſeigle pour nourriture ; mais le peu que le Ciel nous donne, nous

le partagerons avec vous de bon cœur. Les voyageurs, en entrant dans la cabane, furent ſurpris de l'air d'arrangement que tout y reſpiroit. La table étoit d'une ſeule planche du noyer le plus poli; on ſe miroit dans l'émail des vaſes de terre deſtinés au laitage. Tout préſentoit l'image d'une pauvreté riante, & des premiers beſoins de la nature agréablement ſatisfaits. C'eſt notre chère fille, dit la bonne femme, qui prend ſoin du ménage. Le matin, avant que ſon troupeau s'éloigne dans la campagne, & tandis qu'il commence à paître, autour de la maiſon, l'herbe couverte de roſée, elle lave, nettoie, arrange tout avec une adreſſe qui nous enchante. Quoi! dit la Marquiſe, cette Bergère eſt votre fille? Ah! Madame, plût au Ciel! s'écria la bonne vieille: c'eſt mon cœur qui la nomme ainſi, car j'ai pour elle l'amour d'une mère; mais je ne ſuis pas aſſez heureuſe pour l'avoir porté dans mon ſein; nous ne ſommes pas

dignes de l'avoir fait naître. — Qui eſt-elle donc ? d'où vient-elle ? & quel malheur l'a réduite à la condition des Bergers ? — Tout cela nous eſt inconnu. Il y a quatre ans qu'elle vint, en habit de payſanne, s'offrir pour garder nos troupeaux : nous l'aurions priſe pour rien, tant ſa bonne mine & la douceur de ſa parole nous gagnoient le cœur à l'un & à l'autre. Nous nous doutâmes qu'elle n'étoit pas une villageoiſe ; mais nos queſtions l'affligeoient, & nous crûmes devoir nous en abſtenir. Ce reſpect n'a fait qu'augmenter à meſure que nous avons mieux connu ſon ame : mais plus nous voulons nous abaiſſer devant elle, plus elle s'humilie devant nous. Jamais fille n'a eu pour ſes père & mère des attentions plus ſoutenues, ni des empreſſemens plus tendres. Elle ne peut nous obéir, car nous n'avons garde de lui commander : mais il ſemble qu'elle nous devine ; & tout ce que nous pouvons ſouhaiter, eſt fait avant

que nous nous apercevions qu'elle y penſe. C'eſt un Ange deſcendu parmi nous, pour conſoler notre vieilleſſe. Et que fait-elle actuellement dans l'étable ? demanda la Marquiſe. — Elle donne au troupeau une litière fraîche ; elle trait le lait des brebis & des chèvres. Il ſemble que ce laitage, preſſé de ſa main, en devienne plus délicat : moi, qui vais le vendre à la ville, je ne puis ſuffire au débit : on le trouve délicieux. Cette chère enfant s'occupe, en gardant ſon troupeau, à des ouvrages de paille & d'oſier que tout le monde admire. Je voudrois que vous viſſiez avec quelle adreſſe elle entrelace le jonc flexible. Tout devient précieux ſous ſes doigts. Vous voyez, Madame, pourſuivit la bonne vieille, vous voyez ici l'image d'une vie aiſée & tranquille : c'eſt elle qui nous la procure. Cette fille céleſte n'eſt occupée qu'à nous rendre heureux. Eſt-elle heureuſe elle-même ? demanda Monſieur de Fonroſe.

Elle tâche de nous le perſuader, reprit le vieillard; mais j'ai fait ſouvent apercevoir à ma femme, qu'en revenant du pâturage, elle avoit les yeux mouillés de larmes, & l'air du monde le plus affligé. Dès qu'elle nous voit, elle affecte de ſourire; mais nous voyons bien qu'elle a quelque peine qui la conſume : nous n'oſons la lui demander. Ah! Madame, dit la vieille femme, quelle pitié me fait cet enfant, lorſqu'elle s'obſtine à mener paître ſes troupeaux, malgré la pluie & la gelée! Cent fois je me ſuis miſe à genoux pour obtenir qu'elle me laiſſât prendre ſa place : ma prière a été inutile. Elle s'en va au lever du ſoleil, & revient le ſoir, tranſie de froid. Jugez, me dit-elle avec tendreſſe, ſi je vous laiſſerai quitter votre foyer, & vous expoſer, à votre âge, aux rigueurs de la ſaiſon. A peine y puis-je réſiſter moi-même. Cependant elle apporte ſous ſon bras le bois dont nous nous chauffons; &

quand je me plains de la fatigue qu'elle ſe donne : Laiſſez, laiſſez, dit-elle, ma bonne mère ; c'eſt par l'exercice que je me garantis du froid : le travail eſt fait pour mon âge. Enfin, Madame, elle eſt bonne autant qu'elle eſt belle ; & mon mari & moi nous n'en parlons jamais que les larmes aux yeux. Et ſi on vous l'enlevoit ? demanda la Marquiſe. Nous perdrions, interrompit le vieillard, tout ce que nous avons de plus cher au monde ; mais ſi elle devoit être heureuſe, nous mourrions contens, avec cette conſolation. Hélas! oui, reprit la vieille en verſant des pleurs, que le Ciel lui accorde une fortune digne d'elle, s'il eſt poſſible ! Mon eſpérance étoit que cette main ſi chère me fermeroit les yeux ; mais je l'aime plus que ma vie. Son arrivée les interrompit.

Elle parut avec un ſeau de lait d'une main, de l'autre un panier de fruits ; & après les avoir ſalués avec une grace

charmante, elle se mit à vaquer au soin du ménage, comme si personne ne s'occupoit d'elle. Vous vous donnez bien de la peine, ma chère enfant, lui dit la Marquise. Je tâche, Madame, répondit-elle, de remplir l'intention de mes maîtres, qui désirent vous recevoir de leur mieux. Vous ferez, poursuivit-elle en déployant sur la table un linge grossier, mais d'une extrême blancheur, vous ferez un repas frugal & champêtre. Ce pain n'est pas le plus beau du monde, mais il a beaucoup de saveur; les œufs sont frais, le laitage est bon, & les fruits que je viens de cueillir, sont tels que la saison les donne. La diligence, l'attention, les graces nobles & décentes avec lesquelles cette Bergère merveilleuse leur rendoit tous les devoirs de l'hospitalité, le respect qu'elle marquoit à ses maîtres, soit qu'elle leur adressât la parole, soit qu'elle cherchât à lire dans leurs yeux ce qu'ils désiroient qu'elle fît,

tout cela pénétroit d'étonnement & d'admiration M. & Madame de Fonrose. Dès qu'ils furent couchés sur le lit de paille fraîche qu'elle avoit préparé elle-même, Notre aventure tient du prodige, se dirent-ils l'un à l'autre; il faut éclaircir ce mystère ; il faut emmener avec nous cette enfant.

Au point du jour, l'un des gens qui avoient passé la nuit à faire réparer leur voiture, vint les avertir qu'elle étoit en état. Madame de Fonrose, avant de partir, fit appeler la Bergère. Sans vouloir pénétrer, lui dit-elle, le secret de votre naissance & la cause de votre infortune, tout ce que je vois, tout ce que j'entends m'intéresse à vous. Je vois que votre courage vous a élevée au dessus du malheur, & que vous vous êtes fait des sentimens conformes à votre condition présente : vos charmes & vos vertus la rendent respectable ; mais elle est indigne de vous. Je puis, aimable inconnue, vous faire

un meilleur ſort : les intentions de mon mari s'accordent parfaitement avec les miennes. Je tiens à Turin un état conſidérable; il me manque une amie, & je croirai rapporter de ces lieux un tréſor ineſtimable, ſi vous voulez m'accompagner. Ecartez de la propoſition, de la prière que je vous fais, toute idée de ſervitude : je ne vous crois pas faite pour cet état; mais quand ma prévention me tromperoit, j'aime mieux vous élever au-deſſus de votre naiſſance, que de vous laiſſer au-deſſous. Je vous le répète, c'eſt une amie que je veux m'attacher. Du reſte, ne ſoyez pas en peine du ſort de ces bonnes gens : il n'eſt rien que je ne faſſe pour les dédommager de votre perte : au moins auront-ils de quoi finir doucement leur vie dans l'aiſance de leur état; & c'eſt de vos mains qu'ils recevront les bienfaits que je leur deſtine. Les vieillards, préſens à ce diſcours, baiſant les mains de la Marquiſe & ſe

prosternant à ses genoux, conjuroient la jeune inconnue d'accepter ces offres généreuses, lui représentoient, en versant des larmes, qu'ils étoient au bord du tombeau, qu'elle n'avoit d'autre consolation que de les rendre heureux dans leur vieillesse, & qu'à leur mort, livrée à elle-même, leur demeure deviendroit pour elle une effrayante solitude. La Bergère, en les embrassant, mêla ses larmes avec les leurs : elle rendit graces aux bontés de M. & de Madame de Fonrose, avec une sensibilité qui l'embellissoit encore. Je ne puis, dit-elle, accepter vos bienfaits. Le Ciel a marqué ma place, & sa volonté s'accomplit; mais vos bontés ont gravé dans mon ame des traits qui ne s'effaceront jamais. Le nom respectable de Fonrose sera sans cesse présent à mon esprit. Il ne me reste qu'une grace à vous demander, dit-elle en rougissant & en baissant les yeux : c'est de vouloir bien renfermer cette aventure dans un

éternel ſilence, & laiſſer à jamais ignorer au monde le ſort d'une inconnue qui veut vivre & mourir dans l'oubli. M. & Madame de Fonroſe, attendris & affligés, redoublèrent mille fois leurs inſtances : elle fut inébranlable ; & les vieillards, les voyageurs, & la Bergère ſe ſéparèrent les larmes aux yeux.

Pendant la route, M. & Madame de Fonroſe ne s'occupèrent que de cette aventure. Ils croyoient avoir fait un ſonge. L'imagination remplie de cette eſpèce de roman, ils arrivent à Turin. On ſe doute bien que le ſilence ne fut pas gardé ; & ce fut un ſujet inépuiſable de réflexions & de conjectures. Le jeune Fonroſe, préſent à ces entretiens, n'en perdit pas une circonſtance. Il étoit dans l'âge où l'imagination eſt la plus vive, & le cœur le plus ſuſceptible d'attendriſſement : mais c'étoit un de ces caractères dont la ſenſibilité ne ſe manifeſte point au dehors, d'autant plus violemment agités, quand

ils viennent à l'être, que le ſentiment qui les affecte ne s'affoiblit par aucune eſpèce de diſſipation. Tout ce que Fonroſe entend raconter des charmes, des vertus, & des malheurs de la Bergère de Savoie, allume dans ſon ame le plus ardent déſir de la voir. Il s'en fait une image qui lui eſt ſans ceſſe préſente; il lui compare tout ce qu'il voit, & tout ce qu'il voit s'efface auprès d'elle. Mais plus ſon impatience redouble, plus il a ſoin de la diſſimuler. Le ſéjour de Turin lui eſt odieux. La vallée qui cache au monde ſon plus bel ornement, attire ſon ame tout entière. C'eſt là que le bonheur l'attend. Mais ſi ſon projet eſt connu, il y voit les plus grands obſtacles. On ne conſentira jamais au voyage qu'il médite: c'eſt une folie de jeune homme dont on appréhendera les conſéquences; la Bergère elle-même, effrayée de ſes pourſuites, ne manquera pas de s'y dérober: il la perd s'il en eſt connu,

D'après toutes ces réflexions, qui l'occupoient depuis trois mois, il prend la résolution de tout quitter pour elle, d'aller, sous l'habit de Pasteur, la chercher dans la solitude, & d'y mourir, ou de l'en tirer.

Il disparoît : on ne le revoit point. Ses parens qui l'attendent, en ont d'abord de l'inquiétude; leur crainte augmente chaque jour. Leur attente trompée jette la désolation dans la famille; l'inutilité des recherches met le comble à leur désespoir. Une querelle, un assassinat, tout ce qu'il y a de plus sinistre se présente à leur pensée; & ses parens infortunés finissent par pleurer la mort de ce fils, leur unique espérance. Tandis que sa famille est dans le deuil, Fonrose, sous l'habit d'un Pâtre, se présente aux habitans des hameaux voisins de la vallée qu'on ne lui avoit que trop bien décrite. Son ambition est remplie : on lui confie le soin d'un troupeau.

Les premiers jours, il le laiſſe errer à l'aventure, uniquement attentif à découvrir les lieux où la Bergère menoit le ſien. Ménageons, diſoit-il, la timidité de cette belle ſolitaire : ſi elle eſt malheureuſe, ſon cœur a beſoin de conſolation ; ſi elle n'a que de l'éloignement pour le monde, & que le goût d'une vie tranquille & innocente la retienne dans ces lieux, elle y doit éprouver des momens d'ennui, & déſirer une ſociété qui l'amuſe ou qui la conſole : laiſſons-lui rechercher la mienne. Si je parviens à la lui rendre agréable, ce ſera bientôt pour elle un beſoin ; alors je prendrai conſeil de la ſituation de ſon ame. Après tout, nous voilà ſeuls dans l'univers, & nous ferons tout l'un pour l'autre. De la confiance à l'amitié il n'y a pas loin, & de l'amitié à l'amour, le pas eſt encore plus gliſſant à notre âge. Et quel âge avoit Fonroſe, quand il raiſonnoit ainſi ? Fonroſe avoit dix-huit ans ; mais

trois mois de réflexion ſur le même objet développent bien les idées.

Tandis qu'il ſe livroit à ſes penſées, les yeux errans dans la campagne, il entend de loin cette voix dont on lui avoit vanté les charmes. L'émotion qu'elle lui cauſa fut auſſi vive que ſi elle avoit été imprévue. « C'eſt ici, » diſoit la Bergère dans ſes chants » plaintifs, c'eſt ici que mon cœur » jouit de l'unique bien qui lui reſte. » Ma douleur a des délices pour mon » ame; je préfère ſon amertume aux » douceurs trompeuſes de la joie ». Ces accens déchiroient le cœur ſenſible de Fonroſe. Quelle peut être, diſoit-il, la cauſe du chagrin qui la conſume? qu'il ſeroit doux de la conſoler! Un eſpoir plus doux encore oſoit à peine flatter ſes déſirs. Il craignit d'alarmer la Bergère, s'il ſe livroit imprudemment à l'impatience de la voir de près; & pour la première fois c'étoit aſſez de l'avoir entendue. Le lende-

main, il ſe rendit au pâturage ; & après avoir obſervé la route qu'elle avoit priſe, il fut ſe placer au pied d'un rocher, qui, le jour précédent, lui répétoit les ſons de cette voix touchante. J'ai oublié de dire que Fonroſe, à la plus jolie figure du monde, joignoit des talens que ne néglige pas la jeune nobleſſe d'Italie. Il jouoit du hautbois comme *Beſuzzi*, dont il avoit pris les leçons, & qui faiſoit alors les plaiſirs de l'Europe. Adélaïde, plus profondément enſevelie dans ſes affligeantes idées, n'avoit point encore fait entendre ſa voix ; & les échos gardoient le ſilence. Tout à coup ce ſilence fut interrompu par les ſons plaintifs du hautbois de Fonroſe. Ces ſons inconnus excitèrent dans l'ame d'Adélaïde une ſurpriſe mêlée de trouble. Les gardiens des troupeaux errans ſur ces collines ne lui avoient jamais fait entendre que les ſons des trompes ruſtiques. Immobile & attentive, elle

cherche des yeux qui peut former de ſi doux accords. Elle aperçoit de loin un jeune Pâtre aſſis dans le creux d'un rocher, au pied duquel paiſſoit ſon troupeau. Elle approche, pour le mieux entendre. Voyez, dit-elle, ce que peut le ſeul inſtinct de la nature! L'oreille indique à ce Berger toutes les fineſſes de l'art. Peut-on donner des ſons plus purs? quelle délicateſſe dans les inflexions! quelle variété dans les nuances! Que l'on diſe, après cela, que le goût n'eſt pas un don naturel. Depuis qu'Adélaïde habitoit cette ſolitude, c'étoit la première fois que ſa douleur, ſuſpendue par une diſtraction agréable, livroit ſon ame à la douce émotion du plaiſir. Fonroſe, qui l'avoit vue s'approcher & s'aſſeoir auprès d'un ſaule pour l'entendre, n'avoit pas fait ſemblant de s'en apercevoir. Il ſaiſit ſans affectation le moment de ſa retraite, & meſura la marche de ſon troupeau, de manière à la rencontrer ſur la pente

de la colline où ſe croiſoient leurs chemins. Il ne fit que jeter un regard ſur elle, & continua ſa route, comme n'étant occupé que du ſoin de ſon troupeau. Mais que de beautés ce regard avoit parcourues ! quels yeux ! quelle bouche divine ! que ces traits, ſi nobles & ſi touchans dans leur langueur, feroient plus raviſſans, ſi l'amour les animoit ! On voyoit bien que la douleur ſeule avoit terni, dans leur printemps, les roſes de ſes belles joues; mais de tant de charmes, celui qui l'avoit le plus vivement ému, étoit l'élégance noble de ſa taille & de ſa démarche : à la ſoupleſſe de ſes mouvemens, on croyoit voir un jeune cèdre, dont la tige droite & flexible cède mollement aux zéphyrs. Cette image, que l'amour venoit de graver en traits de flamme dans ſa mémoire, s'empara de tous ſes eſprits. Qu'ils me l'ont peinte foiblement, diſoit-il, cette beauté inconnue à la terre, dont elle

mérite les adorations ! & c'eſt un déſert qu'elle habite ! & c'eſt le chaume qui la couvre ! Elle qui devroit voir les Rois à ſes genoux, s'occupe du ſoin d'un vil troupeau ! Sous quels vêtemens s'eſt-elle offerte à ma vue ! elle embellit tout, & rien ne la dépare. Cependant quel genre de vie pour un corps auſſi délicat ! des alimens groſſiers, un climat ſauvage, de la paille pour lit, grand Dieu ! & pour qui ſont faites les roſes ? Oui, je veux la tirer de cette condition trop malheureuſe & trop indigne d'elle. Le ſommeil interrompit ſes réflexions, mais n'effaça point cette image. Adélaïde, de ſon côté, ſenſiblement frappée de la jeuneſſe, de la beauté de Fonroſe, ne ceſſoit d'admirer les caprices de la fortune. Où la nature va-t-elle raſſembler, diſoit-elle, tant de talens & tant de graces ! Mais, hélas ! ces dons, qui ne lui ſont qu'inutiles, feroient peut-être ſon malheur dans un état plus

élevé. Quels maux la beauté ne cause-t-elle pas dans le monde ! malheureuse ! est-ce à moi d'y attacher quelque prix ? La réflexion désolante vint empoisonner dans son ame le plaisir qu'elle avoit goûté : elle se reprocha d'y avoir été sensible, & résolut de s'y refuser à l'avenir. Le lendemain, Fonrose crut s'apercevoir qu'elle évitoit son approche. Il tomba dans une tristesse mortelle. Se douteroit-elle de mon déguisement ? disoit-il, me serois-je trahi moi-même ? Cette inquiétude l'occupa tout le long du jour, & son hautbois fut négligé. Adélaïde n'étoit pas si loin, qu'elle ne pût bien l'entendre ; & son silence l'étonna. Elle se mit à chanter elle-même. « Il semble, disoit sa chanson, que tout ce » qui m'environne partage mes ennuis : » les oiseaux ne font entendre que de » tristes accens, l'écho me répond par » des plaintes, les zéphyrs gémissent » parmi ces feuillages, le bruit des

» ruiſſeaux imite mes ſoupirs ; on di-
» roit qu'ils roulent des pleurs ». Fonroſe, attendri par ces chants, ne put s'empêcher d'y répondre. Jamais concert ne fut plus touchant que celui de ſon hautbois avec la voix d'Adélaïde. O Ciel ! dit-elle, eſt-ce un enchantement ? je n'oſe en croire mon oreille : ce n'eſt pas un Berger, c'eſt un Dieu que je viens d'entendre. Le ſentiment naturel de l'harmonie peut-il inſpirer ces accords ? Comme elle parloit ainſi, une mélodie champêtre, ou plutôt céleſte, fit retentir le vallon. Adélaide crut voir réaliſer les prodiges que la Poéſie attribue à la Muſique, ſa brillante ſœur. Confuſe, interdite, elle ne ſavoit ſi elle devoit ſe dérober ou ſe livrer à cet enchantement. Mais elle aperçut le Berger qu'elle venoit d'entendre, raſſemblant ſon troupeau pour regagner ſa cabane. Il ignore, dit-elle, le charme qu'il répand autour de lui ; ſon ame ſimple n'en eſt pas plus vaine ;

il n'attend pas même les éloges que je lui dois. Tel eſt le pouvoir de la Muſique : c'eſt le ſeul des talens qui jouiſſe de lui-même ; tous les autres veulent des témoins. Ce don du Ciel fut accordé à l'homme dans l'innocence : c'eſt le plus pur de tous les plaiſirs. Hélas ! c'eſt le ſeul que je goûte encore ; & je regarde ce Berger comme un nouvel écho qui vient répondre à ma douleur.

Les jours ſuivans, Fonroſe affecta de s'éloigner à ſon tour. Adélaïde en fut affligée. Le ſort, dit-elle, ſembloit m'avoir ménagé cette foible conſolation : je m'y ſuis livrée trop aiſément ; & pour me punir, il m'en prive. Un jour enfin, qu'ils ſe rencontrèrent ſur le penchant de la colline, Berger, lui dit-elle, menez-vous bien loin vos troupeaux ? Ces premières paroles d'Adélaïde causèrent à Fonroſe un ſaiſiſſement qui lui ôta preſque l'uſage de la voix. Je ne ſais, dit-il en héſitant :

ce n'eſt pas moi qui conduis mon troupeau; c'eſt mon troupeau qui me conduit moi-même : ces lieux lui ſont plus connus qu'à moi ; je lui laiſſe le choix des meilleurs pâturages. D'où êtes vous donc, lui demanda la Bergère ? J'ai vu le jour au delà des Alpes, répondit Fonroſe. Etes-vous né parmi les Paſteurs ? pourſuivit-elle. Puiſque je ſuis Paſteur, dit-il en baiſſant les yeux, il faut bien que je ſois né pour l'être. C'eſt de quoi je doute, reprit Adélaïde en l'obſervant avec attention. Vos talens, votre langage, votre air même, tout m'annonce que le ſort vous avoit mieux placé. Vous êtes bien bonne, reprit Fonroſe : mais eſt-ce à vous de croire que la nature refuſe tout aux Bergers ? Etes-vous née pour être Reine ? Adélaïde rougit à cette réponſe; & changeant de propos, L'autre jour, dit-elle, au ſon du hautbois, vous avez accompagné mes chants avec un art qui ſeroit un prodige

dige dans un ſimple gardien de troupeaux. C'eſt votre voix qui en eſt un, reprit Fonroſe, dans une ſimple Bergère. — Mais perſonne ne vous a-t-il inſtruit? — Je n'ai, comme vous, d'autres guides que mon cœur & mon oreille. Vous chantiez, j'étois attendri; ce que mon cœur ſent, mon hautbois l'exprime: je lui inſpire mon ame: voilà tout mon ſecret; rien au monde n'eſt plus facile. Cela eſt incroyable, dit Adélaïde. C'eſt ce que j'ai dit en vous écoutant, reprit Fonroſe; cependant il a bien fallu croire. Que voulez-vous? la nature & l'amour ſe font un jeu quelquefois de réunir tout ce qu'ils ont de plus précieux dans la plus humble fortune, pour faire voir qu'il n'y a point d'état qu'ils ne puiſſent ennoblir. Pendant cet entretien, ils avançoient dans la vallée; & Fonroſe, qu'un rayon d'eſpérance animoit, ſe mit à faire éclater dans les airs les ſons brillants que le plaiſir

inſpire. Ah ! de grace, dit Adélaïde, épargnez à mon ame l'image importune d'un ſentiment qu'elle ne peut goûter. Cette ſolitude eſt conſacrée à la douleur; ces échos ne ſont point accoutumés à répéter les accens d'une joie profane : ici tout gémit avec moi. J'ai de quoi m'y plaindre, reprit le jeune homme; & ces mots, prononcés avec un ſoupir, furent ſuivis d'un long ſilence. Vous avez à vous plaindre! reprit Adélaïde : eſt-ce des hommes ? eſt-ce du ſort ? Je ne ſais, dit-il; mais je ne ſuis pas heureux : ne m'en demandez pas davantage. Ecoutez, dit Adélaïde : le Ciel nous donne à l'un & à l'autre une conſolation dans nos peines; les miennes ſont comme un poids accablant dont mon cœur eſt oppreſſé. Qui que vous ſoyez, ſi vous connoiſſez le malheur, vous devez être compatiſſant, & je vous crois digne de ma confiance : mais promettez-moi qu'elle ſera mutuelle. Hé-

las ! dit Fonrofe, mes maux font tels que je ferai peut-être condamné à ne les révéler jamais. Ce myftère ne fit que redoubler la curiofité d'Adélaïde. Rendez-vous demain, lui dit-elle, au pied de cette colline, fous ce vieux chêne touffu où vous m'avez entendue gémir. Là, je vous apprendrai des chofes qui exciteront votre pitié. Fonrofe paffa la nuit dans une agitation mortelle. Son fort dépendoit de ce qu'il alloit apprendre. Mille penfées effrayantes venoient l'agiter tour à tour. Il appréhendoit fur-tout la confidence défefpérante d'un amour malheureux & fidèle. Si elle aime, dit-il, je fuis perdu.

Il fe rendit au lieu indiqué. Il vit arriver Adélaïde. Le jour étoit couvert de nuages, & la nature en deuil fembloit préfager la trifteffe de leur entretien. Dès qu'ils furent affis au pied du chêne, Adélaïde parla ainfi : « Vous » voyez ces pierres que l'herbe com-

» mence à couvrir; c'eſt le tombeau
» du plus tendre, du plus vertueux
» des hommes, à qui mon amour &
» mon imprudence ont coûté la vie.
» Je ſuis Françoiſe, d'une famille diſ-
» tinguée, & trop riche, pour mon mal-
» heur. Le Comte d'Oreſlan conçut
» pour moi l'amour le plus tendre;
» j'y fus ſenſible, je le fus à l'excès.
» Mes parens s'opposèrent au pen-
» chant de nos cœurs; & ma paſſion
» inſenſée me fit conſentir à un hy-
» men ſacré pour les ames vertueuſes,
» mais déſavoué par les lois. L'Italie
» étoit alors le théâtre de la guerre.
» Mon époux y alloit joindre le corps
» qu'il devoit commander: je le ſuivis
» juſqu'à Briançon; ma folle tendreſſe
» l'y retint deux jours malgré lui. Ce
» jeune homme plein d'honneur n'y
» prolongea ſon ſéjour qu'avec une
» extrême répugnance. Il me ſacrifioit
» ſon devoir; mais que ne lui avois-
» je pas ſacrifié moi-même? En un

» mot, je l'exigeai; il ne put résister
» à mes larmes. Il partit avec un pres-
» sentiment dont je fus moi-même
» effrayée. Je l'accompagnai jusques
» dans cette vallée, où je reçus ses
» adieux; & pour attendre de ses nou-
» velles, je retournai à Briançon. Peu
» de jours après, se répandit le bruit
» d'une bataille. Je doutois si d'Ores-
» tan s'y étoit trouvé; je le souhaitois
» pour sa gloire, je le craignois pour
» mon amour, quand je reçus de lui
» une lettre que je croyois bien conso-
» lante. Je serai tel jour, à telle heure,
» me disoit-il, dans la vallée & sous
» le chêne où nous nous sommes sé-
» parés; je m'y rendrai seul, je vous
» conjure d'aller m'y attendre seule:
» je ne vis encore que pour vous.
» Quel étoit mon égarement! Je n'a-
» perçus dans ce billet que l'impa-
» tience de me revoir, & je m'applau-
» dis de cette impatience. Je me rendis
» donc sous ce même chêne. D'Ores-

» tan arrive, & après le plus tendre
» accueil : Vous l'avez voulu, ma
» chère Adélaïde, me dit-il; j'ai man-
» qué à mon devoir dans le moment
» le plus important de ma vie. Ce que
» je craignois eſt arrivé. La bataille
» s'eſt donnée; mon régiment a chargé;
» il a fait des prodiges de valeur; &
» je n'y étois pas. Je ſuis déshonoré,
» perdu ſans reſſource. Je ne vous re-
» proche pas mon malheur; mais je
» n'ai plus qu'un ſacrifice à vous faire,
» & mon cœur vient le conſommer.
» A ce diſcours, pâle, tremblante, &
» reſpirant à peine, je reçus mon époux
» dans mes bras. Je ſentis mon ſang
» ſe glacer dans mes veines, mes ge-
» noux ployèrent ſous moi, & je tombai
» ſans connoiſſance. Il profita de mon
» évanouiſſement, pour s'arracher de
» mon ſein; & bientôt je fus rappelée
» à la vie par le bruit du coup qui
» lui donna la mort. Je ne vous pein-
» drai point la ſituation où je me trou-

» vai : elle eſt inexprimable ; & les lar-
» mes que vous voyez couler , les
» ſanglots qui étouffent ma voix, en
» font une trop foible image. Après
» avoir paſſé une nuit entière auprès
» de ce corps ſanglant, dans une dou-
» leur ſtupide, mon premier ſoin fut
» d'enſevelir avec lui ma honte : mes
» mains creusèrent ſon tombeau. Je
» ne cherche point à vous attendrir ;
» mais le moment où il fallut que
» la terre me ſéparât des triſtes reſtes
» de mon époux, fut mille fois plus
» affreux pour moi que ne peut l'être
» celui qui ſéparera mon corps de mon
» ame. Epuiſée de douleur & privée
» de nourriture, mes défaillantes mains
» employèrent deux jours à creuſer
» ce tombeau, avec des peines incon-
» cevables. Quand mes forces m'aban-
» donnoient, je me repoſois ſur le
» ſein livide & glacé de mon époux.
» Enfin je lui rendis les devoirs de la
» ſépulture ; & mon cœur lui promit

» d'attendre en ces lieux que le tré-
» pas nous réunît. Cependant la faim
» cruelle commençoit à dévorer mes
» entrailles desséchées. Je me fis un
» crime de refuser à la nature les sou-
» tiens d'une vie plus douloureuse que
» la mort. Je changeai mes vêtemens
» en un simple habit de Bergère, &
» j'en embrassai l'état, comme mon
» unique refuge. Depuis ce temps,
» toute ma consolation est de venir
» pleurer sur ce tombeau, qui sera le
» mien. Vous voyez, poursuivit-elle,
» avec quelle sincérité je vous ouvre
» mon ame. Je puis avec vous désor-
» mais pleurer en liberté : c'est un
» soulagement dont j'avois besoin ;
» mais j'attends de vous la même con-
» fiance. Ne croyez pas m'avoir abusée.
» Je vois clairement que l'état de Pas-
» teur vous est aussi étranger & plus
» nouveau qu'à moi. Vous êtes jeune,
» peut-être sensible ; &, si j'en crois
» mes conjectures, nos malheurs ont

» eu la même ſource, & comme moi » vous avez aimé. Nous n'en ſerons » que plus compatiſſans l'un pour l'au- » tre. Je vous regarde comme un ami » que le Ciel, touché de mes maux, » daigne m'envoyer dans ma ſolitude. » Regardez-moi comme une amie ca- » pable de vous donner, ſinon des con- » ſeils ſalutaires, au moins des exem- » ples conſolans ».

Vous me pénétrez, lui dit Fonroſe, accablé de ce qu'il venoit d'entendre; & quelque ſenſibilité que vous me ſuppoſiez, vous êtes bien loin d'imaginer l'impreſſion que m'a faite le récit de vos malheurs. Hélas! que ne puis-je y répondre avec cette confiance que vous me témoignez, & dont vous êtes ſi digne! Mais je vous l'ai dit, je l'avois prévu: telle eſt la nature de mes peines, qu'un ſilence éternel doit les renfermer au fond de mon cœur. Vous êtes bien malheureuſe! ajouta-t-il avec un profond ſoupir; je ſuis encore

plus malheureux : c'eſt tout ce que je puis vous dire. Ne vous offenſez pas de mon ſilence : il m'eſt affreux d'y être condamné. Compagnon aſſidu de tous vos pas, j'adoucirai vos travaux, je partagerai toutes vos peines; je vous verrai pleurer ſur cette tombe; j'y mêlerai mes larmes à vos pleurs. Vous ne vous repentirez point d'avoir dépoſé vos ennuis dans un cœur, hélas ! trop ſenſible. Je m'en repens dès à préſent, dit-elle avec confuſion ; & tous les deux, les yeux baiſſés, ſe retirèrent en ſilence. Adélaïde, en quittant Fonroſe, crut voir ſur ſon viſage l'empreinte d'une douleur profonde. J'ai renouvelé, diſoit-elle, le ſentiment de ſes peines ; & quelle en doit être l'horreur, puiſqu'il ſe croit encore plus malheureux que moi !

Dès ce jour, plus de chant, plus d'entretien ſuivi entre Fonroſe & Adelaïde. Ils ne ſe cherchoient ni ne s'é-

vitoient l'un l'autre : des regards où la consternation étoit peinte, faisoient presque leur unique langage. S'il la trouvoit pleurant sur le tombeau de son époux, le cœur saisi de pitié, de jalousie, & de douleur, il la contemploit en silence, & répondoit à ses sanglots par de profonds gémissemens.

Deux mois s'étoient écoulés dans cette situation pénible ; & Adélaïde voyoit la jeunesse de Fonrose se flétrir comme une fleur. Le chagrin qui le consumoit, l'affligeoit elle-même d'autant plus vivement, que la cause lui en étoit inconnue. Elle étoit bien éloignée de soupçonner qu'elle en fût l'objet. Cependant, comme il est naturel que deux sentimens qui partagent un ame, s'affoiblissent l'un l'autre, les regrets d'Adélaïde sur la mort de d'Orestan, devenoient moins vifs chaque jour, à mesure qu'elle se livroit davantage à la pitié que lui inspiroit Fonrose. Elle étoit bien sûre que cette pitié

n'avoit rien que d'innocent : il ne lui vint pas même dans l'idée de s'en défendre ; & l'objet de ce ſentiment généreux, ſans ceſſe préſent à ſa vue, le réveilloit à chaque inſtant. La langueur où étoit tombé ce jeune homme devint telle, qu'Adélaïde ne crut pas devoir le laiſſer plus long-temps livré à lui-même. Vous périſſez, lui dit-elle, & vous ajoutez à mes douleur celle de vous voir vous conſumer d'ennui ſous mes yeux, ſans pouvoir y apporter remède. Si le récit des imprudences de ma jeuneſſe ne vous a pas inſpiré pour moi du mépris, ſi l'amitié la plus pure & la plus tendre vous eſt chère, enfin ſi vous ne voulez pas me rendre plus malheureuſe que je ne l'étois avant de vous avoir connu, confiez-moi la cauſe de vos peines : vous n'avez que moi dans le monde pour vous aider à les ſoutenir. Votre ſecret fût-il plus important que le mien, ne craignez point que je le répande. La mort de

mon époux a mis un abîme entre le monde & moi ; & la confidence que j'exige fera bientôt ensevelie dans cette tombe, où la douleur me conduit à pas lents. J'espère vous y précéder, dit Fonrose en fondant en larmes. Laissez-moi finir ma déplorable vie, sans vous laisser après moi le reproche d'en avoir abrégé le cours. — O Ciel ! qu'entends-je ? s'écria-t-elle éperdue. Qui, moi ? j'aurois contribué aux maux qui vous accablent ! Achevez, vous me percez le cœur. Qu'ai-je fait ? qu'ai-je dit ? Hélas ! je tremble ! O Ciel, ne m'as-tu mise au monde que pour y faire des malheureux ? Parlez, vous dis-je ; il n'est plus temps de me cacher qui vous êtes : vous en avez trop dit, pour dissimuler plus long-temps. — Eh bien, je suis.... je suis Fonrose, le fils des voyageurs que vous avez pénétrés d'admiration & de respect. Tout ce qu'ils ont raconté de vos vertus & de vos char-

mes, m'a inſpiré le deſſein fatal de venir vous voir ſous ce déguiſement. J'ai laiſſé ma famille dans la déſolation, croyant m'avoir perdu & pleurant mon trépas. Je vous ai vue; je ſais ce qui vous attache en ces lieux; je ſais que le ſeul eſpoir qui me reſte, eſt d'y mourir en vous adorant. Epargnez-moi des conſeils inutiles & d'injuſtes reproches. Ma réſolution eſt auſſi ferme, auſſi inébranlable que la vôtre. Si, en trahiſſant mon ſecret, vous troubliez les derniers momens d'une vie qui s'éteint, vous auriez inutilement un tort avec moi, qui n'en aurai jamais avec vous.

Adélaïde confondue tâcha de calmer le déſeſpoir où ce jeune homme étoit plongé. Rendons, dit-elle, à ſes parens le ſervice de le rappeler à la vie; ſauvons leur unique eſpérance : le Ciel m'offre cette occaſion de reconnoître leurs bontés. Ainſi, loin de l'effaroucher par une rigueur déplacée, tout

ce que la pitié a de plus tendre, tout ce que l'amitié a de plus consolant fut mis en usage pour le calmer.

Ange du Ciel, s'écria Fonrose, je sens toute la répugnance que vous avez à faire un malheureux : votre cœur est à celui qui repose dans ce tombeau ; je vois que rien ne peut vous en détacher ; je vois combien votre vertu est ingénieuse à me cacher mon malheur ; je le sens dans toute son étendue, j'en suis accablé ; mais je vous le pardonne. Votre devoir est de ne m'aimer jamais ; le mien est de vous adorer toujours.

Impatiente d'exécuter le dessein qu'elle avoit conçu, Adélaïde arrive dans la cabane. Mon père, dit-elle à son vieux maître, vous sentez-vous la force de faire le voyage de Turin ? J'ai besoin de quelqu'un de confiance pour donner à M. & à Madame de Fonrose l'avis le plus intéressant. Le vieillard répondit que son zèle pour

les ſervir lui en inſpiroit le courage. Allez, reprit Adélaïde; vous les trouverez pleurant la mort de leur fils unique; apprenez-leur qu'il eſt vivant, qu'il eſt en ces lieux, & que c'eſt moi qui veux le leur rendre; mais qu'il eſt d'une néceſſité indiſpenſable qu'ils viennent eux-mêmes le chercher.

Il part, il arrive à Turin, il ſe fait annoncer pour le vieillard de la vallée de Savoie. Ah! s'écria Madame de Fonroſe, il eſt peut-être arrivé quelque malheur à notre Bergère. Qu'il vienne, ajouta le Marquis: il nous annoncera peut-être qu'elle conſent à vivre auprès de nous. Après la perte de mon fils, dit la Marquiſe, c'eſt la ſeule conſolation que je puiſſe goûter au monde. Le vieillard eſt introduit. Il ſe proſterne, on le relève. Vous pleurez un fils, leur dit-il; je viens vous dire qu'il eſt vivant: c'eſt notre chère enfant qui l'a découvert dans la vallée; elle m'envoie pour vous en inſtruire; mais vous

ſeuls, dit-elle, pouvez le ramener. Comme il parloit ainſi, la ſurpriſe & la joie avoient ôté à Madame de Fonroſe l'uſage de ſes ſens. Le Marquis, éperdu, égaré, appelle au ſecours de ſa femme, la rappelle à la vie, embraſſe le vieillard, annonce à toute ſa maiſon que leur fils leur eſt rendu. La Marquiſe reprenant ſes eſprits, Que ferons-nous, dit-elle en ſaiſiſſant les mains du vieillard & les ſerrant avec tendreſſe, que ferons-nous pour reconnoître un bienfait qui nous rend la vie?

Tout eſt ordonné pour le départ. Ils ſe mettent en voyage avec le bon homme; ils marchent nuit & jour; ils ſe rendent dans la vallée, où leur unique bien les attend. La Bergère étoit au pâturage; la vieille femme les y conduit: ils approchent. Quelle eſt leur ſurpriſe! Leur fils, ce fils bien aimé eſt auprès d'elle, ſous l'habit d'un ſimple Paſteur: leurs cœurs, plutôt que leurs yeux, le reconnoiſſent. Ah! cruel

enfant, s'écrie ſa mère en ſe jetant dans ſes bras, quel chagrin vous nous avez donné ! Pourquoi vous dérober à notre tendreſſe ? & que veniez-vous faire ici ? Adorer, dit-il, ce que vous avez admiré vous-même. Pardon, Madame, dit Adélaïde, tandis que Fonroſe embraſſoit les genoux de ſon père qui le relevoit avec bonté, pardon de vous avoir laiſſés ſi long-temps dans la douleur : ſi je l'avois connu plutôt, vous auriez été plutôt conſolés. Après les premiers mouvemens de la nature, Fonroſe étoit retombé dans la plus profonde affliction. Allons, dit le Marquis, allons nous repoſer dans la cabane, & oublier tous les chagrins que nous a donnés ce jeune fou. Oui, Monſieur, je l'ai été, dit Fonroſe à ſon père qui le menoit par la main. Il ne falloit pas moins que l'égarement de ma raiſon pour ſuſpendre dans mon cœur les mouvemens de la nature, pour me faire oublier les devoirs les

plus ſacrés, pour me détacher enfin de tout ce que j'avois de plus cher au monde ; mais cette folie, vous l'avez fait naître, & j'en ſuis trop puni. J'aime, ſans eſpoir, ce qu'il y a de plus accompli ſur la terre. Vous ne voyez rien, vous ne connoiſſez rien de cette femme incomparable : c'eſt l'honnêteté, la ſenſibilité, la vertu même ; je l'aime juſqu'à l'idolâtrie ; je ne puis être heureux ſans elle, & je ſais qu'elle ne peut être à moi. Vous a-t-elle confié, demanda le Marquis, le ſecret de ſa naiſſance ? J'en ai appris aſſez, dit Fonroſe, pour vous aſſurer qu'elle ne le cède en rien à la mienne : elle a même renoncé à une fortune conſidérable, pour s'enſevelir dans ce déſert. — Et ſavez-vous ce qui l'y a engagée ? — Oui, mon père ; mais c'eſt un ſecret qu'elle ſeule peut vous révéler. — Elle eſt mariée peut-être ? — Elle eſt veuve ; mais ſon cœur n'en eſt pas plus libre, ſes liens n'en ſont que plus

forts. Ma fille, dit le Marquis en entrant dans la cabane, vous voyez que vous faites tourner la tête à tout ce qui s'appelle Fonrose. La passion extravagante de ce jeune homme ne peut être justifiée que par un objet aussi prodigieux que vous. Tous les vœux de ma femme se bornoient à vous avoir pour compagne & pour amie ; cet enfant ne veut plus vivre, s'il ne vous obtient pour épouse ; je ne désire pas moins de vous avoir pour fille : voyez combien de malheureux vous feriez avec un refus. Ah ! Monsieur, dit-elle, vos bontés me confondent : mais écoutez, & jugez-moi. Alors, en présence du vieillard & de sa femme, Adélaïde leur fit le récit de sa déplorable aventure. Elle y ajouta le nom de sa famille, qui n'étoit pas inconnue à M. de Fonrose, & finit par le prendre à témoin lui-même de la fidélité inviolable qu'elle devoit à son époux. A ces mots, la consternation se répan-

dit ſur tous les viſages. Le jeune Fonroſe, que les ſanglots étouffoient, ſe précipita dans un coin de la cabane, pour leur donner un libre cours. Le père attendri vola au ſecours de ſon enfant. Voyez, diſoit-il, ma chère Adélaïde, dans quel état vous l'avez mis. Madame de Fonroſe, qui étoit auprès d'Adélaïde, la preſſoit dans ſes bras en la baignant de ſes larmes. Eh quoi! ma fille lui diſoit-elle, nous ferez-vous pleurer une ſeconde fois la mort de notre cher enfant? Le vieillard & ſa femme, les yeux remplis de pleurs, & attachés ſur Adélaïde, attendoient qu'elle prît la parole. Le Ciel m'eſt témoin, dit Adélaïde en ſe levant, que je donnerois ma vie pour reconnoître tant de bontés. Ce ſeroit mettre le comble à mes malheurs que d'avoir à me reprocher le vôtre: mais je veux que Fonroſe lui-même ſoit mon juge; laiſſez-moi de grace lui parler un moment. Alors, ſe retirant ſeule

avec lui, Ecoutez, lui dit-elle, Fonrose: vous savez quels liens sacrés me retiennent dans ces lieux. Si je pouvois cesser de chérir & de pleurer un époux qui ne m'a que trop aimée, je serois la plus méprisable des femmes. L'estime, l'amitié, la reconnoissance sont des sentimens que je vous dois; mais rien de tout cela ne tient lieu d'amour : plus vous en avez conçu pour moi, plus vous avez droit d'en attendre: c'est l'impossibilité de remplir ce devoir, qui m'empêche de me l'imposer. Cependant je vous vois dans une situation qui attendriroit le cœur le moins sensible; il m'est affreux d'en être la cause; il me seroit plus affreux d'entendre vos parens m'accuser de vous avoir perdu. Je veux donc bien m'oublier dans ce moment, & vous laisser, autant qu'il est en moi, l'arbitre de notre destinée. C'est à vous de choisir celle des deux situations qui vous paroît la moins pénible : ou de

renoncer à moi, de vous vaincre, & de m'oublier; ou de poſſéder une femme qui, le cœur plein d'un autre objet, ne pourroit vous accorder que des ſentimens trop foibles pour remplir les vœux d'un amant. C'en eſt aſſez, s'écria Fonroſe; & d'une ame comme la vôtre, l'amitié doit tenir lieu d'amour. Je ſerai jaloux ſans doute des pleurs que vous donnerez à la mémoire d'un autre époux; mais la cauſe de cette jalouſie, en vous rendant plus reſpectable, vous rendra plus chère à mes yeux.

Elle eſt à moi, dit-il en venant ſe jeter dans les bras de ſes parens : c'eſt à ſon reſpect pour vous, à vos bontés que je la dois; & c'eſt vous devoir une ſeconde vie. Dès ce moment, leurs bras furent des chaînes dont Adélaïde ne put ſe dégager.

Ne céda-t-elle qu'à la pitié, à la reconnoiſſance? Je veux le croire pour

l'admirer encore : Adélaïde le croyoit elle-même. Quoi qu'il en ſoit, avant de partir, elle voulut revoir ce tombeau qu'elle ne quittoit qu'à regret. O mon cher d'Oreſtan, dit-elle, ſi du ſein des morts tu peux lire au fond de mon ame, ton ombre n'a point à murmurer du ſacrifice que je fais : je le dois aux ſentimens généreux de cette vertueuſe famille : mais mon cœur te reſte à jamais. Je vais tâcher de faire des heureux, ſans aucun eſpoir d'être heureuſe. On ne l'arracha de ce lieu qu'avec une eſpèce de violence; mais elle exigea qu'on y élevât un monument à la mémoire de ſon époux, & que la cabane de ſes vieux maîtres, qui la ſuivirent à Turin, fût changée en une maiſon de campagne, auſſi ſimple que ſolitaire, où elle ſe propoſoit de venir quelquefois pleurer les égaremens & les malheurs de ſa jeuneſſe. Le temps, les ſoins aſſidus de Fonroſe, les fruits de

de ſon ſecond hymen, ont depuis ouvert ſon ame aux impreſſions d'une nouvelle tendreſſe; & on la cite pour exemple d'une femme intéreſſante, & reſpectable juſques dans ſon infidélité.

LA MAUVAISE MÈRE.

PARMI les productions monſtrueuſes de la nature, on peut compter le cœur d'une mère qui aime l'un de ſes enfans, à l'excluſion de tous les autres. Je ne parle point d'une tendreſſe éclairée, qui diſtingue entre ces jeunes plantes qu'elle cultive, celle qui répond le mieux à ſes premiers ſoins; je parle d'une tendreſſe aveugle, ſouvent excluſive, quelquefois jalouſe, qui ſe choiſit une idole & des victimes, parmi ces petits innocens qu'on a mis au monde, & pour qui l'on eſt également obligé d'adoucir le fardeau de la vie. C'eſt de cet égarement, ſi commun & ſi honteux pour l'humanité, que je vais donner un exemple.

Dans l'une de nos provinces maritimes, un Intendant qui s'étoit rendu

recommandable par sa sévérité à réprimer les vexations de toute espèce, ayant pour principe d'appliquer la faveur au foible, & la rigueur au fort; cet homme de bien, appelé M. de Carandon, mourut pauvre & presque insolvable. Il avoit laissé une fille que personne n'épousoit, parce qu'elle avoit beaucoup d'orgueil, peu d'agrémens, & point de fortune. Un riche & honnête Négociant la rechercha, par considération pour la mémoire de son père. Il nous a fait tant de bien! disoit le bon homme Corée (c'étoit le nom de Négociant); il est bien juste que quelqu'un de nous le rende à sa fille. Corée se proposa donc humblement; & Mademoiselle de Carandon, avec beaucoup de répugnance, consentit à lui donner la main: bien entendu qu'elle auroit dans sa maison une autorité absolue. Le respect du bon homme pour la mémoire du père s'étendoit jusques sur la fille: il la con-

ſultoit comme ſon oracle ; & ſi quelquefois il lui arrivoit d'avoir un avis différent du ſien, elle n'avoit qu'à proférer ces paroles impoſantes : Feu M. de Carandon mon père..... Corée n'attendoit pas qu'elle achevât, pour avouer qu'il avoit tort.

Il mourut aſſez jeune, & lui laiſſa deux enfans, dont elle avoit bien voulu lui permettre d'être le père. En mourant, il croyoit devoir régler le partage de ſes biens ; mais M. de Carandon avoit pour maxime, lui dit-elle, qu'afin de retenir les enfans ſous la dépendance d'une mère, il falloit la rendre diſpenſatrice des biens qui leur étoient deſtinés. Cette loi fut la règle du teſtament de Corée ; & ſon héritage fut mis en dépôt dans les mains de ſa femme, avec le droit fatal de le diſtribuer à ſes enfans comme bon lui ſembleroit. De ces deux enfans, l'aîné faiſoit ſes délices : non qu'il fût plus beau, plus heureuſement né que le

cadet; mais elle avoit couru le danger de la vie en le mettant au monde; il lui avoit fait éprouver, le premier, les douleurs & la joie de l'enfantement; il s'étoit emparé de sa tendresse, qu'il sembloit avoir épuisée; elle avoit enfin, pour l'aimer uniquement, toutes les mauvaises raisons que peut avoir une mauvaise mère.

Le petit Jacquaut étoit l'enfant de rebut: sa mère ne daignoit presque pas le voir, & ne lui parloit que pour le grónder. Cet enfant intimidé n'osoit lever les yeux devant elle, & ne lui répondoit qu'en tremblant. Il avoit, disoit-elle, le naturel de son père, une ame du peuple, & ce qu'on appelle l'air de ces gens-là.

Pour l'aîné, qu'on avoit pris soin de rendre aussi volontaire, aussi mutin, aussi capricieux qu'il étoit possible, c'étoit la gentillesse même: son indocilité s'appeloit hauteur de caractère; son humeur, excès de sensibilité. On

s'applaudiſſoit de voir qu'il ne cédoit jamais quand il avoit raiſon : or il faut ſavoir qu'il n'avoit jamais tort. On ne ceſſoit de dire qu'il ſentoit ſon bien, & qu'il avoit l'honneur de reſſembler à Madame ſa mère. Cet aîné, appelé M. de l'Etang (car on ne crut pas qu'il fût convenable de lui laiſſer le nom de Corée); cet aîné, dis-je, eut des maîtres de toute eſpèce : les leçons étoient pour lui ſeul, & le petit Jacquaut en recueilloit le fruit : de manière qu'au bout de quelques années, Jacquaut ſavoit tout ce qu'on avoit enſeigné à M. de l'Etang, qui en revanche ne ſavoit rien.

Les Bonnes, qui ſont dans l'uſage d'attribuer aux enfans tout le peu d'eſprit qu'elles ont, & qui rêvent tout le matin aux gentilleſſes qu'ils doivent dire dans la journée ; les Bonnes avoient fait croire à Madame, dont elles connoiſſoient le foible, que ſon aîné étoit un prodige. Les maîtres,

moins complaiſans, ou plus maladroits, en ſe plaignant de l'indocilité, de l'inattention de cet enfant chéri, ne tariſſoient point ſur les louanges de Jacquaut. Ils ne diſoient pas préciſément que M. de l'Etang fût un ſot; mais ils diſoient que le petit Jacquaut avoit de l'eſprit comme un Ange. La vanité de la mère en fut bleſſée; & par une injuſtice qu'on ne croiroit pas être dans la nature, ſi ce vice des mères étoit moins à la mode, elle redoubla d'averſion pour ce petit malheureux, devint jalouſe de ſes progrès, & réſolut d'ôter à ſon enfant gâté l'humiliation du parallèle.

Une aventure bien touchante réveilla cependant en elle les ſentimens de la nature; mais ce retour ſur elle-même l'humilia, ſans la corriger. Jacquaut avoit dix ans, de l'Etang en avoit près de quinze, lorſqu'elle tomba ſérieuſement malade. L'aîné s'occupoit de ſes plaiſirs, & fort peu de la ſanté

de ſa mère. C'eſt la punition des mères folles, d'aimer des enfans dénaturés. Cependant on commençoit à s'inquiéter : Jacquaut s'en aperçut; & voilà ſon petit cœur ſaiſi de douleur & de crainte : l'impatience de voir ſa mère ne lui permet plus de ſe cacher. On l'avoit accoutumé à ne paroître que lorſqu'il étoit appelé ; mais enfin ſa tendreſſe lui donna du courage. Il ſaiſit l'inſtant où la porte de la chambre eſt entr'ouverte ; il entre ſans bruit & à pas tremblans ; il s'approche du lit de ſa mère. Eſt-ce vous mon fils ? demanda-t-elle. — Non, ma mère, c'eſt Jacquaut. Cette réponſe naïve & accablante pénétra de honte & de douleur l'ame de cette femme injuſte : mais quelques careſſes de ſon mauvais fils lui rendirent bientôt tout ſon aſcendant; & Jacquaut n'en fut dans la ſuite ni mieux aimé, ni moins digne de l'être.

A peine Madame Corée fut-elle ré-

tablie, qu'elle reprit le deſſein de l'éloigner de la maiſon : ſon prétexte fut que de l'Etang, naturellement vif, étoit trop ſuſceptible de diſſipation pour avoir un compagnon d'étude, & que les impertinentes prédilections des maîtres, pour l'enfant qui étoit le plus humble ou le plus careſſant avec eux, pouvoient fort bien décourager celui dont le caractère, plus haut & moins flexible, exigeoit plus de ménagement. Elle voulut donc que de l'Etang fût l'unique objet de leurs ſoins, & ſe défit du malheureux Jacquaut, en l'exilant dans un collége.

A ſeize ans, l'Etang quitta ſes maîtres de Mathématiques, de Phyſique, de Muſique, &c., comme il les avoit pris : il commença ſes exercices, qu'il fit à peu près comme ſes études ; & à vingt ans, il parut dans le monde avec la ſuffiſance d'un ſot, qui a entendu parler de tout, & qui n'a réfléchi ſur rien.

De ſon côté, Jacquaut avoit fini ſes humanités ; & ſa mère étoit ennuyée des éloges qu'on lui donnoit. Eh bien, dit-elle, puiſqu'il eſt ſi ſage, il réuſſira dans l'Egliſe : il n'a qu'à prendre ce parti.

Par malheur, Jacquaut n'avoit aucune inclination pour l'état eccléſiaſtique ; il vint ſupplier ſa mère de l'en diſpenſer. Vous croyez donc, lui dit-elle avec une hauteur froide & ſévère, que j'ai de quoi vous ſoutenir dans le monde? Je vous déclare qu'il n'en eſt rien. La fortune de votre père n'étoit pas auſſi conſidérable qu'on l'imagine ; à peine ſuffira-t-elle à l'établiſſement de votre aîné. Pour vous, Monſieur, vous n'avez qu'à voir ſi vous voulez courir la carrière des bénéfices, ou celle des armes ; vous faire tonſurer, ou caſſer la tête ; accepter, en un mot, un petit collet, ou une Lieutenance d'Infanterie : c'eſt tout ce que je puis faire pour vous. Jacquaut lui répondit avec reſ-

pect, qu'il y avoit des partis moins violens à prendre pour le fils d'un Négociant. A ces mots, Mademoiselle de Carandon faillit à mourir de douleur d'avoir mis au monde un fils si peu digne d'elle, & lui défendit de paroître à ses yeux. Le jeune Corée, désolé d'avoir encouru l'indignation de sa mère, se retira en soupirant, & résolut de tenter si la fortune lui seroit moins cruelle que la nature. Il apprit qu'un vaisseau étoit sur le point de faire voile pour les Antilles, où il avoit dessein de se rendre. Il écrivit à sa mère pour lui demander son aveu, sa bénédiction, & une pacotille. Les deux premiers articles lui furent amplement accordés; mais le dernier avec économie.

Sa mère, trop heureuse d'en être délivrée, voulut le voir avant son départ, & en l'embrassant, lui donna quelques larmes. Son frère eut aussi la bonté de lui souhaiter un heureux

voyage. C'étoient les premières caresſes qu'il avoit reçues de ſes parens ; ſon cœur ſenſible en fut pénétré : cependant il n'oſa leur demander de lui écrire. Mais il avoit un camarade de collége dont il étoit tendrement aimé : il le conjura, en partant, de lui donner quelquefois des nouveller de ſa mère.

Celle-ci ne fut plus occupée que du ſoin d'établir ſon enfant chéri. Il ſe déclara pour la Robe : on lui obtint des diſpenſes d'études ; & bientôt il fut admis dans le ſanctuaire des lois. Il ne falloit plus qu'un mariage avantageux. On propoſa une riche héritière ; mais on exigea de la veuve la donation de ſes biens. Elle eut la foibleſſe d'y conſentir, en ſe réſervant à peine de quoi vivre décemment, bien aſſurée que la fortune de ſon fils ſeroit toujours en ſa diſpoſition.

A l'âge de vingt-cinq ans, M. de l'Etang ſe trouva donc un petit Conſeiller tout rond, négligeant ſa femme

autant que ſa mère, ayant grand ſoin de ſa perſonne, & fort peu de ſouci des affaires du Palais. Comme il étoit du bon air qu'un mari eût quelqu'un qui ne fût pas ſa femme, l'Etang crut ſe devoir à lui-même de s'afficher pour homme à bonnes fortunes. Une jeune perſonne qu'il lorgna au ſpectacle, répondit à ſes agaceries, le reçut chez elle avec beaucoup de politeſſe, l'aſſura qu'il étoit charmant, ce qu'il n'eut pas de peine à croire, & dans peu de temps le débarraſſa d'un portefeuille de dix mille écus. Mais comme il n'y a point d'amours éternelles, cette beauté parjure le quitta au bout de trois mois pour un jeune Lord Anglois auſſi ſot & plus magnifique. L'Etang, qui ne concevoit pas comment on renvoyoit un homme comme lui, réſolut de s'en venger, en prenant une maîtreſſe plus fameuſe encore, & en la comblant de bienfaits. Sa nouvelle conquête lui faiſoit mille jaloux; & quand il ſe com-

paroit à cette foule d'adorateurs qui ſoupiroient en vain pour elle, il avoit le plaiſir de ſe croire plus aimable, comme il ſe trouvoit plus heureux. Cependant s'étant aperçu qu'il n'étoit pas ſans inquiétude, elle voulut lui prouver qu'il n'étoit rien au monde qu'elle ne fût réſolue à quitter pour lui, & propoſa, pour fuir les importuns, de venir enſemble à Paris oublier tout l'univers, & vivre uniquement l'un pour l'autre. L'Etang fut tranſporté de cette marque de tendreſſe. Tout ſe prépare pour le voyage; ils partent, ils arrivent, & choiſiſſent leur retraite aux environs du Palais Royal. Fatime (c'étoit le nom de cette beauté) demanda & obtint ſans peine un carroſſe pour prendre l'air. L'Etang fut ſurpris du nombre d'amis qu'il trouva dans la bonne ville. Ces amis ne l'avoient jamais vu; mais ſon mérite les attiroit en foule. Fatime ne recevoit chez elle que la ſociété de l'Etang,

& il étoit bien sûr de ſes amis & d'elle. Cette femme charmante avoit cependant une foibleſſe : elle croyoit aux ſonges. Une nuit, elle en avoit fait un qui ne pouvoit, diſoit-elle, s'effacer de ſon eſprit. L'Etang voulut ſavoir quel étoit ce ſonge qui l'occupoit ſi ſérieuſement. J'ai rêvé, lui dit-elle, que j'étois dans un appartement délicieux : c'étoit un lit de damas de trois couleurs, une tapiſſerie & des ſophas aſſortis à ce lit ſuperbe, des trumeaux éblouiſſans de dorure, des cabinets de boule, des porcelaines du Japon, des magots de la Chine les plus jolis du monde ; mais tout cela n'eſt rien. Une toilette étoit dreſſée : je m'approche : qu'ai-je apperçu ? le cœur m'en palpite : un écrin de diamans ; & quels diamans encore ! l'aigrette la mieux deſſinée, les boucles d'oreilles les plus brillantes, le plus bel eſclavage, une rivière qui ne finiſſoit pas. Oui, Monſieur, je vous le dis, il m'arrivera

quelque chose de singulier. Ce songe m'a trop vivement frappée ; & mes songes ne me trompent jamais.

M. de l'Etang eut beau employer toute son éloquence à lui persuader que les songes ne signifioient rien, elle lui soutint que celui-ci devoit signifier quelque chose, & il finit par craindre que quelqu'un de ses rivaux ne proposât de l'effectuer. Il fallut donc capituler, & à quelques circonstances près, se résoudre à l'accomplir lui-même. L'on juge bien que cette épreuve ne la guérit pas de l'habitude de songer : elle y prit goût, & songea tant, que la fortune du bon homme Corée n'étoit presque plus elle-même qu'un songe. La jeune épouse de M. de l'Etang, à qui ce voyage avoit déplu, demanda d'être séparée de biens d'un mari qui l'abandonnoit ; & sa dot, qu'il fallut rendre, le mit encore plus mal à son aise.

Le jeu est une ressource. L'Etang

prétendoit exceller au piquet. Ses amis, qui faisoient bourse commune, parioient tous pour lui, tandis que l'un d'eux jouoit contre. A chaque fois qu'il écartoit Ma foi, disoit l'un des parieurs, c'est bien jouer ! On ne joue pas mieux ! disoit l'autre. Enfin M. de l'Etang jouoit le mieux du monde ; mais il n'avoit jamais les as. Tandis qu'on l'expédioit insensiblement, la fidèle Fatime, qui s'aperçut de sa décadence, rêva une nuit qu'elle le quittoit, & le quitta le lendemain. Cependant, comme il est humiliant de décheoir, il se piqua d'honneur, & ne voulut rien rabattre de son faste ; en sorte que dans quelques années il se trouva qu'il étoit ruiné.

Il en étoit aux expédiens, lorsque Madame sa mère, qui n'avoit pas mieux ménagé sa réserve, lui écrivit, pour lui demander de l'argent. Il lui répondit qu'il étoit désespéré ; mais que, loin de pouvoir lui envoyer des secours, il en

avoit beſoin lui-même. Déjà l'alarme s'étoit répandue parmi leurs créanciers ; & c'étoit à qui ſe ſaiſiroit le premier des débris de leur fortune. Qu'ai-je fait ? diſoit cette mère déſolée : je me ſuis dépouillée de tout, pour un fils qui a tout diſſipé.

Cependant qu'étoit devenu l'infortuné Jacquaut ? Jacquaut, avec de l'eſprit, la meilleure ame, la plus jolie figure du monde, & ſa petite paçotille, étoit arrivé heureuſement à Saint-Domingue. On ſait combien un François, de bonnes mœurs & de bonne mine, trouve aiſément à s'établir dans les Iſles. Le nom de Corée, ſon intelligence, & ſa ſageſſe lui acquirent bientôt la confiance des habitans. Avec les ſecours qui lui furent offerts, il acquit lui-même une habitation, la cultiva, la rendit floriſſante : le commerce, qui étoit en vigueur, l'enrichit en peu de temps ; & dans l'eſpace de cinq ans, il étoit devenu l'objet de la

jalousie des veuves & des filles les plus belles & les plus riches de la Colonie. Mais, hélas ! son camarade de collége, qui jusques-là ne lui avoit donné que des nouvelles satisfaisantes, lui écrivit que son frere étoit ruiné, & que sa mère, abandonnée de tout le monde, étoit réduite aux plus affreuses extrémités. Cette lettre fatale fut arrosée de larmes. Ah ! ma pauvre mere ! s'écria-t-il, j'irai, j'irai vous secourir. Il ne voulut s'en fier à personne. Un accident, une infidélité, la négligence, ou la lenteur d'une main étrangère pouvoient la priver des secours de son fils, & la laisser mourir dans l'indigence & le désespoir. Rien ne doit retenir un fils, se disoit-il à lui-même, quand il y va de l'honneur & de la vie d'une mère.

Avec de tels sentimens, Corée ne fut plus occupé que du soin de rendre ses richesses portatives. Il vendit tout ce qu'il possédoit; & ce sacrifice

ne coûta rien à ſon cœur. Mais il ne put refuſer des regrets à un tréſor plus précieux qu'il laiſſoit en Amérique. Lucelle, jeune veuve d'un vieux colon qui lui avoit laiſſé des biens immenſes, avoit jeté ſur Corée un de ces regards qui ſemblent pénétrer juſqu'au fond de l'âme & en démêler le caractère, l'un de ces regards qui décident l'opinion, qui déterminent le penchant, & dont l'effet ſubit & confus eſt pris le plus ſouvent pour un mouvement ſympathique. Elle avoit cru voir, dans ce jeune homme, tout ce qui peut rendre heureuſe une femme honnête & ſenſible; & ſon amour pour lui n'avoit pas attendu la réflexion, pour naître & ſe développer. Corée, de ſon côté, l'avoit diſtinguée entre ſes rivales, comme la plus digne de captiver le cœur d'un homme ſage & vertueux. Lucelle, avec la figure la plus noble & la plus intéreſſante, l'air le plus animé, & cependant le plus modeſte,

un tein brun, mais plus frais que les roſes, des cheveux d'un noir d'ébène, & des dents d'une blancheur & d'un émail à éblouir, la taille & la démarche des Nymphes de Diane, le ſourire & le regard des compagnes de Vénus; Lucelle, avec tous ces charmes, étoit douée de ce courage d'eſprit, de cette élévation de caractère, de cette juſteſſe dans les idées, de cette droiture dans les ſentimens, qui nous font dire aſſez mal à propos qu'une femme a l'ame d'un homme. Il n'étoit pas dans les principes de Lucelle de rougir d'une inclination vertueuſe. A peine Corée lui eut-il avoué le choix de ſon cœur, qu'il obtint d'elle ſans détour un pareil aveu pour réponſe; & leur inclination mutuelle, devenue plus tendre à meſure qu'elle étoit plus réfléchie, n'aſpiroit plus qu'au moment d'être conſacrée au pied des autels. Quelques démêlés ſur l'héritage de l'époux de Lucelle, avoient retardé leur

bonheur. Ces démêlés alloient finir, lorſque la lettre de l'ami de Corée vint tout à coup l'arracher à ce qu'il avoit de plus cher au monde, après ſa mère. Il ſe rendit chez la belle veuve, lui montra la lettre de ſon ami, & lui demanda conſeil. Je me flatte, lui dit-elle, que vous n'en avez pas beſoin. Fondez votre bien en effets commerçables, allez au ſecours de votre mère, faites honneur à tout, & revenez : ma fortune vous attend. Si je meurs, mon teſtament vous l'aſſurera; ſi je vis, au lieu d'un teſtament, vous ſavez quels ſeront vos titres. Corée, pénétré de reconnoiſſance & d'admiration, ſaiſit les mains de cette femme généreuſe, & les arroſa de ſes pleurs : mais comme il ſe répandoit en éloges, Allez, lui dit-elle, vous êtes un enfant : n'ayez donc pas les préjugés de l'Europe. Dès qu'une femme fait quelque choſe de paſſablement honnête, on crie au prodige, comme ſi la nature ne nous avoit

pas donné une ame. A ma place, feriez-vous bien flatté de me voir dans l'étonnement, regarder en vous comme un phénomène le pur mouvement d'un bon cœur ? Pardon, lui dit Corée, je devois m'y attendre : mais vos principes, vos fentimens, l'aifance, le naturel de vos vertus m'enchantent ; je les admire, fans en être furpris. Va, mon enfant, lui dit-elle en le baifant fur les deux joues, je fuis à toi telle que Dieu m'a faite. Remplis tes devoirs, & reviens au plutôt.

Il s'embarque, & avec lui il embarque toute fa fortune. Le trajet fut affez heureux jufques vers les Canaries ; mais là, leur vaiffeau, pourfuivi par un Corfaire de Maroc, fut obligé de chercher fon falut dans fes voiles. Le Corfaire qui le chaffoit, étoit fur le point de le joindre ; & le Capitaine, effrayé du danger de l'abordage, alloit fe livrer au pirate. Ah ! ma pauvre mère ! s'écria Corée en embraffant la

caſſette où étoit renfermée toute ſon eſpérance; & puis s'arrachant les cheveux de douleur & de rage, Non, dit-il, ce barbare Africain me dévorera plutôt le cœur. Alors s'adreſſant au Capitaine, à l'équipage, & aux paſſagers conſternés : Eh quoi ! mes amis, leur dit-il, nous rendrons-nous lâchement ? ſouffrirons-nous que ce brigand nous mène à Maroc chargé de fers, & nous y vende comme des bêtes? Sommes-nous déſarmés ? Ces gens-là ſont-ils invulnérables, ou ſont-ils plus braves que nous ? Ils veulent aborder ; qu'ils abordent. Eh bien, nous nous verrons de près. Sa réſolution ranima les eſprits ; & le Capitaine, en l'embraſſant, le loua d'avoir donné l'exemple.

Déjà tout eſt diſpoſé pour la défenſe. Le Corſaire aborde, les vaiſſeaux ſe heurtent : des deux côtés on voit voler la mort : bientôt les deux navires ſont enveloppés dans un tourbillon de fumée

fumée & de flamme. Le feu ceſſe, le jour renaît, & le fer choiſit ſes victimes. Corée, le ſabre à la main, faiſoit un carnage effroyable : dès qu'il voyoit un Africain ſe jeter ſur ſon bord, il couroit à lui, le fendoit en deux, en s'écriant : Ah ! ma pauvre mère ! Sa fureur étoit celle d'une lionne qui défend ſes petits; c'étoit le dernier effort de la nature au déſeſpoir ; & l'ame la plus douce, la plus ſenſible qui fut jamais, étoit devenue, en ce moment, la plus violente & la plus ſanguinaire. Le Capitaine le trouvoit par-tout, l'œil en feu & le bras ſanglant. Ce n'eſt pas un homme, diſoient ſes compagnons, c'eſt un Dieu qui combat pour nous. Son exemple enflammoit leur courage. Il ſe trouve enfin corps à corps avec le chef de ces Barbares. Mon Dieu, s'écria-t-il, ayez pitié de ma mère ; & à ces mots, d'un coup de revers, il ouvrit le ventre au corſaire. Dès ce moment, la

victoire fut décidée : le peu qui restoit de l'équipage Maroquin, demanda la vie, & fut mis dans les fers. Le vaisseau de Corée, avec sa proie, aborde enfin sur les côtes de France ; & ce digne fils, sans se permettre une nuit de repos, se rend, avec son trésor, auprès de sa malheureuse mère. Il la trouve au bord du tombeau, & dans un état pour elle plus affreux que la mort même ; denuée de tout secours, & livrée aux soins d'un domestique qui, rebuté de souffrir l'indigence où elle étoit réduite, lui rendoit à regret les derniers soins d'une pitié humiliante. La honte de sa situation lui avoit fait défendre à ce domestique de recevoir personne, que le Prêtre & le Médecin charitable qui la visitoient quelquefois. Corée demande à la voir, on le refuse. — Annoncez-moi, dit-il au domestique. — Et quel est votre nom? — Jacquaut. Le domestique s'approche du lit. Un étranger, dit-il, demande à

voir Madame. — Hélas ! & quel eſt cet étranger ? — Il dit qu'il s'appelle Jacquaut. A ce nom, ſes entrailles furent ſi violemment émues, qu'elle faillit à expirer. Ah ! mon fils, dit-elle d'une voix éteinte & en levant ſur lui ſa mourante paupière, ah ! mon fils, dans quel moment venez-vous revoir votre mère ? votre main va lui fermer les yeux. Quelle fut la douleur de cet enfant ſi pieux & ſi tendre, de voir cette mère qu'il avoit laiſſée au ſein du luxe & de l'opulence, de la voir dans un lit entouré de lambeaux, & dont l'image ſouleveroit le cœur, s'il m'étoit permis de la rendre ! O ma mère ! s'écria-t-il en ſe précipitant ſur ce lit de douleurs.... Ses ſanglots étouffèrent ſa voix ; & les ruiſſeaux de larmes dont il inondoit le ſein de ſa mère expirante, furent long-temps la ſeule expreſſion de ſa douleur & de ſon amour. Le Ciel me punit, reprit-elle, d'avoir trop aimé un fils dénaturé, d'a-

voir . . . . Il l'interrompit. Tout eſt réparé, ma mère, lui dit ce vertueux jeune homme, vivez. La fortune m'a comblé de biens; je viens les répandre au ſein de la nature : c'eſt pour vous qu'ils me ſont donnés. Vivez : j'ai de quoi vous faire aimer la vie. — Ah ! mon cher enfant, ſi je déſire de vivre, c'eſt pour expier mon injuſtice, c'eſt pour aimer un fils dont je n'étois pas digne, un fils que j'ai déshérité. A ces mots, elle ſe couvroit le viſage, comme indigne de voir le jour. Ah ! Madame, s'écria-t-il en la preſſant dans ſes bras, ne me dérobez point la vue de ma mère. Je viens à travers l'océan, la chercher & la ſecourir. Dans ce moment, le Prêtre & le Médecin arrivent. Voilà, dit-elle, mon enfant, les ſeules conſolations que le Ciel m'a laiſſées : ſans leur charité, je ne ſerois plus. Corée les embraſſe en fondant en larmes. Mes amis, leur dit-il, mes bienfaiteurs, que ne vous dois-je pas !

ſans vous je n'aurois plus de mère : achevez de la rappeler à la vie. Je ſuis riche, je viens la rendre heureuſe. Redoublez vos ſoins, vos conſolations, vos ſecours ; rendez-la moi. Le Médecin vit prudemment que cette ſituation étoit trop violente pour la malade. Allez, Monſieur, dit-il à Corée, repoſez-vous ſur notre zèle, & n'ayez plus d'autre ſoin que de faire préparer un logement commode & ſain. Ce ſoir Madame y ſera tranſportée.

Le changement d'air, la bonne nourriture, ou plutôt la révolution qu'avoit faite la joie, & le calme qui lui succéda, ranimèrent inſenſiblement en elle les organes de la vie. Un chagrin profond avoit été le principe du mal ; la conſolation en fut le remède. Corée apprit que ſon malheureux frère venoit de périr miſérablement. Je tire le rideau ſur le tableau effrayant de cette mort trop méritée. On en déroba la

connoiſſance à une mère ſenſible, & trop foible encore pour ſoutenir, ſans expirer, un nouvel accès de douleur. Elle l'apprit enfin, lorſque ſa ſanté fut plus affermie. Toutes les plaies de ſon cœur s'ouvrirent, & les larmes maternelles coulèrent de ſes yeux. Mais le Ciel, en lui ôtant un fils indigne de ſa tendreſſe, lui en rendoit un qui l'avoit méritée par tout ce que la nature a de plus ſenſible, & la vertu de plus touchant. Il lui confia les déſirs de ſon ame : c'étoit de pouvoir réunir dans ſes bras ſa mère & ſon épouſe. Madame Corée ſaiſit avec joie le projet de paſſer avec ſon fils en Amérique. Une ville remplie de ſes folies & de ſes malheurs, étoit pour elle un ſéjour odieux ; & l'inſtant où elle s'embarqua, lui rendit une nouvelle vie. Le Ciel, qui protège la piété, leur accorda des vents favorables. Lucelle reçut la mère de Corée, comme elle auroit reçu ſa propre mère. L'hymen fit de

ces amans les époux les plus fortunés; & leurs jours coulent encore dans cette paix inaltérable, dans ces plaiſirs purs & ſereins, qui ſont le partage de la vertu.

LA BONNE MÈRE.

Le ſoin d'une mère pour ſes enfans eſt de tous les devoirs le plus fidèlement obſervé dans la nature. Ce ſentiment univerſel domine toutes les paſſions ; il l'emporte même ſur l'amour de la vie. Il rend le plus féroce des animaux ſenſible & doux ; le plus pareſſeux, infatigable ; le plus timide, courageux à l'excès : aucun d'eux ne perd de vue ſes petits, qu'au moment qu'il leur eſt inutile. On ne voit que parmi les hommes les exemples odieux d'un abandon prématuré.

C'eſt ſur-tout au milieu d'un monde, où le vice, ingénieux à ſe déguiſer, prend mille formes ſéduiſantes, c'eſt là que le plus heureux naturel demande à être éclairé ſans ceſſe. Plus il y a d'écueils & plus ils ſont cachés, plus la barque fragile de l'innocence & du

bonheur a besoin d'un sage pilote. Quel eût été, par exemple, le sort de Mademoiselle du Troëne, si le Ciel n'eût fait exprès pour elle une mère comme il y en a peu !

Cette veuve respectable avoit consacré à l'éducation de sa fille unique les plus belles années de sa vie. Voici quel avoit été son calcul dès l'âge de vingt-cinq ans.

J'ai perdu mon époux, disoit-elle ; je n'ai plus que ma fille & moi : vivrai-je pour moi ? vivrai-je pour elle ? Le monde me sourit, & me plaît encore ; mais si je m'y livre, j'abandonne ma fille, & je hasarde son bonheur & le mien. Supposons qu'une vie tumultueuse & dissipée ait tous les charmes qu'on lui attribue, combien de temps puis-je les goûter ? De mes années qui s'écoulent, combien peu en ai-je à passer dans le monde ? combien dans la solitude & dans le sein de mon enfant ? Ce monde, qui m'appelle aujour-

d'hui, me renverra bientôt ſans pitié ; & ſi ma fille s'eſt oubliée à mon exemple, ſi elle eſt malheureuſe par ma négligence, quelle ſera ma conſolation ? Embelliſſons de bonne heure ma retraite, rendons-la douce autant qu'honorable ; & ſacrifions à ma fille, qui eſt tout pour moi, cette multitude étrangère, à qui dans peu je ne ſerai plus rien.

Dès lors cette mère ſi ſage fut l'amie & la compagne de ſa fille. Mais obtenir ſa confiance n'étoit pas l'ouvrage d'un jour.

Emilie (c'étoit le nom de la jeune perſonne) avoit reçu de la nature une ame ſuſceptible des plus vives impreſſions ; & ſa mère, qui l'étudioit ſans ceſſe, éprouvoit une joie inquiète en s'apercevant de cette ſenſibilité, qui fait tant de mal & tant de bien. Heureux, diſoit-elle quelquefois, heureux l'époux qu'elle aimera, s'il eſt digne de ſa tendreſſe ; ſi, par l'eſtime & l'amitié, il

ſait lui rendre précieux les ſoins qu'elle prendra pour lui plaire ! Mais malheur à lui, s'il l'humilie & la rebute ! ſa délicateſſe bleſſée fera leur ſupplice à tous deux. Je vois que s'il m'échappe à moi-même un reproche, une plainte légère qu'elle n'ait pas méritée, des larmes amères coulent de ſes yeux ; ſon cœur flétri ſe décourage. Rien n'eſt plus facile à conduire, ni plus facile à effaroucher.

Quelque modeſte que fût la vie de Madame du Troëne, elle étoit conforme à ſon état, & relative au deſſein qu'elle avoit de s'éclairer à loiſir ſur le choix d'un époux digne d'Emilie. Une foule d'aſpirans, épris des charmes de ſa fille, faiſoient, ſelon l'uſage, une cour aſſidue à la mère. De ce nombre étoit le Marquis de Verglan, qui, pour ſon malheur, étoit doué de la plus jolie figure. Son miroir & les femmes le lui avoient dit tant de fois, qu'il avoit bien fallu le croire. Il s'é-

coutoit avec complaiſance, ſe voyoit avec volupté, ſe ſourioit à lui-même, & ne ceſſoit de s'applaudir. Il n'y avoit rien à dire ſur ſa politeſſe; mais elle étoit ſi froide & ſi légère en comparaiſon des attentions dont il s'honoroit, qu'on voyoit clairement qu'il occupoit la première place dans ſon eſtime. Il auroit eu, ſans y penſer, toutes les graces naturelles; il les gâtoit en les affectant. Du côté de l'eſprit, il ne lui manquoit que de la juſteſſe, ou plutôt de la réflexion. Perſonne n'eût parlé mieux que lui, s'il avoit ſu ce qu'il alloit dire. Mais ſon premier ſoin étoit d'avoir un avis qui ne fût pas celui d'un autre. Qu'il eût tort, ou qu'il eût raiſon, cela lui étoit aſſez égal: il étoit sûr d'éblouir, de ſéduire, de perſuader ce qu'il vouloit. Il ſavoit par cœur tous ces petits propos de toilette, tous ces jolis mots qui ne diſent rien. Il étoit au fait de toutes les anecdotes galantes de la Ville & de la Cour:

quel étoit l'amant de la veille, celui du jour, celui du lendemain, & combien de fois, dans l'année, telle & telle en avoient changé. Il connoiſſoit même quelqu'un qui avoit refuſé d'être ſur la liſte, & qui auroit ſupplanté tous ſes rivaux, s'il avoit voulu s'en donner le ſoin.

Ce jeune fat étoit le fils d'un ancien ami de M. du Troëne ; & la veuve en parloit à ſa fille avec une ſorte de pitié. C'eſt dommage, diſoit-elle, que l'on gâte ce jeune homme ; il étoit bien né, il pouvoit réuſſir. Il n'avoit déjà que trop bien réuſſi dans le cœur d'Emilie. Ce qui eſt ridicule aux yeux d'une mère, ne l'eſt pas toujours aux yeux de ſa fille. La jeuneſſe eſt indulgente pour la jeuneſſe ; & il y a de jolis défauts.

Verglan, de ſon côté, trouvoit Emilie aſſez belle, ſeulement un peu trop ſimple : mais cela pouvoit ſe former. Il ne prenoit qu'un ſoin très-léger de

lui plaire; mais quand la première impreſſion eſt faite, tout contribue à l'approfondir. La diſſipation même de ce jeune étourdi étoit un nouvel attrait pour Emilie : elle y voyoit le danger de le perdre; & rien n'accélère, comme la jalouſie, les progrès de l'amour naiſſant.

En rendant compte de ſa vie à Madame du Troëne, Verglan ſe donnoit, comme de raiſon, pour l'homme du monde le plus déſiré.

Madame du Troëne lui donnoit avec ménagement quelques leçons de modeſtie : mais il proteſtoit que perſonne n'étoit moins avantageux que lui; qu'il ſavoit à merveille que ce n'étoit pas pour lui qu'on le recherchoit; que ſa naiſſance y faiſoit beaucoup, & qu'il devoit le reſte à ſon eſprit & à ſa figure, qualités qu'il ne s'étoit pas données, & dont il n'avoit garde de ſe prévaloir.

Plus Emilie avoit de plaiſir à le voir & à l'entendre, plus elle avoit ſoin de

diffimuler. Un reproche de fa mère eût fait à fon ame une plaie profonde ; & cette fenfibilité délicate la rendoit craintive à l'excès.

Cependant les charmes d'Emilie, dont Verglan étoit fi foiblement touché, avoient infpiré l'amour le plus tendre au fage & modefte Belzors. Un efprit jufte & un cœur droit formoient la bafe de fon caractère. Sa figure douce & ouverte s'ennobliffoit encore par la haute idée qu'on avoit de fon ame : car on eft difpofé naturellement à chercher & à croire démêler dans les traits d'un homme ce que l'on fait qu'il a dans le cœur.

Belzors, en qui la nature avoit été dirigée au bien dès l'enfance, jouiffoit de l'avantage ineftimable de pouvoir s'y abandonner fans précaution & fans contrainte. La décence, l'honnêteté, la candeur, cette franchife qui gagne la confiance, cette févérité de mœurs qui imprime le refpect, avoient en lui

l'aisance libre de l'habitude. Ennemi du vice, mais sans faste; indulgent aux ridicules, mais sans en contracter aucun; docile aux usages innocens, incorruptible aux mauvais exemples, il surnageoit au torrent du monde; aimé, respecté de ceux même dont sa vie étoit la censure, & auxquels l'estime publique avoit coutume de l'opposer, pour humilier leur orgueil.

Madame du Troëne, enchantée du caractère de ce jeune homme, l'avoit choisi au fond de son cœur comme le plus digne époux qu'elle pût donner à sa fille. Elle ne tarissoit point sur son éloge. Emilie applaudissoit avec la modestie de son âge. Madame du Troëne se méprit à l'air ingenu & gracieux que sa fille avoit auprès de lui. Comme l'estime qu'il lui inspiroit n'étoit mêlée d'aucun sentiment qu'il fallût cacher, Emilie étoit à son aise.

Il s'en falloit bien qu'elle fût aussi libre, aussi tranquille avec le dange-

reux Verglan ; & la ſituation pénible où la mettoit ſa préſence, reſſembloit aſſez à l'ennui. Si Madame du Troëne parloit de lui en bien, Emilie baiſſoit les yeux, & gardoit le ſilence. Il me ſemble, ma fille, diſoit Madame du Troëne, que vous ne goûtez pas ces graces légères & brillantes dont le monde fait tant de cas. Je ne m'y connois point, Madame, diſoit Emilie en rougiſſant. La bonne mère diſſimuloit ſa joie : elle croyoit voir, dans le cœur d'Emilie, la vertu ſimple & modeſte de Belzors triompher de tous les petits vices aimables de Verglan & de ſes pareils. Un accident, léger en apparence, mais frappant pour une mère attentive & clairvoyante, vint la tirer de ſon illuſion.

L'un des talens d'Emilie étoit la peinture au paſtel. Elle avoit choiſi le genre des fleurs, comme le plus analogue à ſon âge. Il paroit ſi naturel de voir éclore une roſe ſous la main

de la beauté! Verglan, par un goût approchant du ſien, aimoit paſſionnément les fleurs : on ne le voyoit jamais ſans un bouquet le plus joli du monde.

Un jour, les yeux de Madame du Troëne s'étoient attachés par aventure ſur le bouquet de Verglan. Le lendemain elle s'aperçut qu'Emilie, ſans y ſonger peut-être, en deſſinoit les fleurs. Il étoit tout ſimple que les fleurs qu'elle avoit vues la veille lui fuſſent encore préſentes, & vinſſent, comme d'elles-mêmes, s'offrir au bout de ſes crayons: mais ce qui n'étoit pas auſſi ſimple, c'étoit l'air d'enthouſiaſme qu'elle avoit en les deſſinant. Ses yeux brilloient du feu du génie, ſa bouche ſourioit amoureuſement à chaque trait de ſa main, & un coloris plus animé que celui des fleurs qu'elle vouloit peindre, ſe repandoit ſur ſes belles joues. Etes-vous contente de votre ſéance? lui dit ſa mère négligemment. Il n'eſt pas

poſſible, répondit Emilie, de bien rendre la nature quand on ne l'a pas ſous les yeux. Il étoit vrai cependant qu'elle ne l'avoit jamais plus fidèlement exprimée.

Quelques jours après, Verglan revint avec des fleurs nouvelles. Madame du Troëne, ſans affectation, les obſerva l'une après l'autre, & dans la prochaine leçon d'Emilie, le bouquet de Verglan fut deſſiné. La bonne mère continua d'obſerver; & chaque épreuve, confirmant ſes ſoupçons, redoubla ſon inquiétude. Hélas! dit-elle, je m'alarme peut-être de quelque choſe de très-innocent. Voyons cependant ſi elle y entend malice.

Les études & les talens d'Emilie étoient un ſecret pour la ſociété de ſa mère. Comme elle n'avoit eu deſſein que de lui aſſurer par-là des loiſirs agréables, de lui faire goûter la ſolitude, & de ſauver ſon imagination des dangers de la rêverie, & ſon ame

active & ſenſible des ennuis de l'oiſiveté, Madame de Troëne ne tiroit, ni pour elle ni pour ſa fille, aucune vanité de ces dons qu'elle cultivoit avec tant de ſoin. Mais un jour qu'elles étoient ſeules avec Belzors, & que l'entretien rouloit ſur l'avantage précieux de s'occuper & de ſe ſuffire, Ma fille, dit Madame du Troëne, s'eſt fait un amuſement qu'elle goûte de plus en plus. Je veux que vous voyiez de ſes deſſins. Emilie ouvrit ſon porte-feuille; & Belzors enchanté ne ſe laſſoit point de l'admirer dans ſon ouvrage. Qu'ils ſont doux & purs, diſoit-il, les plaiſirs de l'innocence! le vice a beau ſe tourmenter, il n'en aura jamais de pareils. Avouez, Mademoiſelle, que l'heure du travail paſſe vîte. Eh bien, vous l'avez fixée; la voilà qui ſe retrace & ſe reproduit à vos yeux. Le temps n'eſt perdu que pour les oiſifs. Madame du Troëne l'écoutoit avec une complaiſance ſecrète.

Emilie trouvoit ſes propos très-ſenſés; mais elle n'en étoit point touchée.

Quelques jours après, Verglan vint les voir. Savez-vous, dit Madame du Troëne, que ma fille a reçu des éloges de Belzors ſur ſon talent pour le deſſin? Je veux auſſi que vous en ſoyez juge. Emilie interdite rougit, balbutia, dit qu'elle n'avoit rien de fini, & conjura ſa mère d'attendre qu'elle eût quelque morceau digne d'être vu. Elle ne ſe doutoit pas que ſa mère lui tendoit un piége. Puiſqu'il y a du myſtère, il y a de l'intention, dit cette mère clairvoyante: elle a craint que Verglan ne reconnût ſes fleurs, & qu'il ne pénétrât le motif ſecret du plaiſir qu'elle a eu à les peindre. Ma fille aime ce jeune étourdi; mes craintes n'étoient que trop fondées.

Madame du Troëne, ſollicitée de tous côtés, ſe retranchoit encore ſur la jeuneſſe d'Emilie, & ſur la réſolution qu'elle avoit priſe elle-même de ne

pas la gêner dans ſon choix. Cependant ce choix l'alarmoit. Ma fille, diſoit-elle, va préférer Verglan; il y a du moins lieu de le croire; & ce jeune homme a tout ce qu'il faut pour rendre ſa femme malheureuſe. Si je déclare ma volonté à Emilie, ſi je la lui laiſſe entrevoir, elle ſe fera une loi d'y ſouſcrire ſans ſe plaindre, elle épouſera un homme qu'elle n'aime point, & le ſouvenir de celui qu'elle aime la pourſuivra dans les bras d'un autre. Je connois ſon ame, elle ſera victime de ſon devoir. Mais eſt-ce à moi d'ordonner ce douloureux ſacrifice? A Dieu ne plaiſe! non, je veux que ſon inclination la décide. Mais je puis diriger ſon inclination en l'éclairant; & voilà le ſeul uſage légitime de l'autorité qui m'eſt confiée. Je ſuir sûre de la bonté du cœur, de la juſteſſe de l'eſprit de ma fille; ſuppléons, par les lumières de mon âge, à l'inexpérience du ſien: qu'elle voye par les

yeux de ſa mère, & qu'elle croye, s'il eſt poſſible, ne conſulter que ſon penchant.

Toutes les fois que Verglan & Belzors ſe trouvoient enſemble chez Madame du Troëne, elle engageoit l'entretien ſur les mœurs, les uſages, les maximes du monde. Elle animoit la contradiction, &, ſans prendre aucun parti, donnoit à leur caractère la liberté de ſe développer. Ces petites aventures dont la ſociété fourmille, & qui entretiennent l'oiſive curioſité des cercles de Paris, donnoient le plus ſouvent matière à leurs réflexions. Verglan, léger, tranchant & vif, étoit conſtamment du parti de la mode. Belzors, d'un ton plus modeſte, ne laiſſoit pas de défendre le parti des bonnes mœurs avec une noble franchiſe.

L'arrangement du Comte d'Auberive avec ſa femme faiſoit alors la nouvelle des ſoupés. On diſoit, qu'après une querelle aſſez vive & des

plaintes amères de part & d'autre sur leur mutuelle infidélité, ils étoient convenus qu'ils ne se devoient rien; qu'ils avoient fini par rire de la sottise qu'ils avoient eue d'être jaloux, sans être amoureux; que d'Auberive consentoit à voir le Chevalier de Clange, amant de sa femme, & qu'elle avoit promis, de son côté, de recevoir le mieux du monde la marquise de Talbe, à qui d'Auberive faisoit la cour; que la paix avoit été ratifiée dans un soupé; & que jamais deux couples d'amans n'avoient été de meilleure intelligence.

A ce récit, Verglan s'écria que rien n'étoit plus sage. On parle du bon vieux temps, disoit-il; que l'on me cite un exemple des mœurs de nos pères, qui soit comparable à celui-ci. Autrefois une infidélité mettoit le feu à la maison; l'on enfermoit, l'on battoit sa femme. Si l'époux usoit de la liberté qu'il s'étoit réservée, sa triste

&

& fidèle moitié étoit obligée de dévorer ſon injure, & de gémir au fond de ſon ménage, comme dans une obſcure priſon. Si elle imitoit ſon volage époux, c'étoit avec des dangers terribles. Il n'y alloit pas de moins que de la vie pour ſon amant & pour elle-même. On avoit eu la ſottiſe d'attacher l'honneur d'un homme à la vertu de ſon épouſe; & le mari, qui n'en étoit pas moins galant homme en cherchant fortune ailleurs, devenoit le ridicule objet du mépris public, au premier faux pas que faiſoit Madame. En honneur! je ne conçois pas comment, dans ces ſiècles barbares, on avoit le courage d'épouſer. Les nœuds de l'hymen étoient une chaîne. Aujourd'hui voyez la complaiſance, la liberté, la paix régner au ſein des familles. Si les époux s'aiment, à la bonne heure: ils vivent enſemble, ils ſont heureux. S'ils ceſſent de s'aimer, ils ſe le diſent en honnêtes gens, & ſe rendent l'un à l'autre la

parole d'être fidèles. Ils ceſſent d'être amans ; ils ſont amis. C'eſt ce que j'appelle des mœurs ſociales, des mœurs douces : cela donne envie de ſe marier. Vous trouvez donc tout ſimple, lui demanda Madame du Troëne, d'être la confidente de ſon mari & le complaiſant de ſa femme? — Aſſurément, pourvu que cela ſoit mutuel. N'eſt-il pas juſte d'accorder ſa confiance à qui nous honore de la ſienne ; & de ſe rendre, tour à tour, dans la vie les offices de l'amitié ? Peut-on avoir une meilleure amie que ſa femme, un ami plus ſûr & plus intime que ſon mari? Avec qui ſera-t-on libre, ſi ce n'eſt avec la perſonne qui, par état, ne fait qu'un avec nous? & quand, par malheur, on ne trouve plus de plaiſir chez ſoi, qu'a-t-on de mieux à faire que de le chercher ailleurs, & de l'y ramener, chacun de ſon côté, ſans jalouſie & ſans obſtacle ?

Rien de plus riant, dit Belzors, que cette méthode nouvelle ; mais nous

avons encore, vous & moi, bien du chemin à faire, avant que de la goûter ſincèrement. D'abord il faut pouvoir ſe paſſer de ſa propre eſtime, de celle de ſa femme & de ſes enfans; il faut pouvoir s'accoutumer à regarder, ſans répugnance, comme une moitié de ſoi-même, quelqu'un que l'on mépriſe aſſez pour le livrer.... Bon! reprit Verglan; préjugés que tous ces ſcrupules! Qui empêche qu'on ne s'eſtime l'un l'autre, s'il eſt décidé qu'il n'y a plus aucune honte à tout cela? Quand cela ſera décidé, dit Belzors, tous les liens de la ſociété ſeront rompus. La ſainteté inviolable des nœuds de l'hymen fait la ſainteté des nœuds de la nature. Souviens-toi, mon ami, que s'il n'y a plus de devoirs ſacrés pour les époux, il n'y en aura guère pour les enfans. Tous ces liens tiennent l'un à l'autre. Les querelles de ménage étoient violentes du temps de nos pères; mais la maſſe des mœurs

étoit ſaine. Les eſprits ſe calmoient, les cœurs ſe rapprochoient. On ne s'en eſtimoit pas moins, & l'on s'en aimoit davantage. Aujourd'hui, cette ſociété domeſtique, qui te ſemble ſi douce, c'eſt un corps languiſſant, qu'un poiſon lent glace & conſume. Crois-moi, mon cher Verglan, nous n'avons pas l'idée de ces joies pures & intimes que goûtoient deux époux au ſein de leur famille ; de cette union qui faiſoit les délices de leur jeuneſſe, & la conſolation de leurs vieux ans. Qu'aujourd'hui une mère ſoit affligée des égaremens de ſon fils, qu'un père ſoit accablé de quelque revers de fortune ; ſont-ils un refuge, un appui l'un pour l'autre ? Ils ſont obligés de chercher au-dehors où dépoſer leur peine ; & le ſoulagement eſt bien foible de la part des étrangers !

Tu parles comme un oracle, mon ſage Belzors, diſoit Verglan. Mais qui t'a dit que deux époux ne fiſſent pas mieux de s'aimer, d'être fidèles toute

leur vie ? Je veux ſeulement, ſi par malheur ce goût mutuel vient à ceſſer, qu'on ſe conſole & qu'on s'arrange, ſans qu'il ſoit défendu à ceux qui ſe ſeroient aimés du temps de nos aïeux, de s'aimer de même, ſi le cœur leur en dit. En effet, dit Madame du Troëne, qu'eſt-ce qui les en empêche ? — Qu'eſt-ce qui les en empêche, Madame ? reprit Belzors : l'uſage, l'exemple, le bon ton, la facilité de vivre ſans reproche au gré de leurs déſirs. Verglan m'avouera aiſément que la vie que l'on mène dans le monde eſt agréable, & qu'il eſt doux de changer d'objet : notre foibleſſe nous y invite. Qui réſiſtera donc à ce penchant, ſi l'on nous ôte le frein des mœurs ? Moi, je n'ôte rien, dit Verglan; mais je veux que chacun puiſſe vivre à ſa guiſe ; & j'approuve fort le parti qu'ont pris d'Auberive & ſa femme, de ſe paſſer réciproquement ce qu'on appelle des torts. S'ils ſont

contens, tout le monde doit l'être.

Comme il achevoit ces mots, on annonça le Marquis d'Auberive. Ah! Marquis, tu viens fort à propos, lui dit Verglan. Dis-nous, je te prie, si ton histoire est vraie. On prétend que ta femme te passe la rhubarbe, & que tu lui passes le séné. Bon! quelle folie! dit d'Auberive avec indolence. — J'ai soutenu que rien n'étoit plus raisonnable: mais voilà Belzors qui te condamne sans appel. — Pourquoi donc? est-ce qu'il n'en eût pas fait autant? Ma femme est jeune & jolie: elle est coquette; cela est tout simple. Au fond pourtant je la crois fort honnête: mais quand elle le feroit un peu moins, il faut bien que justice se fasse. Je conçois cependant qu'un homme plus jaloux que moi me condamne; mais ce qui m'étonne, c'est que Belzors soit le premier. Je n'ai jusqu'ici reçu que des éloges. Rien n'est plus naturel que mon procédé; & tout le monde m'en félicite, comme de quelque chose de

merveilleux. Il ſemble qu'on ne me croyoit pas aſſez de bon ſens pour prendre un parti raiſonnable. En homme d'honneur, je ſuis confus des complimens que j'en reçois. Quant à Meſſieurs les rigoriſtes, je les honore beaucoup; mais je vis pour moi-même. Que chacun en faſſe autant; le plus heureux ſera le plus ſage. — Au reſte, comment ſe porte la Marquiſe? lui demanda Madame du Troëne, pour changer de propos. — A merveille, Madame : hier encore nous ſoupâmes enſemble, & je ne la vis jamais de ſi belle humeur. Je gage, dit Verglan, que tu la reprendras quelque jour. — Ma foi, cela pourroit bien être : déjà même hier, au ſortir de table, je me ſuis ſurpris lui diſant des douceurs.

Cette première épreuve fit la plus vive impreſſion ſur l'eſprit d'Emilie. Sa mère, qui s'en aperçut, laiſſa un libre cours à ſes réflexions : mais pour la mettre ſur la voie, J'admire, lui

dit-elle, comme les opinions dépendent des caractères. Voilà deux jeunes gens élevés avec le même ſoin, tous deux imbus des mêmes principes d'honnêteté & de vertu : voyez cependant comme ils diffèrent l'un de l'autre ! Et chacun d'eux croit avoir raiſon. Le cœur d'Emilie faiſoit de ſon mieux pour excuſer, dans Verglan, le tort d'avoir pris les mœurs de ſon ſiècle. Avec quelle légèreté, diſoit-elle, on traite la pudeur & la foi ! comme on ſe joue de ce qu'il y a de plus ſacré dans la nature ! Et Verglan donne dans ces travers ! que n'a-t-il l'ame de Belzors !

Quelque temps après, Emilie & ſa mère étant au ſpectacle, Belzors & Verglan ſe préſentèrent à leur loge ; & Madame du Troëne les invita l'un & l'autre à s'y placer. On jouoit Inès. La ſcène des enfans fit dire à Verglan quelques bons mots qu'il donnoit pour d'excellentes critiques. Belzors, ſans

l'écoûter, fondoit en larmes, & ne s'en cachoit pas. Son rival le plaisanta sur sa foiblesse. Quoi ! lui dit-il, des enfans te font pleurer ? Et que voulez-vous donc qui me touche ? dit Belzors. Oui, je l'avoue : je n'entends jamais, sans tressaillir, les tendres noms de père & de mère ; le pathétique de la nature me pénètre, l'amour même le plus touchant m'intéresse, m'émeut beaucoup moins. Inès fut suivie de Nanine ; & quand ce vint au dénouement, Oh ! dit Verglan, cela passe le jeu. Que Dolban aime cette petite fille, à la bonne heure ; mais l'épouser me paroît un peu fort. C'est peut-être une folie, reprit Belzors ; mais je m'en sens capable : quand la vertu & la beauté sont réunies, je ne réponds plus de ma tête. Aucun de leurs propos n'échappoit à Madame du Troëne : Emilie, plus attentive encore, rougissoit de l'avantage que Belzors avoit sur son rival. Après le

ſpectacle, ils virent paſſer le Chevalier d'Olcet en pleureuſes. Qu'eſt-ce donc, Chevalier ? lui dit Verglan d'un air léger. C'eſt un vieil oncle à moi, répond d'Olcet, qui a eu la bonté de me laiſſer dix mille écus de rente. — Dix mille écus ! viens donc que je t'embraſſe ! Cet oncle-là eſt un galant homme. Dix mille écus ! il eſt charmant ! Belzors, l'embraſſant à ſon tour, lui dit : Chevalier, je m'afflige avec vous de ſa mort : je ſais que vous penſez trop bien, pour en concevoir une joie dénaturée. Il m'a long-temps ſervi de père, dit le Chevalier, confus de l'air riant qu'il avoit pris ; mais vous ſavez qu'il étoit ſi vieux ! C'eſt un motif de patience, reprit Belzors avec douceur ; mais ce n'en eſt pas un de conſolation. Un bon parent eſt le meilleur de tous les amis ; & le bien qu'il vous a laiſſé n'en payeroit pas un ſemblable. C'eſt un triſte ami qu'un vieil oncle, dit Verglan ;

& dans la règle il faut que chacun vive à ſon tour. Les jeunes gens ſeroient fort à plaindre, ſi les vieillards étoient immortels. Belzors changea de propos, pour éparger à Verglan une réplique humiliante. A chaque trait de ce contraſte, le cœur d'Emilie étoit cruellement déchiré. Madame du Troëne vit avec joie l'air reſpectueux & ſenſible qu'elle prit avez Belzors, & l'air froid & chagrin dont elle répondoit aux gentilleſſes de Verglan ; mais pour ménager une nouvelle épreuve, elle les invita l'un & l'autre à ſouper.

On joua : Verglan & Belzors firent un trictrac tête à tête. Verglan n'aimoit que le gros jeu : Belzors jouoit le jeu qu'on vouloit. La partie étoit intéreſſante. Mademoiſelle du Troëne fut du nombre des ſpectateurs ; & la bonne mère, en faiſant ſon tri, ne laiſſoit pas d'avoir l'œil ſur ſa fille, & de lire ſur ſon viſage ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur. La fortune favoriſa Belzors. Emi-

lie, quelque mécontente qu'elle fût de Verglan, avoit le cœur trop bon pour ne pas souffrir en le voyant s'engager dans une perte sérieuse. Le jeune étourdi ne se possédoit plus : il se piqua, il doubla son jeu ; & avant le souper, il en étoit au point de jouer sur sa parole. L'humeur l'avoit pris : il fit son possible pour être enjoué ; mais l'altération de son visage en écartoit la joie. Il s'aperçut lui-même qu'on le plaignoit ; & qu'on ne rioit pas de quelques mots plaisans qu'il tâchoit de dire : il en fut humilié ; & le dépit alloit s'en mêler, si l'on n'eût pas quitté la table. Belzors, que ni son bonheur, ni le chagrin de son rival n'avoient ému, fut doux & modeste, selon sa coutume. Ils se remirent au jeu. Madame du Troëne, qui avoit fini sa partie, vint assister à celle-ci, très-inquiète de l'issue qu'elle auroit, mais désirant qu'elle fît son impression sur l'ame d'Emilie. Le succès passa son attente. Verglan per-

doit l'impoſſible. Le tremblement de ſa main & la pâleur de ſon viſage exprimoient le trouble qu'il vouloit cacher. Belzors, avec une complaiſance inépuiſable, lui donna des revanches tant qu'il en voulut; & quand, à force de doubler le jeu, il eut laiſſé Verglan s'acquitter juſqu'à une ſomme raiſonnable: Si vous le trouvez bon, dit-il, nous nous en tiendrons là: je crois pouvoir gagner honnêtement ce que j'étois réſolu à perdre. Tant de modération & de ſageſſe excita dans l'aſſemblée un murmure d'applaudiſſemens. Le ſeul Verglan y parut inſenſible, & en ſe levant, dit d'un air de dédain: Ce n'étoit pas la peine de jouer ſi longtemps.

Emilie ne dormit pas de la nuit, tant ſon ame étoit agitée de ce qu'elle venoit de voir & d'entendre. Quelle différence! diſoit-elle. Et par quel caprice faut-il que je ſoupire d'être éclairée? La ſéduction ne devroit-elle pas ceſſer,

dès qu'on s'aperçoit que l'on eſt ſéduite ? J'admire l'un, & j'aime l'autre. Quelle eſt cette méſintelligence entre le cœur & la raiſon, qui fait que l'on chérit encore ce que l'on ceſſe d'eſtimer ?

Le matin, ſelon ſon uſage, elle parut au lever de ſa mère. Je te trouve changée, lui dit Madame du Troëne. — Oui, ma mère, je le ſuis beaucoup. — Eſt-ce que tu n'as pas bien dormi ? — Fort peu, dit-elle avec un ſoupir. — Il faut cependant tâcher d'être jolie ; car je te mène ce ſoir aux Tuileries, où tout Paris doit s'aſſembler. Je me plaignois que le plus beau jardin de l'univers fût abandonné : je ſuis bien aiſe qu'on y revienne.

Verglan ne manqua pas de s'y rendre ; & Madame du Troëne le retint auprès d'elle. Le coup-d'œil de cette promenade avoit l'air d'un enchantement. Mille beautés, dans tout l'éclat d'une parure éblouiſſante, étoient aſſi-

ſes autour de ce baſſin, dont la ſculpture a décoré l'enceinte. L'allée ſuperbe que ce baſſin couronne, étoit remplie de ces jeunes nymphes qui, par leurs charmes & leurs talens, attirent les déſirs ſur leurs pas. Verglan les connoiſſoit toutes, & leur ſourioit en les ſuivant des yeux. Celle-ci, diſoit-il, c'eſt Fatmé. Rien n'eſt plus tendre, plus ſenſible. Elle vit comme un Ange avec Cléon : il lui a donné vingt mille écus en ſix mois : ils s'aiment comme deux tourterelles. Celle-là eſt la célèbre Corine : ſa maiſon eſt le temple du luxe ; ſes ſoupers ſont les plus brillans de Paris : elle en fait les honneurs avec des graces qui nous enchantent. Voyez-vous cette blonde ſi modeſte, & dont les regards ſe promènent languiſſamment de tous côtés ? elle a trois amans, dont chacun ſe flatte d'être le ſeul heureux. C'eſt un plaiſir de la voir au milieu de ſes adorateurs, leur diſtribuer des faveurs légères, & leur perſuader tour

à tour qu'elle ſe joue de leurs rivaux. C'eſt un modèle de coquetterie ; & perſonne ne trompe ſon monde avec tant d'adreſſe & de légèreté. Elle ira loin, ſur ma parole, & je le lui ai déjà prédit. Vous êtes donc dans ſa confidence ? demanda Madame du Troëne. — Oh ! oui. Ce n'eſt pas avec moi qu'elles diſſimulent : elles me connoiſſent ; elles ſavent bien qu'on ne m'en impoſe pas. Et vous, Belzors, dit Madame du Troëne au ſage & vertueux jeune homme qui venoit de les aborder, êtes-vous initié à ces myſtères ? — Non, Madame : je veux croire que tout cela eſt fort amuſant ; mais le charme en fait le danger. Madame du Troëne obſerva que les honnêtes femmes recevoient d'un air froid & réſervé le ſalut riant & familier de Verglan, tandis qu'elles répondoient avec l'air de l'eſtime & de l'amitié au ſalut reſpectueux de Belzors. Elle plaiſanta Verglan ſur cette diſtinction, afin d'en faire

apercevoir Emilie. Il eſt vrai, dit-il, Madame, qu'on me tient rigueur en public ; mais tête à tête on m'en dédommage.

De retour chez elle avec eux, elle reçut la viſite d'Eléonore, jeune veuve d'une rare beauté. Eléonore parla du malheur qu'elle avoit eu de perdre un époux eſtimable ; elle en parla, dis-je, avec tant de ſenſibilité, de candeur, & de grace, que Madame du Troëne, Emilie, & Belzors l'écoutoient les larmes aux yeux. Pour une femme jeune & belle, dit Verglan d'un ton badin, un mari eſt une perte légère & facile à réparer. Non pas pour moi, Monſieur, dit la tendre & modeſte Eléonore : un mari qui honoroit une femme de mon âge de ſon eſtime & de ſa confiance, & dont la tendreſſe délicate n'eut jamais ni les craintes de la jalouſie, ni les négligences de l'habitude, n'eſt pas de ceux qu'on remplace aiſément. Il étoit ſans doute d'une jolie figure ? demanda

Verglan. — Non, Monſieur ; mais ſon ame étoit belle. Une belle ame ! reprit Verglan d'un air dédaigneux : une belle ame ! Etoit-il jeune au moins ? — Point du tout : il étoit dans l'âge où l'on eſt ſenſé, quand on a de quoi l'être. — Mais s'il n'étoit ni jeune, ni joli, je ne vois pas de quoi vous déſoler. La confiance, l'eſtime, les procédés honnêtes vont tout ſeuls avec une femme aimable : rien de tout cela ne peut vous manquer. Croyez-moi, Madame, le point eſſentiel eſt de vous aſſortir du côté de l'âge & de la figure, d'unir les Graces avec les Amours, en un mot, d'épouſer un joli homme, ou de garder votre liberté. Vos conſeils ſont les plus galans du monde, dit Eléonore en s'en allant ; mais par malheur ils ſont déplacés. Voilà une belle prude, dit Verglan dès qu'elle fut ſortie. La pruderie, Monſieur, reprit Madame du Troëne, eſt une copie exagérée de la ſageſſe & de la raiſon ; &

je ne vois rien, dans Eléonore, que de ſimple & de naturel. Pour moi, dit Belzors, je la trouve auſſi reſpectable qu'elle eſt belle. Reſpecte, mon ami, reſpecte, reprit Verglan avec vivacité: qui t'en empêche? Elle ſeule peut le le trouver mauvais. Savez-vous, interrompit Madame du Troëne, qui pourroit conſoler Eléonore? C'eſt un homme comme Belzors; & ſi j'étois l'amie qu'il conſulteroit pour un choix, je l'engagerois à penſer à elle. Vous m'honorez beaucoup, Madame, dit Belzors en rougiſſant; mais Eléonore mérite une cœur libre, & par malheur le mien ne l'eſt pas. A ces mots, il ſortit accablé du congé qu'il avoit cru recevoir. Car enfin, diſoit-il, m'inviter elle-même à rechercher Eléonore, n'eſt-ce pas m'avertir de renoncer à Emilie? Ah! que mon cœur lui eſt peu connu! Verglan, qui l'entendit de même, eut l'air de plaindre ſon rival. Il en parla comme du plus honnête homme du monde.

C'eſt dommage qu'il ſoit ſi triſte, diſoit-il du ton de la pitié. Voilà ce qu'ils gagnent avec leur vertu : ils ennuient ; & on les renvoie. Madame du Troëne, ſans s'expliquer, l'aſſura qu'elle n'avoit prétendu rien dire de déſobligeant à l'un des hommes qu'elle honoroit le plus. Cependant Emilie avoit les yeux baiſſés, & ſa rougeur laiſſoit voir l'agitation de ſon ame. Verglan ne douta point que ce trouble ne fût un mouvement de joie : il ſe retira triomphant ; & le lendemain il lui écrivit un billet conçu en ces mots : « Vous avez dû
» me trouver bien romaneſque, belle
» Emilie, de n'avoir fait ſi long-temps
» parler que mes yeux ! Ne m'accuſez
» pas d'une injuſte défiance : j'ai lu
» dans votre cœur ; & ſi je n'avois eu
» à conſulter que lui, j'étois bien sûr
» de ſa réponſe. Mais vous dépendez
» d'une mère, & les mères ont des ca-
» prices. Heureuſement la vôtre vous
» aime, & ſa tendreſſe a éclairé ſon

» choix. Le renvoi de Belzors m'an» nonce qu'elle s'eſt décidée ; mais votre » aveu doit précéder le ſien : je l'attends » avec l'impatience du plus tendre & » du plus violent amour ». Emilie ouvrit ce billet, ſans ſavoir d'où il lui venoit : elle en fut offenſée autant que ſurpriſe, & n'héſita point à le communiquer à ſa mère. Je vous ſais bon gré, lui dit Madame du Troëne, de cette marque d'amitié ; mais je vous dois à mon tour confidence pour confidence. Belzors m'a écrit : liſez ſa lettre. Emilie obéit, & lut : « Madame, » j'honore la vertu, j'admire la beauté, » je rends juſtice à Eléonore ; mais le » Ciel n'a-t-il favoriſé qu'elle ? Et après » avoir adoré, dans votre image, ce » qu'il a fait de plus touchant, me » croyez-vous en état de ſuivre le con» ſeil que vous m'avez donné ? Je ne » vous dirai pas combien il eſt cruel : » mon reſpect étouffe mes plaintes. Si je » n'ai pas le nom de votre fils, j'en ai

» du moins les sentimens ; & ce carac-
» tère est ineffaçable ».

Emilie ne put achever sans la plus vive émotion. Sa mère fit semblant de ne pas s'en apercevoir, & lui dit : Oh çà, ma fille, c'est à moi de répondre à ces deux rivaux ; mais c'est à toi de dicter mes réponses. — A moi, ma mère ! — A qui donc ? Est-ce moi qu'ils demandent en mariage ? est-ce mon cœur que je dois consulter ? — Ah ! Madame, votre volonté n'est-elle pas la mienne ? n'avez-vous pas le droit de disposer de moi ? — Tout cela, mon enfant, est le mieux du mode ; mais comme il y va de ton bonheur, il est juste que tu en décides. Ces jeunes gens sont bien nés tous les deux : l'état, la fortune sont à peu près les mêmes ; vois lequel remplit le mieux l'idée que tu te fais d'un bon mari : gardons celui-là, & congédions l'autre. Emilie, pénétrée, baisoit les mains de sa mère, & les arrosoit de

ſes larmes. Mettez le comble à vos bontés, lui diſoit-elle, en m'éclairant ſur mon choix : plus il eſt important, plus j'ai beſoin que vos conſeils le déterminent. L'époux que ma mère m'aura choiſi, me ſera cher; mon cœur oſe vous en répondre. — Non, ma fille, on n'aime pas ainſi par devoir ; & tu ſais mieux que moi-même ce qui eſt digne de te rendre heureuſe. Si tu ne l'es pas, je te conſolerai : je veux bien partager tes peines, mais je ne veux pas les cauſer. Allons, je mets la main à la plume, je vais écrire ; tu n'as qu'à dicter.

Qu'on s'imagine le trouble, la confuſion, l'attendriſſement d'Emilie. Tremblante auprès de cette tendre mère, une main ſur ſes yeux & l'autre ſur ſon cœur, elle eſſayoit en vain d'obéir ; ſa voix expiroit ſur ſes lèvres. Eh bien, diſoit la bonne mère, auquel des deux allons-nous répondre ? finis ; ou je vais m'impatienter. A Verglan, dit

Emilie d'une voix foible & chancelante.
— A Verglan, ſoit. Que lui dirai-je?
« Il n'eſt pas poſſible, Monſieur,
» qu'un homme qui ſe doit, comme
» vous, à la ſociété, y renonce pour
» vivre au ſein de ſa famille. Mon
» Emilie n'a pas de quoi vous dédom-
» mager des ſacrifices qu'elle exigeroit.
» Continuez d'embellir le monde: c'eſt
» pour lui que vous êtes fait ». — Eſt-
ce là tout? — Oui, ma mère. — Et à
Belzors, que lui dirons-nous? Emilie
continua de dicter avec un peu plus
de confiance. « Vous trouver digne
» d'une femme auſſi vertueuſe que
» belle, ce n'étoit pas, Monſieur, vous
» interdire un choix qui m'intéreſſe au-
» tant qu'il m'honore; c'étoit même
» vous y encourager. Votre modeſtie a
» pris le change; & vous avez été in-
» juſte envers vous-même & envers
» moi. Venez apprendre à mieux juger
» des intentions d'une bonne mère. Je
» diſpoſe du cœur de ma fille, & je
» n'eſtime

» n'eſtime perſonne au monde plus
» que vous ».

Viens toi-même, mon enfant, que je t'embraſſe, s'écria Madame du Troëne : tu remplis les vœux de ta mère ; & tu n'aurois pas mieux dit, quand tu aurois conſulté mon cœur.

Belzors accourut, ne ſe poſſédant pas de joie. Jamais mariage ne fut plus applaudi, plus fortuné que celui-là. La tendreſſe de Belzors ſe partagea entre Emilie & ſa mère ; & l'on doutoit dans le monde, laquelle des deux il aimoit le plus.

L'ÉCOLE DES PÈRES.

LE malheur d'une père occupé de la fortune de ſes enfans, eſt de ne pouvoir veiller lui-même à leur éducation, plus intéreſſante que leur fortune. Le jeune Timante, appelé M. de Volny, avoit reçu de la nature une figure aimable, un eſprit facile, un bon cœur: mais, graces aux ſoins de Madame ſa mère, cet heureux naturel fut bientôt gâté; & le plus joli enfant du monde à ſix ans, devint un petit fat à quinze. On lui donna tous les talens frivoles, mais pas un des talens utiles: & qu'en eût-il fait? C'étoit bon pour ſon père, qui avoit été obligé de travailler pour s'enrichir; mais lui, qui trouvoit ſa fortune faite, ne devoit ſavoir qu'en jouir noblement. On lui avoit donné pour maxime, qu'il ne falloit jamais vivre avec ſes égaux; auſſi ne voyoit-il

que des jeunes gens qui, au dessus de lui par leur naissance, lui pardonnoient d'être plus riche qu'eux, pourvu qu'il payât leurs plaisirs. Son père n'eût pas eu la complaisance de fournir à ses libéralités ; mais sa mère faisoit honneur à tout. Elle n'ignoroit pas que, dès l'âge de dix-neuf ans, il avoit, selon le bel usage, une petite maison & une jolie maîtresse. Il falloit bien lui passer quelque chose. Elle exigeoit seulement qu'il y mît un peu de mystère, de peur que Timante, qui ne savoit pas son monde, ne trouvât mauvais que son fils s'amusât. Si, dans les intervalles de son travail, le père marquoit de l'inquiétude sur la vie dissipée que menoit ce jeune homme, la mère étoit là pour le justifier ; & les mensonges complaisans ne lui manquoient jamais au besoin. Timante avoit le plaisir d'entendre dire que personne au bal n'avoit dansé comme son fils. Il est bien consolant, disoit le bon homme, de

s'être donné tant de peine pour un fils qui danſe bien. Il ne concevoit pas pourquoi il falloit que ce petit Seigneur eût des laquais ſi galamment vêtus, & un ſi brillant équipage ; mais Madame ſon épouſe lui repréſentoit que la conſidération y étoit attachée, & que pour réuſſir dans le monde, il falloit y être ſur un certain pied. S'il demandoit pourquoi ſon fils rentroit ſi tard ; c'eſt, lui diſoit-on, que les femmes de qualité ne ſe couchent pas plutôt. Il ne trouvoit pas ces raiſons bien bonnes ; mais pour avoir la paix, il falloit bien qu'il s'en contentât. Cependant ſon fils donnoit tête baiſſée dans les égaremens de ſon âge, lorſque l'amour parut avoir pitié de lui, & entreprendre de le ramener.

Lucie, ſa ſœur, avoit depuis peu dans ſon couvent une camarade charmante. Angélique avoit perdu ſa mère ; & trop jeune pour tenir une maiſon, elle avoit obtenu de ſon père qu'il voulût bien

ſe paſſer d'elle juſqu'au moment qu'il diſpoſeroit de ſa main.

La conformité d'âge & d'état, & plus encore celle des caractères, unit bientôt Angélique & Lucie. Celle-ci, en eſſuyant les larmes de ſa compagne, parut ſi ſenſible à la perte qu'elle avoit faite, qu'Angélique ne mit plus de réſerve à l'effuſion de ſa douleur. J'ai perdu, lui diſoit-elle, une mère comme il n'y en eut jamais. Dès que j'ai fait uſage de ma raiſon, j'ai vu en elle une amie, mais une amie ſi intime, que ſi mon cœur & ſes vertus ne m'avoient pas rappelé ſans ceſſe le reſpect que je lui devois, ſa familiarité me l'eût fait oublier. C'étoit toujours ſous l'air du badinage qu'elle déguiſoit ſes leçons : & quelles leçons, ma chère Lucie ! celles de la ſageſſe même. Avec quels traits ce monde, où je devois vivre, étoit peint à mes yeux ſurpris ! quel charme elle donnoit aux mœurs pures & modeſtes dont elle étoit un

exemple vivant ! Ah ! ſous ſes crayons enchanteurs, toutes les vertus devenoient des graces. Ainſi, cette aimable fille, en parlant de ſa mère, mêloit ſans ceſſe aux plus tendres regrets, les éloges les plus touchans ; mais ſon eſprit & ſon ame louoient encore plus dignement celle qui les avoit formés. Si autour d'elle quelqu'un manquoit des agrémens que donne l'aiſance, Angélique s'en privoit avec joie : les ſacrifices ne lui coûtoient que la peine de les cacher ; & le beſoin d'obliger étoit le ſeul qu'elle connût. Penſes-tu comme moi ? diſoit-elle quelquefois à Lucie. Plus heureuſe que nos compagnes, cette inégalité m'humilie, & je rougis pour la fortune, qui a ſi mal diſtribué ſes dons. Si quelque choſe dédommage les malheureux, c'eſt qu'on les plaint & qu'on les aime ; au lieu que nous, qu'on doit envier, on nous fait grace de ne pas nous haïr. Auſſi faut-il être bien attentives à faire ou-

blier, par la bienfaisance & la modestie, cet avantage si dangereux que nous avons sur nos pareilles.

Lucie, enchantée du caractère d'Angélique, eût voulu se l'attacher par tous les liens du sentiment. Ma chère amie, lui dit-elle un jour, nous touchons peut-être au moment d'être séparées pour jamais : cette idée fait le malheur de ma vie ; mais j'en ai une, si tu l'approuvois...... Je veux te faire voir mon frère : il est beau comme le jour, fait à peindre, & plein de talens. Il est bien jeune, dit Angélique, & bien répandu pour son âge ! Je crains que ta mère ne l'ait trop aimé.

Volny étant venu voir Lucie, elle engagea son amie à l'accompagner au parloir. Ah ! ma sœur, que de charmes ! s'écria le jeune fat. Mais on n'est pas de cette beauté. Quels traits ! quelle taille ! quels yeux ! Vous au couvent, Mademoiselle ! c'est un larcin, une trahison. Je l'avois bien pré-

vu, dit Lucie, que tu ferois enchanté; eh bien, son ame est mille fois plus belle. — Ma sœur, elle a le regard de la Marquise d'Alcine, à qui je donnai hier la main au sortir de l'opéra. L'on vante la taille de la Comtesse de Flavel, chez qui je dois souper ce soir; mais il n'y a pas de comparaison avec la taille de Mademoiselle ; & quoiqu'ami intime de la jeune Madame de Blane, qui passe pour la beauté du jour, je parie mille contre un que ton amie l'éclipsera en paroissant dans le monde.

Tandis que Volny parloit ainsi, Angélique le regardoit avec les yeux de la pitié. Monsieur, lui dit-elle, vous ne vous doutez pas que vos éloges sont des insultes. Eh bien, sachez que le premier sentiment que doit inspirer une honnête femme, c'est la crainte de blesser sa modestie; & qu'il n'est permis de louer sans ménagement que des personnes sans pudeur. Il est des mou-

vemens de ſurpriſe dont on n'eſt pas le maître, reprit Volny un peu interdit. — Quand le reſpect les accompagne, il les empêche d'éclater. Mais je vois que j'afflige mon amie, en paroiſſant offenſée de votre début avec moi : je vais la conſoler, & vous mettre à votre aiſe. Belle ou non, je fais ſi peu de cas d'un don avec lequel on eſt ſouvent très-mépriſable, que je vous permets d'en dire devant moi tout ce qu'il vous plaira : je n'aurai pas la vanité de rougir de vos éloges. Il faut être, dit Volny, bien accoutumée à être belle, & bien au deſſus de cet avantage, pour en parler ſi négligemment. Pour moi, je ne puis me perſuader que la beauté ſoit ſi peu de choſe : mais puiſque vous recevez ſi mal les hommages qu'on lui rend, il faut l'adorer en ſilence. Dès ce moment, il ne parla plus que de lui-même, de ſes chevaux, de ſes amis, de ſes ſoupers, & de ſes aventures. Lucie, qui avoit les yeux ſur Angéli-

que, voyoit avec douleur que tout cela faiſoit tort à Volny.

C'eſt bien dommage, dit Angélique lorſqu'il ſe fut retiré, c'eſt bien dommage qu'on l'ait gâté de ſi bonne heure! Avoue cependant, dit Lucie, qu'il eſt pétri de graces. — Et de ridicules, ma chere amie. — Il s'en corrigera. — Non; car cela réuſſit à ſon âge; & l'on n'eſt pas diſpoſé à ſe corriger d'un défaut qui plaît. — Mais il t'a vue, il t'aimera; & s'il t'aime, il deviendra ſage. — Tu ne doutes pas que je ne le déſire; mais je ſuis bien loin de l'eſpérer.

Volny n'héſita point à croire qu'il avoit eu un ſuccès complet. Ma ſœur avoit raiſon, dit-il, ſon amie eſt belle: un peu ſingulière; mais ſon caractère n'en eſt que plus piquant. Ce qui lui manque, c'eſt la naiſſance: ma mère veut que j'épouſe une fille de qualité. Voyons-la toujours. Cela ne reſſemble à rien de ce que nous avons dans le monde; & il y a du moins de quoi s'amuſer.

Il alla donc revoir ſa ſœur, & avec elle il revit Angélique. Que t'ai-je fait, dit-il à Lucie, pour avoir troublé mon repos ? J'étois ſi tranquille ! je m'amuſois ſi bien avant que d'avoir vu ta dangereuſe amie ! Ah ! Mademoiſelle, que le monde eſt inſipide, & que ſes amuſemens ſont froids pour un cœur occupé de vous ! Qui m'eût dit que je ſerois jaloux de ma ſœur ? Répandu dans les ſociétés les plus brillantes, ſollicité par tous les plaiſirs, qui le croiroit ? oui, je voudrois être à ſa place. Elle vous voit ſans ceſſe, vous dit qu'elle vous aime, vous entend dire que vous l'aimez. — Tu as raiſon d'envier mon bonheur ; mais Volny, ſi tu voulois, le tien ſeroit encore plus digne d'envie. (A ces mots, Angélique rougit.) — O Ciel ! ma ſœur, que viens-je d'entendre ? — J'en ai trop dit. — Non, ma chère Lucie : dans les ſentimens honnêtes, il n'y a rien à diſſimuler. Votre ſœur déſire, Monſieur, que le Ciel

nous ait destinés l'un à l'autre; & je ne puis que lui en savoir gré. Je vous dirai plus : je me flatte d'être née pour rendre heureux un homme de bien; & rien n'empêche que, par vos mœurs, vous ne soyez tel que mon époux doit être : vous n'avez, pour y réussir, qu'à ressembler à votre sœur. — S'il ne tient qu'à cela, je suis heureux; car on me flatte que je lui ressemble. — Vous dites bien, l'on vous flatte; mais moi, qui ne flatte jamais, je vous assure qu'il n'en est rien. Ma Lucie ne tire vanité ni des graces de son esprit, ni de celles de sa figure. — Ah ! je vous proteste que personne au monde n'est moins avantageux que moi; & si je suis bien, c'est sans le savoir. — Rien n'est plus simple que les mœurs de Lucie; c'est la nature dans toute sa candeur. Voyez si, dans son maintien, dans son langage, dans son action, il y a rien d'affecté, d'étudié. — C'est comme moi : pour éviter l'affectation,

je tombe souvent dans la négligence ; c'est un reproche qu'on me fait tous les jours. — Lucie n'a de prétentions sur rien : tout occupée à faire valoir ses égales, elle est la seule qu'elle oublie.. — Et moi, quelques talens que m'ait donnés la nature, me voit-on m'en glorifier, m'en prévaloir ? Tout le monde dit que j'excelle dans toutes les choses d'agrément ; moi seul je n'en parle jamais. Ah ! si c'est la modestie & la simplicité que vous aimez dans ma sœur, je suis bien sûr que vous m'aimerez : ce sont mes vertus favorites. Je le souhaite, dit Angélique : cependant si vous avez jamais dessein de me plaire, je vous conseille de vous examiner de plus près.

Tu lui as donné là, dit Lucie ; une leçon qu'il n'oubliera pas. — Non, car il l'a déjà oubliée. Angélique avoit raison. Tout ce qu'il avoit retenu de leur entretien, c'est qu'il étoit à son gré, & qu'elle seroit bien aise d'être sa

femme. Avec quelle naïveté, disoit-il, elle m'en a fait l'aveu ! que cette candeur sied bien à la beauté ! Soit vanité ou sentiment, il en étoit réellement ému : mais ce goût naissant, si c'en étoit un, ne prit rien sur ses habitudes. Enivré de l'encens de ses flatteurs, agréablement trompé par une jeune enchanteresse, il oublioit qu'on lui vendoit les soins qu'on prenoit de lui plaire ; & sa vanité, caressée par les plaisirs, leur sourioit nonchalamment. Cette mollesse voluptueuse est la langueur la plus funeste où un jeune homme puisse être plongé. Hors de là, tout lui est pénible : les plus légers devoirs sont pour lui fatigans ; les bienséances les moins austères sont importunes & ennuyeuses : il n'est à son aise que dans cet état d'indolence & de liberté où tout lui obéit, où rien ne le gêne.

Quelquefois l'image d'Angélique venoit s'offrir à lui comme un songe. Elle est charmante, disoit-il ; mais

qu'en ferois-je ? Rien n'eſt plus incommode qu'une femme délicate & fidèle, pour un mari qui ne l'eſt pas. Mon père exigeroit de moi que je ne vécuſſe que pour ma femme. Ce ſeroit de l'amour, de la jalouſie, des reproches, des pleurs : tout cela m'effraye. Je veux pourtant la revoir encore.

Lucie vint ſeule cette fois. Eh bien, comment me trouve-t-elle ?—Beaucoup trop bien. — Je m'en doutois. — Trop bien du côté de la figure. Cet avantage vous fait négliger, dit-elle, des qualités plus eſtimables dont vous auriez beſoin ſans cela. — Elle moraliſe un peu, ton Angélique, & c'eſt dommage. Dis-lui donc que rien n'eſt plus triſte, & qu'une auſſi belle bouche que la ſienne n'eſt pas faite pour parler raiſon. Ce n'eſt pas elle, dit Lucie, c'eſt vous que je voudrois corriger. — Et de quoi donc ? d'aimer le plaiſir & tout ce qui l'inſpire ? — Le plaiſir ! en eſt-il un plus pur que de poſſéder le cœur d'une

femme vertueuſe & belle, de l'aimer & d'en être aimé ? Je vous crois tendre ; Angélique eſt ſenſible ; tout ce qui me touche lui eſt cher ; mais..... — Mais elle eſt bien difficile ! Et qu'exige-t-elle ? — Des mœurs. — Des mœurs à mon âge ! Et qui lui a dit que je n'en ai pas ? — Je ne ſais ; mais elle a contre vous une prévention qui m'afflige. — Ah ! je l'en ferai revenir. Amenez-la, ma ſœur, entendez-vous, amenez-la moi la première fois que je viendrai vous voir. Les hommes ont beau être diſcrets, diſoit-il en s'en allant, les femmes ne peuvent ſe taire ; & avec quelque ſoin que je cache mes aventures, le ſecret en eſt divulgué. Mais quel tort cela me fait-il ? Si Angélique veut un mari qui ait toujours été ſage, elle n'a qu'à épouſer un imbécille, ou un enfant. Suis-je obligé d'être fidèle à une femme que je n'ai point ? Oh ! je lui ferai ſentir le ridicule de ſes idées. Elle parut, & il fût lui-

même bien humilié, bien confondu, quand il l'entendit parler avec l'éloquence de la vertu & de la raiſon, ſur la honte & le danger du vice. Penſez-vous, Monſieur, lui dit-elle après lui avoir laiſſé traiter auſſi légèrement qu'il voulut les principes des bonnes mœurs, penſez-vous, ſans rougir, à l'union d'une ame pure & chaſte avec une ame flétrie & profanée par le plus indigne de tous les penchans? De quel prix ſeroit à vos yeux un cœur avili par les vices dont vous vous glorifiez? & nous croyez-vous moins ſenſibles que vous aux charmes de l'honnêteté, de la pudeur, & de l'innocence? Vous vous êtes diſpenſés des lois que vous nous avez impoſées; mais la nature & la raiſon ſont plus équitables que vous. Pour moi, je ne croirai jamais qu'un homme oſe m'aimer, tant qu'il aimera des choſes honteuſes; & s'il a eu le malheur d'être indigne de moi avant de me connoître, c'eſt au ſoin qu'il

prendra d'effacer cette tache, que je verrai ſi je dois l'oublier. Volny voulut lui faire entendre qu'en changeant d'état, on changeoit de conduite; que l'amour, la vertu, la beauté avoient bien des droits ſur une ame, & que les goûts frivoles & paſſagers qui avoient occupé cette ame oiſive, diſparoiſſoient devant un objet plus cher & plus digne de la remplir. Avez-vous foi, lui dit-elle, Monſieur, à ces révolutions ſubites ? Savez-vous qu'elles ſuppoſent une ame naturellement délicate & noble; qu'il en eſt peu de cette trempe; & que ce n'eſt pas un bon préſage du changement que vous m'annoncez, que d'attendre, au ſein même du vice, le moment d'être vertueux tout d'un coup ?

Volny, ſurpris & confus du ſérieux de ce langage, ſe contenta de lui dire que dans tout cela il ſe flattoit qu'il n'y avoit rien de perſonnel. Pardonnez-moi, lui dit Angélique; j'ai beaucoup

ouï parler de vous : je suis de plus assez bien instruite de la façon de vivre des jeunes gens à la mode. Vous êtes riche, fort répandu ; & à moins d'un espèce de prodige, il faut que vous soyez plus dérangé qu'un autre. Mais l'opinion que j'ai de vous ne doit point vous décourager. Vous croyez m'aimer, je le souhaite : cela vous donnera peut-être la résolution & la force de devenir un homme estimable. Vous avez pour cela un bel exemple ! c'est celui d'un père qui, sans tous les agrémens dont vous vous parez, s'est acquis, par des talens utiles à sa patrie & à lui-même, la plus haute réputation. Voilà ce que j'appelle un homme rare ; & quand vous serez digne de lui, je m'applaudirai d'être digne de vous.

Ce discours avoit jeté Volny dans des réflexions sérieuses ; mais ses amis vinrent l'en tirer. Il étoit attendu à un soupé délicieux, dont Fatmé, Doris, & Cloé devoient être. La joie y fut vive

& brillante; & si le cœur de Volny ne s'y livra point, du moins ses sens s'y abandonnèrent.

On juge bien que dans ce joli cercle, un engagement sérieux passoit pour la plus haute extravagance. Quand il y va de sa fortune, disoit-on, à la bonne heure, on s'y résout: mais un jeune homme, né avec beaucoup de bien, peut-il être assez sot ou assez fou pour se donner une chaîne? S'il n'aime point la femme qu'il épouse, c'est un fardeau qu'il s'impose à plaisir; & s'il l'aime, quel triste moyen pour lui plaire, que celui d'être son mari! Y a-t-il dans le monde un plus ridicule personnage que celui d'une époux amant? Supposez même que cela réussisse; qu'arrive-t-il? On se plaît six mois, pour s'ennuyer toute sa vie. Ah! mon cher Volny, point de mariage: tu serois un homme perdu. Si tu as fantaisie de quelque fille honnête, attends qu'un autre l'épouse: cela nous revient

tôt ou tard; & tu feras heureux à ton tour. Croiroit-on que ce jeune infenfé trouvoit ces réflexions très-fages ? Voyez cependant, difoit-il, quel empire la vertu & la beauté ont fur une ame, puifqu'elles lui font oublier le foin de fon repos & le prix de fa liberté!

Il eût voulu ne pas revoir Angélique; mais il n'étoit pas bien avec lui-même, quand il avoit paffé quelques jours fans la voir. Tel eft cependant l'attrait du libertinage, qu'en quittant cette fille adorable, pénétré, ravi, enchanté de fa fageffe & de fes charmes, il fe replongeoit dans les égaremens dont elle l'avoit fait rougir.

Eft-il poffible que ce foit pour un fils un bonheur de perdre fa mère ? Volny, à la mort de la fienne, crut voir tarir la fource de fes folles dépenfes: mais il ne lui vint pas même dans l'idée de renoncer à ce qui l'y avoit engagé; & l'unique foin dont il fut occupé, fut de fuppléer aux moyens

qu'il n'avoit plus de les ſoutenir. Fils unique d'une père ſi riche, il ne pouvoit manquer d'être riche à ſon tour; & un jeune homme trouve à Paris la pernicieuſe facilité d'anticiper ſur ſa fortune. Ce fut alors que Timante, ſur ſon déclin, voulut ſe repoſer de ſes longues fatigues, & engager ſon fils à le remplacer. Mon père, lui dit le jeune homme, je ne me crois pas né pour cela. — Eh bien, mon fils, aimez-vous mieux prendre le parti des armes? — Mon inclination n'y eſt pas décidée, & ma naiſſance ne m'y oblige point. — La Robe ſans doute vous convient mieux? — Oh! point du tout; j'ai pour la Robe une répugnance invincible. — Que voulez-vous donc devenir? — Ma mère avoit en vue une charge qui donne la nobleſſe, qui n'oblige à rien, & qui peut s'exercer à Paris. — J'entends, mon fils, j'y penſerai: la vocation eſt excellente. Oh! je vois, dit en lui-même le bon

homme, que tu veux vivre en fainéant; mais je t'en empêcherai, si je puis. Une charge qui donne la noblesse & qui n'oblige à rien! cela est fort commode. Et pour qui me consumerois-je encore de travail & d'inquiétude? Reposons-nous, n'ayons plus d'autre soin que celui que j'aurai pris trop tard, celui d'éclairer la conduite d'un fils qui ne m'annonce que des chagrins: car celui qui aime l'oisiveté, aime les vices dont elle est la mère.

Mais quelle fut l'affliction de Timante, lorsqu'il apprit qu'enivré d'orgueil & plongé dans le libertinage, son fils donnoit dans tous les travers; qu'il avoit des maîtresses & des complaisans; qu'il donnoit des spectacles & des fêtes; & qu'il jouoit un jeu à se ruiner? C'est ma faute, dit Timante, & c'est à moi de la réparer. Mais le moyen? L'habitude est prise; le goût du vice a fait des progrès. Contraindre ce jeune fou? il m'échappera. Désa-

vouer ſes dépenſes & ſes dettes ? c'eſt le déshonorer moi-même, c'eſt étouffer dans ſon ame avilie les germes de l'honnêteté. Le faire enfermer eſt encore pis : grace au Ciel il n'en eſt pas au point de mériter que les lois le privent du droit naturel d'être libre ; & il n'y a que des parens dénaturés qui ſoient, envers leurs enfans, plus ſévères que les lois. Cependant il court à ſa perte. Que ferai-je pour le tirer du précipice où je le vois ? Remontons à la ſource du mal. Ce ſont mes richeſſes qui lui ont tourné la tête : né d'un père ſans fortune, il eût été, comme un autre, modeſte, laborieux, & ſage : le remède eſt ſimple, & mon parti eſt pris.

Timante commença dès-lors par arranger ſon bien, de manière qu'il fût iſolé, indépendant, & libre. Excepté la terre de Volny & ſa maiſon de ville, ſa fortune étoit toute dans ſon portefeuille ; & il eut ſoin de ſe mettre en règle

règle avec tous ſes correſpondans. Les choſes ainſi diſpoſées, il rentre un jour chez lui conſterné. Son fils & ſes amis, qui l'attendoient pour ſe mettre à table, furent frappés de ſon abattement. L'un d'eux ne put s'empêcher de lui en demander la cauſe. Vous le ſaurez, dit-il : dînons un peu vîte, ſi vous le voulez bien : je ſuis occupé de choſes ſérieuſes. On dîna dans un profond ſilence; & Timante, au ſortir de table, ayant pris congé de ſon monde, s'enferma ſeul avec ſon fils. Volny, lui dit-il, j'ai une mauvaiſe nouvelle à vous apprendre; mais il faut ſoutenir votre malheur avec courage. Mon enfant, je ſuis ruiné. Les deux tiers de mon bien viennent d'être pris ſur deux vaiſſeaux ; & la mauvaiſe foi d'un homme en qui j'avois confiance, m'enlève la moitié du reſte. Le déſir de vous laiſſer une grande fortune m'a perdu. Heureuſement, je dois peu de

chose ; & des débris de mon naufrage je sauverai la terre de Volny, qui vaut vingt mille livres de rente : avec cela nous pourrons subsister. C'est un coup terrible ; mais vous êtes jeune, & vous pouvez vous en relever. Je ne me suis point rendu indigne de la confiance de mes correspondans : mon nom aura peut-être encore quelque crédit dans l'Europe : mais je suis trop vieux pour recommencer ; & c'est à vous à réparer les malheurs de votre père. Je suis parti de plus loin que vous ; & avec de la probité, du travail, & mes leçons, il vous est facile d'aller plus loin que moi.

La situation d'un voyageur aux pieds duquel vient de tomber la foudre, n'est pas comparable à celle de Volny. Quoi, mon père, ruiné sans ressource ! — Vous êtes, mon fils, la seule qui me reste, & je n'ai plus d'espérance qu'en vous. Allez, con-

ſultez-vous vous-même ; & laiſſez-moi prendre des arrangemens conformes à notre malheur.

La nouvelle en fut bientôt publique. La maiſon de Paris fut louée, les équipages furent vendus : un ſimple carroſſe, un logement modeſte, une table frugale, un domeſtique réglé ſur les beſoins d'une vie honnête, tout annonça ce revers de fortune ; & il n'eſt pas beſoin de dire que le nombre des amis de Timante diminua conſidérablement.

Ceux de Volny furent touchés de ſon accident. Qu'eſt-ce donc ? lui dit l'un d'eux : ton père eſt ruiné, m'a-t-on dit. — Il eſt trop vrai. — Quelle folie ! Tu n'as donc plus ta petite maiſon ? — Hélas ! non. — J'en ſuis déſeſpéré ; je comptois y aller ſouper demain. Un autre l'aborda, & lui dit : Conte-moi donc un peu tout cela : ta fortune eſt culbutée ? — Elle eſt du moins réduite à peu de choſe. — Tu as là un

père bien mal-adroit ! de quoi diable va-t-il se mêler ? tu te serois bien ruiné sans lui. Je suis désolé, lui dit un troisième : on dit que tu as vendu tes jolis chevaux ? —Hélas ! oui. — Si je l'avois su, je te les aurois achetés. Voilà comme tu es, tu ne te souviens jamais de tes amis dans l'occasion. — J'étois occupé de choses plus sérieuses. —De ta petite, n'est-ce pas ? tu ne l'auras plus sur ton compte ; mais vous serez toujours bons amis : console-toi ; je sais qu'elle t'aime ; elle aura de bons procédés. Quelques-uns lui dirent en passant : Adieu Volny ; & tous les autres l'évitèrent.

Pour sa maîtresse qu'il avoit enrichie, elle fut si affligée, qu'elle n'eut pas le courage de le revoir. Epargnez-moi, lui écrivit-elle : vous connoissez ma sensibilité ; votre vue me feroit une impression trop douloureuse. Je ne me sens pas la force de la soutenir. Ce fut alors que, l'ame pénétrée, & de la

froide légèreté de ſes amis, & de l'indigne abandon de ſa maîtreſſe, Volny, pour la première fois, vit tomber le voile qu'il avoit ſur les yeux. Où étois-je ? dit-il, qu'ai-je fait ? Comment allois-je paſſer ma vie ? Ah ! quels reproches ne mérité-je pas ! quels torts n'ai-je pas à réparer ? Allons voir ma ſœur, ajoute-t-il ; car il n'oſoit ſe dire, allons voir Angélique.

Lucie fut accablée de la nouvelle que ſon père vint lui annoncer. Ce n'eſt pas pour moi, diſoit-elle : je ſuis bien ; & pour être heureuſe loin du monde, il faut peu de choſe ; mais vous, mon père, mais Volny ! — Que veux-tu, ma fille ? je n'étois pas né dans l'opulence où je me ſuis vu. Si mon fils eſt ſage, il aura encore aſſez de bien ; s'il ne l'eſt pas, il en aura trop. La douleur de Lucie redoubla en voyant ſon frère. Je n'ai pas le courage de te conſoler, lui dit-elle ; mais je vais appeler à mon ſecours notre

ſage & tendre Angélique. — Oh ! non, ma ſœur ; je n'ai pas mérité qu'elle s'intéreſſe à ma peine : c'eſt dans le temps que j'avois à l'honorer par des ſacrifices, qu'il falloit me rendre digne de ſon eſtime & de ſa pitié : aujourd'hui que tout m'abandonne, mon retour, humiliant pour moi, n'a plus rien de flatteur pour elle. Comme il parloit ainſi, Angélique vint d'elle-même ; & avec l'air le plus touchant, elle lui témoigna toute ſa ſenſibilité à la perte qu'il avoit faite. C'eſt un grand malheur pour votre père, ajouta-t-elle, c'en eſt un pour cette chère enfant ; mais c'eſt peut-être un bien pour vous. Il y auroit de la dureté à vous affliger par des reproches, quand on vous doit des conſolations ; mais vous pouvez tirer de la perte de vos biens, un fruit plus précieux que ces biens mêmes. — J'en abuſois, le Ciel m'en punit ; mais il m'en punit trop cruellement, en m'ôtant l'eſpoir

d'être à ce que j'aime. J'étois jeune ; & j'ose croire que, sans cette leçon désespérante, le temps, l'amour, & la raison m'auroient rendu moins indigne de vous. — Je vous vois abattu, lui dit-elle : ce n'est plus de la présomption, c'est du découragement qu'il faut vous préserver ; & ce qu'il eût été dangereux de vous avouer dans la prospérité, vous avez besoin de le savoir dans l'infortune. Soit qu'il ne me fût pas possible de penser mal du frère de mon amie, soit que vous m'eussiez inspiré vous même cette prévention qu'on ne raisonne pas, j'ai cru démêler en vous, à travers les erreurs & les vices de votre âge, le fond d'un bon naturel.

Heureusement, vos erreurs passées n'ont rien de honteux aux yeux du monde : le chemin de l'honneur & de la vertu est ouvert pour vous ; & il vous est plus aisé que jamais de devenir tel que je souhaite. Du côté de

la fortune, le revers que vous éprouvez eſt accablant. Je ne vous ferai point l'éloge de la médiocrité : quand on s'eſt vu riche, il eſt humiliant, il eſt dur de ceſſer de l'être ; mais le mal n'eſt pas ſans remède. Conformez-vous à votre ſituation préſente ; ſortez de l'oiſive molleſſe où vous avez été plongé ; que l'amour du travail prenne la place du goût de la diſſipation : faites tout ce qui dépend de vous, ſi vous m'aimez, pour rétablir entre nous cette égalité de fortune qu'on exige dans les mariages. Mon père, qui m'aime, & qui ne veut pas que je ſois malheureuſe, me laiſſera, je l'eſpère, la liberté de vous attendre. Si dans ſix ans votre fortune eſt rétablie, ou ſur le point de ſe rétablir, tous les obſtacles ſeront applanis ; ſi, avec de la ſageſſe, de l'économie, & du travail, vous avez le malheur de pas réuſſir, je n'exige de vous alors, pour tout bien, que d'avoir la conſidération de

votre état. Je ſuis fille unique, très-riche moi-même : je me jetterai aux pieds de mon père, & j'obtiendrai qu'il me permette de dédommager un homme eſtimable, de l'injuſtice du ſort. Lucie alors ne put s'empêcher d'embraſſer Angélique. Ah ! que tu es bien nommée ! lui dit-elle. Il n'y a qu'un eſprit céleſte qui ſoit capable de tant de vertu. Volny de ſon côté, dans l'attendriſſement & le reſpect dont il étoit ſaiſi, appliqua ſa bouche, en ſe proſternant, ſur le barreau de la grille où la main d'Angélique avoit touché. Mademoiſelle, lui dit-il, vous me rendez chère mon infortune ; & je vais employer ma vie à mériter, s'il eſt poſſible, les bontés dont vous m'accablez. Permettez-moi de venir ſouvent puiſer auprès de vous le courage, la ſageſſe, & la vertu dont j'ai beſoin pour vous mériter.

Il ſe retira, non pas tel qu'autrefois, glorieux & content de lui-même, mais

humilié, confondu d'avoir ſi peu connu le prix du cœur le plus noble que le Ciel eût formé. Il entre dans le cabinet de ſon père. Votre fortune eſt changée, lui dit-il, mais votre fils l'eſt encore plus ; & j'eſpère qu'un jour vous bénirez le Ciel du revers qui me rend à mes devoirs & à moi-même. Daignez m'inſtruire & me guider : appliqué, laborieux, docile, je vais être le ſoutien & la conſolation de votre vieilleſſe ; & vous pouvez diſpoſer de moi. Le bon homme enchanté diſſimula ſa joie, & ſe contenta de louer de ſi bonnes diſpoſitions. Il préſenta ſon fils à ſes correſpondans, & leur demanda pour lui leur amitié & leur confiance. On plaint ſur-tout les infortunés qu'on eſtime ; & chacun, touché du malheur de ce galant homme, ſe fit un honneur de le conſoler.

Volny, qui reprit le nom de Timante, eut toutes les facilités poſſibles dans ſes premières opérations : ſon ha-

bileté, qui d'abord n'étoit que celle de ſon père, & qui dans peu fut réellement la ſienne, fit croître à vue d'œil ſon crédit. Les momens de repos que ſon père l'obligeoit de prendre, il les paſſoit auprès d'Angélique; & il avoit un plaiſir ſenſible à lui raconter ſes progrès. Angélique, qui s'attribuoit en partie le changement prodigieux qui s'étoit fait dans ſon amant, jouiſſoit de ſon ouvrage avec la double ſatisfaction de l'amour & de l'amitié. Lucie étoit en adoration devant elle, & ne ceſſoit de lui rendre grace du bien qu'elle leur avoit fait.

Un jour que ſon père vint la voir, & qu'il ſe louoit avec elle des conſolations que lui donnoit ſon fils: Savez-vous, lui dit Lucie, à qui nous devons ce retour? à la plus belle, à la plus vertueuſe perſonne qui reſpire, à la fille unique d'Alcimon, ma camarade & mon amie. Alors elle lui raconta tout ce qui s'étoit paſſé. Tu

m'attendris, dit le bon homme : je veux connoître cette fille charmante. Angélique vint, & reçut les éloges de Timante avec une modeſtie qui relevoit encore ſa beauté. Monſieur, lui dit-elle, je dépends d'un père ; mais il eſt vrai que s'il a la bonté de me laiſſer diſpoſer de moi, & que vous ſoyez content de votre fils, je ferai gloire de devenir votre fille. Mon amitié pour Lucie m'en a inſpiré le premier déſir, mon reſpect pour vous y ajoute encore : vos malheurs mêmes n'ont fait que m'intéreſſer davantage à tout ce qui peut vous en dédommager ; & ſi la conduite de votre fils eſt telle que vous le ſouhaitez & que je le déſire, qu'il ſoit riche ou qu'il ne le ſoit pas ; l'uſage le plus honorable & le plus doux que je puiſſe faire de ma fortune, c'eſt de la partager avec lui. Peu s'en fallut qu'à ce diſcours le bon homme ne laiſſât échapper ſon ſecret ; mais il eut la prudence de ſe retenir.

Je ne croyois pas, lui dit-il, Mademoiselle, qu'on pût augmenter, dans l'ame d'un père, le désir de voir dans son fils un homme sage & vertueux; mais vous ajoutez un nouvel intérêt à celui de l'amour paternel. Je ne sais ce que le Ciel ordonnera de nous; mais dans toutes les situations de la vie & jusqu'à mon dernier soupir, soyez bien sûre de ma reconnoissance.

Que tu ne m'ayes pas confié, dit-il à son fils en le revoyant, les folies de ta jeunesse, j'en suis peu surpris, & je te le pardonne : mais pourquoi me cacher un penchant vertueux ? pourquoi ne pas avouer à ton père l'amour que tu avois pour Angélique, la fille de mon ancien ami ? Hélas ! dit le jeune homme, n'avez-vous pas assez de vos malheurs, sans vous affliger de mes peines ? Et qui vous a révélé mon secret ? — Ta sœur, Angélique elle-même : j'en suis enchanté, j'en suis amoureux, & je veux qu'elle

ſoit ma fille. — Ah ! je le veux bien auſſi ; mais combien ſa fortune eſt au-deſſus de la mienne ! — Avec le temps tu peux en approcher. Vois aſſidument cette fille aimable. — Je ne vois qu'elle, & je n'ai plus d'autre ambition dans le monde, que d'être digne d'elle & de vous.

Timante goûtoit une ſatisfaction inexprimable à voir tous les jours le ſuccès de l'épreuve où il l'avoit mis. Il eut la conſtance de le laiſſer pendant cinq ans s'appliquer ſans relâche à rétablir ſa fortune, détaché du monde, & partageant ſa vie entre ſon cabinet & le parloir d'Angélique. Enfin voyant l'habitude bien priſe, & tous les anciens germes du vice étouffés, il alla voir Alcimon. Mon ancien ami, lui dit-il, vous avez, je le ſais, une fille charmante ; je viens vous propoſer pour elle un parti convenable du côté de l'état, & avantageux du côté de la fortune. Je vous ſuis obligé, dit Al-

cimon ; mais je vous préviens que je veux un homme du même état que moi, & qui s'honore de m'appeler ſon père : je n'ai pas travaillé toute ma vie, pour donner à ma fille un époux qui rougiſſe de moi. Préciſément, reprit Timante, celui que je propoſe eſt ce qui vous convient. Il eſt riche, il eſt honnête, il vous reſpectera toujours. — Quel eſt-il ? — Je ne puis vous le dire que chez moi, où je vous invite à venir renouveler, le verre à la main, une amitié de quarante ans. Faites-moi la grace d'y amener Angélique. Ma fille, qui eſt ſa camarade de couvent, aura l'honneur de l'accompagner. Vous verrez l'un & l'autre le jeune homme qui la demande ; & pour vous mettre plus à votre aiſe, il ne ſaura pas lui-même que je vous ai parlé de lui. Le jour pris, Alcimon & Timante vont chercher Angélique & Lucie. On arrive, on va ſe mettre à table, on fait avertir

le fils de la maifon, qui, occupé dans fon cabinet, ne s'attendoit à rien moins qu'au bonheur qu'on lui préparoit. Il entre : quelle eft fa furprife ! Angélique chez lui ! Angélique avec fon père ! Que croire, qu'efpérer de ce rendez-vous imprévu ? pourquoi lui en a-t-on fait un myftère ? Tout femble lui annoncer fon bonheur ; mais fon bonheur n'eft pas vraifemblable. Dans cette confufion de penfées, il perdit l'ufage de fes fens. Un étourdiffement foudain répandit fur fes yeux un nuage : il voulut parler, la voix lui manqua ; & une inclination profonde exprima feule au père & à la fille combien il étoit pénétré de l'honneur que fon père & lui recevoient. Sa fœur, qui vint fe jeter dans fes bras, lui donna le temps de revenir de fon trouble. Jamais embraffement ne fut fi tendre. Il croyoit tenir dans fon fein Angélique avec Lucie, & il ne pouvoit s'en détacher.

A table, Timante fut d'une joie dont tout le monde étoit surpris. Alcimon, préoccupé de la demande qu'il lui avoit faite, & impatient de voir arriver le jeune homme qu'il lui proposoit, ne laissa pas de se livrer au plaisir de se retrouver avec son ami : il eut même la bonté de causer avec le jeune Timante. Je vois, lui dit-il, que vous faites la consolation de votre père. On parle de votre application au travail & de vos talens avec éloge ; & tel est l'avantage de votre état, qu'un habile & honnête homme ne peut manquer d'y réussir. Ah ! mon ami, reprit le vieux Timante, il faut bien du temps pour y faire sa fortune, & bien peu pour la ruiner ! Quel dommage de n'avoir plus la mienne à vous offrir ! Au lieu de vous proposer un étranger pour époux de cette aimable fille, j'aurois sollicité ce bonheur pour mon fils. Je l'aurois préféré à tout autre, dit Alcimon. — En vérité ? — Rien

n'eſt plus ſincère. Mais vous ſavez que quand on s'expoſe à avoir une nombreuſe famille, il faut avoir de quoi la ſoutenir. S'il ne tient qu'à cela, dit Timante, la choſe n'eſt pas déſeſpérée, & il y a moyen de nous accorder. En diſant ces mots, il ſe leva de table; & revenant l'inſtant d'après : Tenez, dit-il, voilà mon porte-feuille ; il eſt encore aſſez bien garni. Et voyant la ſurpriſe d'Alcimon, Apprenez, ajouta-t-il, que ma ruine eſt une fable. Ce jeune homme avoit été gâté par l'idée qu'il étoit né riche; pour le corriger, je n'ai ſu autre choſe que de faire croire que j'avois tout perdu. Cette feinte m'a réuſſi : le voilà dans le bon chemin ; je ſuis même ſûr qu'il n'a pas envie de retomber dans les erreurs de ſa jeuneſſe : il eſt temps de ſe fier à lui. Oui, mon fils, j'ai le bien que j'avois, augmenté de cinq ans d'épargnes, & du fruit de votre travail. C'eſt donc pour lui, dit-il à ſon ami, que

je vous demande Angélique ; & s'il falloit quelque nouveau motif pour vous engager à me l'accorder, je vous avouerai qu'il l'a vue au couvent, qu'il a conçu pour elle l'amour le plus tendre, & que cet amour a plus fait que le malheur même, pour l'attacher à ses devoirs. Tant que Timante n'avoit fait que sonder les dispositions du père d'Angélique, elle, son amie, & son amant n'avoient éprouvé que l'émotion & le trouble de l'espérance & de la crainte; mais à la vue du porte-feuille, à la nouvelle que la ruine de Timante étoit une feinte, à la demande qu'il fit lui-même de la main d'Angélique pour son fils, Lucie, égarée & hors d'elle-même, vola dans les bras de son père; le jeune Timante, encore plus éperdu, tomba aux genoux d'Alcimon; & Angélique, la pâleur sur le visage, n'eut pas la force de lever les yeux. Alcimon releva le jeune homme en l'embrassant; & se tournant vers

le vieux Timante : Mon ami, lui dit-il, quand on voudra ménager des surprises agréables, c'est de vous qu'il faut prendre leçon. Allons, vous êtes un bon père, & votre fils mérite d'être heureux.

ANNETTE ET LUBIN,

HISTOIRE VÉRITABLE.

S'IL eſt dangereux de tout dire aux enfans, il eſt plus dangereux encore de leur laiſſer tout ignorer. Il y a des fautes graves ſelon les lois, qui ne ſont point telles aux yeux de la nature ; & l'on va voir dans quel abîme celle-ci conduit l'innocence, qui a le bandeau ſur les yeux.

Annette & Lubin étoient enfans de deux ſœurs. Ces liens étroits du ſang devoient être incompatibles avec ceux du mariage. Mais Annette & Lubin ne ſe doutoient pas qu'il y eût au monde d'autres lois, que les lois ſimples de la nature. Depuis l'âge de huit ans, ils gardoient les moutons enſemble ſur les bords rians de la Seine. Ils touchoient à leur ſeizième année ; mais leur jeuneſſe ne différoit guère de l'en-

ſance que par un ſentiment plus vif de leur mutuelle amitié.

Annette, ſous un ſimple bavolet, relevoit négligemment ſa chevelure d'un noir d'ébène. Deux grands yeux bleus pétilloient à travers ſes longues paupières, & diſoient très-innocemment tout ce que tâchent d'exprimer les yeux éteints de nos froides coquettes. Ses lèvres de roſe appeloient le baiſer. Son teint, bruni par le ſoleil, étoit animé de cette légère nuance de pourpre qui colore le duvet de la pêche. Tout ce que les voiles de la pudeur déroboient aux rayons du jour, effaçoient la blancheur des lis : on croyoit voir la tête d'une brune piquante ſur les épaules d'une belle blonde.

Lubin avoit cet air décidé, oùvert, & joyeux, qui annonce un cœur libre & content. Son regard étoit celui du déſir; ſon rire, celui de la joie. En éclatant, il laiſſoit voir des dents plus blanches que l'ivoire. La fraîcheur de

ſes joues arrondies invitoit la main à les flatter. Ajoutez à cela un nez en l'air, une foſſette au menton, des cheveux blonds argentins, bouclés des mains de la nature, une taille leſte, une démarche délibérée, l'ingénuité de l'âge d'or, qui ne doute & ne rougit de rien. C'eſt le portrait du couſin d'Annette.

La Philoſophie rapproche l'homme de la nature ; & c'eſt pour cela que l'inſtinct lui reſſemble quelquefois. Je ne ſerois donc pas ſurpris que l'on trouvât mes Bergers un peu philoſophes ; mais j'avertis que c'eſt ſans le ſavoir.

Comme ils alloient ſouvent, l'un & l'autre, vendre des fruits & du lait à la ville, & qu'on ſe plaiſoit à les voir, ils avoient occaſion d'obſerver ce qui ſe paſſoit dans le monde, & ſe rendoient compte l'un à l'autre de leurs petites réflexions. Ils comparoient leur ſort à celui des citoyens les plus opu-

lens, & ſe trouvoient plus heureux & plus ſages. Les inſenſés, diſoit Lubin, pendant les plus beaux jours de l'année ils s'enferment dans des carrières ! N'eſt-il pas vrai, Annette, que notre cabane eſt préférable à ces priſons magnifiques qu'ils appellent des palais ? Quand ce feuillage qui nous couvre eſt brûlé par le ſoleil, je vais dans la forêt voiſine, & je te fais, dans moins d'une heure, une nouvelle maiſon plus riante que la première. L'air & la lumière ſont à nous. Une branche de moins nous donne la fraîcheur du levant ou du nord ; une branche de plus nous garantit des ardeurs du midi & des pluies du couchant. Cela n'eſt pas bien cher, Annette ?

Non, vraiment, diſoit-elle ; & je ne ſais pas pourquoi, dans la belle ſaiſon, ils ne viennent pas tous, deux à deux, habiter une jolie cabane. As-tu vu, Lubin, ces tapis dont ils ſont ſi glorieux ? Quelle comparaiſon avec nos lits

lits de verdure ! comme on y dort ! comme on s'y réveille ! — Et toi, Annette, as-tu remarqué quel soin ils prennent pour donner un air de campagne aux murailles qui les enferment ? Ces paysages, qu'ils tâchent d'imiter, la nature les a faits pour nous ; c'est pour nous que le soleil les éclaire ; c'est pour nous que les saisons se plaisent à les varier. Tu as bien raison, disoit Annette. Je portai l'autre jour des fraises à une Dame de qualité : on lui faisoit de la musique. Ah ! Lubin, quel bruit terrible ! Je disois en moi-même : Que ne vient-elle quelque matin entendre nos rossignols ? La malheureuse femme étoit couchée sur des coussins ; elle bâilloit à faire pitié. Je demandai qu'avoit Madame : on me répondit qu'elle avoit des vapeurs. Sais-tu, Lubin, ce que c'est que des vapeurs ? — Hélas ! non : mais je me doute que c'est quelqu'une de ces maladies que l'on gagne à la ville, & qui ôtent l'usage des

jambes aux perſonnes de qualité. Cela eſt bien triſte, n'eſt-ce pas, Annette? & ſi l'on t'empêchoit de courir ſur le gazon, tu ſerois, je crois, bien fâchée! —Oh! très-fâchée; car j'aime à courir, ſur-tout, Lubin, quand je cours après toi.

Telle étoit à peu près la philoſophie de Lubin & d'Annette. Exempts d'envie & d'ambition, leur état n'avoit pour eux rien d'humiliant, rien de pénible. Ils paſſoient les belles ſaiſons dans cette cabane verdoyante, chef-d'œuvre de l'art de Lubin. Le ſoir, il falloit ramener les troupeaux au village; mais la fatigue & les plaiſirs du jour leur préparoient un repos tranquille. L'aurore les rappeloit dans les champs, plus empreſſés de ſe revoir. Le ſommeil n'effaçoit de leur vie que les momens de l'abſence: il les déroboit à l'ennui. Cependant un bonheur ſi pur ne fut pas inaltérable. La taille légère d'Annète s'arrondiſſoit inſenſiblement.

Elle n'en ſavoit pas la cauſe ; Lubin lui-même ne s'en doutoit pas.

Le Bailli du village fut le premier qui s'en aperçut. Dieu vous garde, Annette, lui dit-il un jour. Vous me ſemblez bien rondelette ! Il eſt vrai, dit-elle en faiſant la révérence. — Mais, Annette, quel accident eſt-il donc arrivé à ce joli corſage ? auriez-vous eu quelque amoureux ? — Quelque amoureux ? non pas que je ſache. — Ah ! ma fille, rien n'eſt plus certain ; vous avez écouté quelqu'un de nos jeunes garçons. — Vraiment oui, je les écoute : eſt-ce que cela gâte la taille ? — Non pas cela : mais quelqu'un d'eux vous aura fait des amitiés ? — Des amitiés ? aſſurément ; Lubin & moi, nous nous en faiſons tant que le jour dure. — Et vous lui avez tout accordé, n'eſt-ce pas ? — Oh ! mon Dieu, oui. Lubin & moi, nous n'avons rien à nous refuſer. — Comment donc, rien à vous refuſer ! — Oh ! rien du tout : je ſerois

bien fâchée qu'il ſe réſervât quelque choſe, & plus fâchée encore de lui laiſſer croire que j'ai quelque choſe qui n'eſt pas à lui. Ne ſommes-nous pas couſins ? — Couſins ! — Couſins-germains, vous dis-je. O Ciel ! s'écria le Bailli, voici bien une autre aventure ! — Sans cela, croyez-vous que nous fuſſions tout le jour enſemble ? que nous n'euſſions qu'une même cabane ? J'ai bien ouï dire que les Bergers ſont à craindre ; mais un couſin n'eſt pas dangereux. Le Juge continua d'interroger ; Annette continua de répondre : ſi bien qu'il fut plus clair que le jour qu'elle ſeroit bientôt mère. Devenir mère avant le mariage ! c'étoit une énigme pour Annette. Le Bailli la lui expliqua. Eh quoi ! lui dit-il, la première fois que ce malheur eſt arrivé, le ſoleil ne s'eſt pas obſcurci ! le Ciel n'a pas tonné ſur vous ! Non, répondit Annette, il m'en ſouvient ; il faiſoit le plus beau temps du

monde. — La terre n'a pas tremblé! elle ne s'eſt pas entr'ouverte! — Hélas! non, dit encore Annette, je la revis couverte de fleurs. — Et ſavez-vous quel crime vous avez commis? — Je ne ſais pas ce que c'eſt qu'un crime: mais tout ce que nous avons fait, je vous jure que c'eſt de bonne amitié & ſans aucune malice. Vous croyez que je ſuis groſſe; je ne l'aurois jamais deviné: mais ſi cela eſt, j'en ſuis bien aiſe; je ferai peut-être un petit Lubin. Non, reprit l'homme de lois, vous mettrez au monde un enfant qui ne reconnoîtra ni ſon père, ni ſa mère, qui rougira de ſa naiſſance, & qui vous la reprochera. Qu'avez-vous fait, malheureuſe fille, qu'avez-vous fait! Que je vous plains! & que je plains cet innocent! Ces dernières paroles firent pâlir & friſſonner Annette. Lubin la trouva tout en larmes. Ecoute, lui dit elle avec effroi, ſais-tu ce qui nous arrive? Je ſuis groſſe. — Tu es groſſe!

& de qui ? — De toi. — Tu badines. Et comment cela eſt-il arrivé ? — Le Bailli vient de me l'expliquer. — Eh bien ? — Eh bien, quand nous croyions ne nous faire que des amitiés, c'étoit l'amour que nous nous faiſions. Cela eſt drôle ! dit Lubin : voyez un peu comme on vient au monde ! Mais tu pleures, ma chère Annette ! eſt-ce que cela te fâche ? — Oui ; le Bailli me fait trembler : mon enfant, dit-il, ne reconnoîtra ni père ni mère ; il nous reprochera ſa naiſſance. — A cauſe ? — A cauſe que nous ſommes couſins, & que nous avons fait un crime. Sais-tu, Lubin, ce que c'eſt qu'un crime ? — Oui : c'eſt une vilaine choſe. Par exemple, c'eſt un crime que d'ôter la vie à quelqu'un ; mais ce n'en eſt pas un que de la donner. Le Bailli ne ſait ce qu'il dit. — Ah ! mon cher Lubin, va le trouver, je t'en conjure : je ſuis toute tremblante. Il m'a mis je ne ſais quoi dans l'ame, qui empoi-

ſonne tout le plaiſir que j'avois à t'aimer.

Lubin courut chez le Bailli. Parlez donc, lui dit-il en l'abordant, Monſieur le Juge : vous voulez que je ne ſois pas le père de mon enfant, & qu'Annette ne ſoit pas ſa mère ? — Ah, malheureux ! oſes-tu te montrer, dit le Bailli, après avoir perdu cette jeune innocente ? Malheureux vous-même, répliqua Lubin. Je n'ai point perdu Annette ; elle m'attend dans notre cabane. Mais c'eſt vous, méchant, qui lui avez mis, dit-elle, dans l'ame je ne ſais quoi qui l'afflige ; & c'eſt fort mal fait que d'affliger Annette. Petit ſcélérat, c'eſt bien toi qui lui as ravi ce qu'elle avoit de plus cher au monde. — Et quoi ? — L'innocence & l'honneur. — Je l'aime plus que ma vie, dit le Berger ; & ſi je lui ai fait quelque tort, je ſuis ici pour le réparer. Mariez-nous ; qui vous en empêche ? nous ne demandons pas mieux. — Cela eſt impoſſible. — Impoſſible ! Et pourquoi ?

le plus difficile eſt fait, ce me ſemble, puiſque nous voilà père & mère. Et c'eſt là le crime, s'écrioit le Juge: il faut vous ſéparer, vous fuir. — Nous fuir ! avez-vous bien le cœur de me le propoſer, Monſieur le Bailli ? & qui auroit ſoin d'Annette & de ſon enfant ? Moi, les quitter ! j'aimerois mieux mourir. La loi t'y oblige, dit le Bailli. Il n'y a pas de loi qui tienne, répondit Lubin en enfonçant ſon chapeau. Nous avons fait un enfant ſans vous; s'il plaît au Ciel, nous en ferons d'autres; & nous nous aimerons toujours. — Ah ! le hardi petit coquin, qui ſe révolte contre la loi ! — Ah ! le méchant homme, le mauvais cœur, qui veut que j'abandonne Annette ! Allons trouver notre Paſteur, ſe dit-il à lui-même : c'eſt un homme de bien, qui aura pitié de nous. Le Paſteur fut plus ſévère que le Juge ; & Lubin ſe retira, confondu d'avoir offenſé le Ciel ſans le ſavoir. Car enfin, diſoit-il toujours,

nous n'avons fait de mal à perſonne.

Ma chère Annette, s'écria Lubin en la revoyant, tout le monde nous condamne : mais tout le monde a beau dire ; je ne t'abandonnerai jamais. Je ſuis groſſe, dit Annette le viſage appuyé ſur ſes deux mains, qu'elle baignoit de ſes larmes ; je ſuis groſſe, & je ne puis être ta femme ! Laiſſe-moi, je ſuis déſolée : je n'ai plus de plaiſir à te voir. Hélas ! j'ai honte de moi-même ; & je me reproche tous les momens que j'ai paſſés avec toi. Ah ! le maudit Bailli, diſoit Lubin, ſans lui nous étions ſi heureux !

Dès ce moment, Annette, en proie à ſa douleur, ne pouvoit ſouffrir la lumière. Si Lubin vouloit la conſoler, il voyoit redoubler ſes larmes : elle ne répondoit à ſes careſſes, qu'en le repouſſant avec effroi. Quoi, ma chère Annette, lui diſoit-il, ne ſuis-je plus ce Lubin que tu aimois tant ? — Hélas ! non, tu n'es plus le même. Je

tremble dès que tu m'approches ; mon enfant, qui remue dans mon ſein, & que j'aurois eu tant de joie à ſentir, ſemble ſe plaindre déjà que je lui ai donné mon couſin pour père. Tu vas donc haïr mon enfant? lui dit Lubin en ſanglottant. — Oh ! non, non, je l'aimerai de toute mon ame, dit-elle. Au moins ne me défendra-t-on pas d'aimer mon enfant, de lui donner mon lait & ma vie. Mais cet enfant haïra ſa mère : le Juge me l'a prédit. Laiſſe dire ce vieux démon, reprit Lubin en la ſerrant dans ſes bras & en la baignant de ſes pleurs : ton enfant t'aimera, ma chère Annette, il t'aimera ; car je ſuis ſon père.

Lubin, au déſeſpoir, employoit toute l'éloquence de la nature & de l'amour, à diſſiper la crainte & la douleur d'Annette. Voyons, diſoit-il: qu'avons-nous fait pour irriter le Ciel ? Nous avons mené paître nos troupeaux dans les mêmes prairies : il n'y

a pas de mal à cela. J'ai élevé une cabane, tu as pris plaiſir à t'y repoſer : il n'y a pas de mal à cela. Tu dormois ſur mes genoux, je reſpirois ton haleine, & pour n'en pas perdre un ſouffle, je m'approchois tout doucement : il n'y avoit pas de mal encore. Il eſt vrai que quelquefois, éveillée par mes careſſes...... Hélas ! dit-elle en ſoupirant, il n'y avoit pas de mal à cela.

Ils avoient beau rappeler dans leur mémoire tout ce qui s'étoit paſſé dans la cabane, ils n'y voyoient rien que de naturel & d'innocent, rien dont perſonne eût à ſe plaindre, rien dont le Ciel pût ſe courroucer. Cependant voilà tout, diſoit le Berger : où eſt donc le crime ? Nous ſommes couſins ; c'eſt un malheur : mais s'il n'empêche pas que l'on s'aime, doit-il empêcher que l'on ſe marie ? En ſuis-je moins le père de mon enfant ? Et toi, en es-tu moins ſa mère ? Veux-tu m'en

croire, Annette? laiſſons-les dire. Tu n'es à perſonne, je ſuis à moi ; nous diſpoſóns de nous : chacun fait de ſon bien ce que bon lui ſemble. Nous aurons un enfant : tant mieux. Si c'eſt une fille, elle ſera gentille & douce comme toi ; ſi c'eſt un garçon, il ſera alerte & joyeux comme ſon père. Ce ſera un tréſor à nous deux : nous l'aimerons à qui mieux mieux ; &, quoi qu'on en diſe, il reconnoîtra ſon père & ſa mère, aux tendres ſoins que nous prendrons de lui. Lubin avoit beau faire parler le ſentiment & la raiſon, Annette n'étoit point tranquille, & ſon inquiétude redoubloit tous les jours. Elle n'avoit rien compris au diſcours du Bailli : mais cette obſcurité même lui rendoit ſes reproches & ſes menaces plus terribles.

Lubin, qui la voyoit ſe conſumer de triſteſſe, lui dit un matin : Ma chère Annette, ta douleur me fera mourir : reviens à toi, je t'en conjure. J'ai ima-

giné cette nuit un expédient qui peut nous réussir. Le Curé m'a dit que si nous étions riches il n'y auroit que demi-mal, & qu'avec beaucoup d'argent les cousins se tiroient de peine. Allons trouver le Seigneur du lieu : il est riche, & il n'est pas fier : c'est notre père à tous : pour lui, un Berger est un homme ; & j'ai ouï dire, dans le village, qu'il aime qu'on fasse des enfans. Nous lui conterons notre aventure, & nous lui demanderons qu'il nous aide à réparer le mal, s'il y en a. Quoi ! tu oserois ! dit la Bergère. Pourquoi non ? reprit Lubin. Monseigneur est la bonté même ; & nous serions les premiers malheureux qu'il auroit laissés sans secours.

Voilà donc Annette & Lubin qui s'acheminent vers le château. Ils demandent à parler à Monseigneur : on leur permet de paroître. Annette, les yeux baissés & les mains jointes sur son petit ventre arrondi, fait une révé-

rence modeſte. Lubin tire le pied & ôte ſon chapeau avec les graces naïves de la nature. Monſeigneur, dit-il, voilà Annette qui eſt groſſe, ſauf votre bon plaiſir, & c'eſt moi tout ſeul qui lui ai fait ce tort-là. Notre Juge dit qu'il faut être mariés pour faire des enfans; moi je demande qu'on nous marie. Il dit que cela n'eſt pas poſſible, à cauſe que nous ſommes couſins : moi, je trouve que cela ſe peut, attendu qu'Annette eſt groſſe, & qu'il n'eſt pas plus difficile d'être mari que d'être père. Le Bailli nous donne au diable, & nous nous recommandons à vous. L'homme juſte qui l'écoutoit, fut obligé de ſe contraindre, pour ne pas rire de la harangue de Lubin. Mes enfans, dit-il, le Bailli a raiſon. Mais raſſurez-vous, & racontez-moi comment la choſe s'eſt paſſée. Annette, qui n'avoit pas trouvé le ton de Lubin aſſez touchant (car la nature enſeigne aux femmes l'art d'attendrir & de gagner les hommes,

& Cicéron n'eſt qu'un écolier auprès d'une jeune ſolliciteuſe), Annette prit donc la parole. Hélas ! Monſeigneur, dit-elle, rien n'eſt plus ſimple ni plus naturel que tout ce qui nous eſt arrivé. Dès l'enfance, Lubin & moi nous gardions les moutons enſemble : nous nous careſſions étant enfans ; & quand on ſe voit tous les jours, on grandit ſans s'en apercevoir. Nos parens ſont morts : nous étions ſeuls au monde. Si nous ne nous aimons pas, diſois-je, qui nous aimera ? Lubin diſoit la même choſe. Le loiſir, la curioſité, je ne ſais quoi encore nous a fait eſſayer toutes les façons de nous témoigner que nous nous aimions ; & vous voyez ce qui nous arrive. Si j'ai mal fait, j'en mourrai de douleur. Tout ce que je déſire, c'eſt de mettre ſon enfant au monde, pour le conſoler quand je ne ſerai plus. Ah ! Monſeigneur, dit Lubin en fondant en larmes, empêchez qu'Annette ne meure : je mourrois

auſſi ; & ce ſeroit dommage. Si vous ſaviez comme nous vivions enſemble ! Il falloit nous voir, avant que ce vieux Bailli nous eût mis la frayeur dans l'ame : c'étoit à qui étoit le plus gai. Voyez à préſent comme elle eſt pâle & triſte, elle dont le teint pouvoit défier toutes les roſes du printemps. Ce qui la déſeſpère le plus, c'eſt qu'on la menace que ſon enfant lui reprochera ſa naiſſance. A ces dernières paroles, Annette ne put retenir ſes ſanglots. Il viendra donc, dit-elle, me la reprocher ſur ma tombe. Je ne demande au Ciel que de vivre aſſez pour lui donner mon lait ; & que j'expire dans le moment qu'il n'aura plus beſoin de ſa mère. A ces mots, elle ſe couvrit le viſage de ſon tablier, pour cacher les pleurs qui l'inondoient.

Le ſage & vertueux mortel dont ils imploroient le ſecours, étoit trop ſenſible lui-même, pour n'être pas touché de cette ſcène attendriſſante. Allez,

mes enfans, leur dit-il ; votre innocence & votre amour ſont également reſpectables. Si vous étiez riches, vous obtiendriez la permiſſion de vous aimer & d'être unis : il n'eſt pas juſte que l'infortune vous tienne lieu de crime. Il ne dédaigna pas d'écrire à Rome en leur faveur ; & Benoît XIV conſentit, avec joie, que ces amans fuſſent époux.

LES
MARIAGES SAMNITES,
ANECDOTE ANCIENNE.

QUE tout Légiſlateur qui veut s'aſſurer du cœur des hommes, commence par ranger les femmes du parti des lois & des mœurs ; qu'il mette la vertu & la gloire ſous la garde de la beauté, ſous la tutelle de l'amour : ſans cet accord, il n'eſt sûr de rien.

Telle fut la politique des Samnites, cette République guerrière qui fit paſſer Rome ſous le joug, & qui fut long-temps ſa rivale. Ce qui faiſoit d'un Samnite un guerrier, un patriote, un homme vertueux à toute épreuve, c'étoit le ſoin qu'on avoit eu d'attacher à toutes ces qualités le plus digne prix de l'amour.

La cérémonie des mariages ſe célébroit tous les ans dans une place im-

menſe, deſtinée aux exercices militaires. Toute la jeuneſſe en état de donner des citoyens à la République, s'aſſembloit au jour ſolennel. Là, les garçons choiſiſſoient leurs épouſes ſelon le rang que leurs vertus & leurs exploits leur avoient donné dans les faſtes de la patrie. On conçoit aiſément quel triomphe ce devoit être pour celles qui avoient la gloire d'être choiſies par les vainqueurs, & combien l'orgueil & l'amour, ces deux reſſorts des paſſions humaines, donnoient de force à des vertus, d'où dépendoit tout leur ſuccès. On attendoit tous les ans la cérémonie des mariages avec une timide impatience : juſques-là, les garçons & les filles Samnites ne ſe voyoient guère qu'au temple, ſous les yeux des mères & des ſages vieillards, avec une modeſtie également inviolable pour les deux ſexes. A la vérité, cette gêne auſtère n'en étoit pas une pour les déſirs : les yeux & le cœur faiſoient un

choix ; mais c'étoit pour les enfans un devoir religieux & ſacré, de ne confier leur inclination qu'aux auteurs de leurs jours : un pareil ſecret divulgué étoit la honte d'une famille. Cette confidence intime du ſentiment le plus cher à leur ame, ce tendre épanchement qu'il n'étoit permis de donner à ſes déſirs, à ſes regrets, à ſon eſpoir, & à ſes craintes, que dans le ſein reſpectable de la nature, rendoit un père & une mère les amis, les conſolateurs, les ſoutiens de leurs enfans. La gloire des uns, le bonheur des autres joignoient tous les membres d'une famille par les plus vifs intérêts du cœur humain ; & cette ſociété de plaiſir & de peine, cimentée par l'habitude & conſacrée par le devoir, ſe perpétuoit juſqu'au tombeau. Si le ſuccès trompoit leurs vœux, une inclination, qui ne s'étoit point manifeſtée, abandonnoit ſon objet d'autant plus aiſément, qu'elle ſe fût en vain obſtinée à le pourſuivre,

& qu'il falloit qu'elle fît place à l'objet d'un nouveau choix : car le mariage étoit un acte de citoyen. Le Légiſlateur avoit penſé ſagement que celui qui ne veut point de femme à lui, compte un peu ſur celles des autres ; & en faiſant un crime de l'adultère, il avoit fait un devoir de l'hymen. Il falloit donc ſe préſenter à l'aſſemblée dès qu'on avoit atteint l'âge marqué par les lois, & faire un choix ſelon ſon rang, ne fût-il pas même ſelon ſes déſirs.

Parmi les peuples belliqueux, la beauté, dans le ſexe même le plus foible, a quelque choſe de fier & de noble, qui ſe reſſent de leurs mœurs. La chaſſe étoit l'amuſement le plus familier des filles Samnites : leur adreſſe à tirer de l'arc, leur légèreté à la courſe, ſont des talens inconnus parmi nous. Ces exercices donnoient à leur taille une ſoupleſſe merveilleuſe, & à leur action une liberté pleine de graces. Déſar-

mées, la modeſtie étoit peinte ſur leur front : dès qu'elles attachoient leur carquois, leur tête ſe plaçoit avec une aſſurance guerrière, & le courage brilloit dans leurs yeux. La beauté des hommes avoit un caractère majeſtueux & ſombre ; & l'image des combats, ſans ceſſe préſente, donnoit à leurs regards une fierté grave, impoſante, & farouche. Parmi cette jeuneſſe guerrière, on diſtinguoit, à la délicateſſe de ſes traits, à ſon air ſenſible & tendre, le fils du brave Téleſpon, l'un des vieux Samnites qui avoient le mieux combattu pour la liberté. Ce vieillard, en remettant ſes armes aux mains du jeune homme, lui avoit dit : Mon fils, j'entends quelquefois nos vieillards, mauvais plaiſans, me dire que je devrois vous habiller en femme, & que vous auriez fait une jolie chaſſereſſe. Ces railleries affligent votre père ; mais il s'en conſole, dans l'eſpoir qu'au moins la nature ne ſe ſera pas mépriſe

au cœur qu'elle vous a donné. Raſſurez-vous, mon père, lui répondit le jeune homme piqué d'émulation ; ces vieillards ſeront peut-être bien aiſes quelque jour que leurs enfans ſuivent mon exemple : peu m'importe, du reſte, qu'on me prenne ici pour une fille : les Romains ne s'y tromperont pas. Agatis tint parole à ſon père, & fit éclater, dans ſes premières campagnes, une intrépidité, une ardeur qui changea les railleries en éloges. Ses compagnons ſe diſoient avec étonnement : Qui croiroit que ce corps effeminé fût rempli d'un ſi mâle courage ? Le froid, la faim, les fatigues, rien ne l'étonne : avec ſon air touchant & modeſte, il brave la mort tout comme nous.

Un jour, en préſence de l'ennemi, Agatis voyant de ſang froid tomber autour de lui une grêle de flêches : Vous qui êtes ſi beau, comment êtes-vous ſi brave ? lui dit un de ſes compagnons, remarquable par ſa laideur. A ces mots,

on donna le ſignal de l'attaque. Et vous, qui êtes ſi laid, répondit Agatis, voulez-vous voir qui de nous deux enlevera l'étendard du bataillon que nous allons charger ? Il dit : l'un & l'autre s'élancent ; & au milieu du carnage, Agatis paroît l'étendard à la main.

Cependant il approchoit de l'âge où il devoit être au nombre des époux, & par la qualité de père, obtenir celle de citoyen. Les jeunes filles, qui entendoient parler de ſa valeur avec eſtime, & qui voyoient ſa beauté avec une douce émotion, s'envioient mutuellement ſes regards. Une ſeule enfin les attira : ce fut la belle Céphalide.

Elle réuniſſoit au plus haut point cette modeſtie & cette fierté, ces graces nobles & touchantes qui caractériſoient les beautés Samnites. Les lois, comme je l'ai dit, n'avoient pu défendre aux yeux de ſe parler ; & les yeux de l'amour ſont bien éloquens, lorſqu'il n'a

n'a pas d'autre langage. Si vous avez vu quelquefois des Amans contraints par la préſence d'un témoin ſévère, n'admirez-vous pas avec quelle rapidité toute l'ame ſe développe dans l'éclair d'un coup-d'œil échappé? Un regard d'Agatis déclara ſon trouble, ſes déſirs, ſes craintes, ſon eſpoir, & l'émulation de vertu & de gloire dont l'amour venoit d'enflammer ſon cœur. Céphalide ſembloit défendre à ſes yeux de rencontrer ceux d'Agatis; mais ſes yeux étoient quelquefois un peu lents à lui obéir, & ne ſe baiſſoient qu'après leur réponſe. Un jour ſur-tout, & ce fut celui qui décida le triomphe de ſon Amant, un jour, ſes regards attachés ſur lui, après avoir été quelque temps immobiles, ſe tournèrent vers le Ciel avec l'expreſſion la plus tendre. Ah! j'entends ce vœu, dit le jeune homme en lui-même, je l'entends, & je l'accomplirai. Fille charmante, me ſuis-je trop flatté? Vos

yeux levés au Ciel ne lui demandoient-ils pas de me rendre digne de vous choisir ? Eh bien, le Ciel vous a écoutée : je le sens aux mouvemens de mon ame. Mais, hélas ! tous mes rivaux (& j'en aurai sans nombre) vont me disputer cette gloire : une action d'éclat dépend des circonstances : qu'un plus heureux que moi la saisisse, il a l'honneur du premier choix ; & le premier choix, belle Céphalide, ne peut manquer de tomber sur vous.

Ces idées l'occupoient sans cesse : elles occupoient aussi son Amante. Si Agatis avoit à choisir, disoit-elle, il me nommeroit, j'ose le croire : je l'ai bien observé, j'ai bien lu dans son ame. Soit qu'il se présente à mes compagnes, soit qu'il leur adresse la parole, il n'a point avec elles cette complaisance, ce doux empressement qu'il témoigne à me voir. Je m'aperçois même que sa voix, naturellement douce & tendre, a quelque chose encore de

plus ſenſible en me parlant. Ses yeux ſur-tout .... oh ! ſes yeux m'ont dit ce qu'ils ne diſent à perſonne ; & plût aux Dieux qu'il fût le ſeul qui me diſtinguât de la foule ! Oui, mon cher Agatis, ce ſeroit un malheur d'être belle pour un autre que pour toi. Quelle comparaiſon avec toute cette jeuneſſe, qui m'effraye en me cherchant des yeux ! Leur air meurtrier m'épouvante. Agatis eſt vaillant, mais il n'a rien de féroce : même ſous les armes, on voit en lui je ne ſais quoi d'attendriſſant. Il fera des prodiges de valeur, j'en ſuis ſûre ; mais enfin ſi la fortune trahit l'amour, & ſi quelque autre a l'avantage .... Cette penſée me glace d'effroi.

Céphalide ne diſſimula point ſes alarmes à ſa mère. Faites des vœux, lui dit-elle, faites des vœux pour la gloire d'Agatis ; vous en ferez pour le bonheur de votre fille. Je crois, je ſuis ſûre qu'il m'aime ; & puis-je ne

pas l'adorer? Vous ſavez qu'il a l'eſtime de nos vieillards; il eſt l'idole de toute mes compagnes : je vois leur trouble, leur émotion à ſon approche : un mot de ſa bouche les remplit d'orgueil. Eh bien, dit la mère en ſouriant, s'il vous aime, il vous choiſira. — Il me choiſiroit ſans doute, s'il avoit le droit de choiſir ; mais, ma mère . . . — Mais, ma fille, il aura ſon tour. — Son tour, hélas ! il ſera bien temps ! reprit Céphalide en baiſſant les yeux. — Comment, ma fille ! il ſemble, à vous entendre, que c'eſt à qui vous poſſédera ! vous vous flattez un peu légèrement. — Je ne me flatte point, je tremble : heureuſe ſi je n'ai ſu plaire qu'à celui que j'aimerai toujours !

Agatis de ſon côté, la veille du jour qu'on entroit en campagne, dit à ſon père en l'embraſſant : Adieu, cher auteur de ma vie : ou vous me voyez pour la dernière fois, ou vous me reverrez le plus glorieux de tous les

enfans des Samnites. — C'eſt fort bien dit, mon enfant : voilà comme un fils bien né doit prendre congé de ſon père. Effectivement je te vois animé d'une ardeur qui m'étonne moi-même : quels Dieux favorables te l'inſpirent ? — Quels Dieux, mon père ? La Nature & l'Amour, le déſir de vous imiter & de mériter Céphalide. — Oh ! j'entends, l'amour s'en mêle : il n'y a pas de mal à cela. Eh ! dis-moi un peu : il me ſemble avoir diſtingué quelquefois ta Céphalide entre ſes compagnes. — Oui, mon père, on la diſtingue aiſément. — Mais ſais-tu bien qu'elle eſt fort belle ? — Belle ! belle comme la gloire. — Je crois la voir, pourſuivit le vieillard qui ſe plaiſoit à l'animer ; je lui trouve une taille de Nymphe. Ah ! mon père, s'écrie Agatis, vous faites bien de l'honneur aux Nymphes. — Une démarche leſte. — Et plus noble encore. — Un teint frais. — C'eſt la roſe même. — De longs che-

veux noués avec grace. — Et ſes yeux, mon père, & ſes yeux? Ah! c'étoit-là ce qu'il falloit voir, lorſque, ſe levant au Ciel après s'être fixés ſur moi, ils lui demandoient mon triomphe. — Tu as raiſon, elle eſt toute charmante. Mais tu dois avoir des rivaux. — Des rivaux! j'en ai mille ſans doute. — Ils te l'enleveront. — Ils me l'enleveront! — A te parler vrai, j'en ai peur: c'eſt une bien brave jeuneſſe que cette jeuneſſe Samnite! — Oh! brave tant qu'il vous plaira; ce n'eſt pas là ce qui m'inquiète. Qu'on nous donne occaſion de mériter Céphalide; vous entendrez parler de moi. Téleſpon, qui juſqu'alors s'étoit plu à l'aiguillonner, ne put retenir plus long-temps ſes larmes. Ah! le beau préſent que nous fait le Ciel, dit-il en l'embraſſant, lorſqu'il nous donne un cœur ſenſible! C'eſt le principe de toutes les vertus. Mon cher enfant, tu me combles de joie. Il me reſte encore dans

les veines de quoi faire une campagne; & tu me promets de si belles choses, que je veux faire celle-ci avec toi.

Le jour du départ, selon l'usage, toute l'armée défila devant les jeunes filles rangées sur la place, pour animer les guerriers. Le bon vieillard Télespon marchoit à côté de son fils. Ah! ah! disoient les autres vieillards, voilà Télespon rajeuni: où va-t-il donc à son âge? A la noce, répondit le bon homme, à la noce. Agatis lui fit remarquer de loin Céphalide qui s'élevoit au-dessus de ses compagnes avec une grace toute céleste. Son père, qui avoit les yeux sur lui, s'aperçut qu'en passant devant elle, ce visage doux & serein s'enflamma d'une ardeur guerrière, & devint terrible comme celui de Mars. Courage, mon fils, lui dit-il, sois amoureux, cela te sied bien.

Une partie de la campagne se passa, entre les Samnites & les Romains, à s'observer, sans en venir à une action

décisive. Les forces des deux Etats consistoient dans leur armée ; & les Généraux, de part & d'autre, les ménageoient en habiles gens. Cependant les jeunes Samnites à marier, brûloient d'impatience d'en venir aux mains. Je n'ai rien fait encore, disoit l'un, qui mérite d'être inscrit dans les fastes de la République ; j'aurai la honte de m'entendre nommer sans aucun éloge qui me distingue. Quel dommage, disoit l'autre, qu'on ne daigne pas nous offrir l'occasion de nous signaler! j'aurois fait des prodiges dans cette campagne. Notre Général, disoit le plus grand nombre, veut nous déshonorer aux yeux de nos vieillards & de nos épouses. S'il nous ramène sans combattre, on aura lieu de croire qu'il s'est défié de notre valeur.

Mais le sage guerrier qui étoit à leur tête, les entendoit sans s'émouvoir. De sa lenteur & de ses délais il se promettoit deux avantages: l'un,

de persuader à l'ennemi qu'il étoit foible ou timide, & de l'engager, dans cette confiance, à l'attaquer imprudemment; l'autre, de laisser croître l'impatience de ses guerriers, & de porter leur ardeur à l'excès, avant de risquer la bataille. L'un & l'autre lui réussit. Le Général Romain, haranguant ses troupes, leur fit voir les Samnites chancelans, & tous prêts à fuir devant eux. Le génie de Rome l'emporte, leur dit-il; celui de nos ennemis tremble & n'en peut soutenir l'approche. Allons, braves Romains, si nous n'avons pas l'avantage du lieu, celui de la valeur y supplée; il est à nous: marchons. Les voilà, dit le Général Samnite à sa jeunesse impatiente; laissons-les approcher jusqu'à la portée de l'arc, & vous aurez alors toute liberté de mériter vos épouses.

Les Romains s'avancent; les Samnites les attendent de pied ferme. Fondons sur eux, dit le Général Romain;

un corps immobile ne peut ſoutenir l'impétuoſité de celui qui le heurte. Tout à coup les Samnites s'élancent eux-mêmes avec la rapidité des courſiers, quand on leur ouvre la barrière. Les Romains s'arrêtent; ils reçoivent le choc ſans ſe rompre & ſans s'ébranler; & l'habileté de leur chef change tout à coup l'attaque en défenſe. On combattit long-temps avec une opiniâtreté incroyable : pour le concevoir, il faut s'imaginer que des hommes, qui n'avoient d'autres paſſions que l'amour, la nature, la patrie, la liberté, la gloire, défendoient, dans ces momens déciſifs, tous ces intérêts à la fois. Dans l'une des attaques redoublées des Samnites, le vieux Téleſpon fut dangereuſement bleſſé en combattant à côté de ſon fils. Cet enfant, plein d'amour pour ſon père, voyant les Romains plier de toutes parts, & croyant la bataille gagnée, ſuivit le mouvement invincible de la

nature, & tirant ſon père de la mêlée, l'aida à ſe traîner à quelque diſtance du lieu du combat. Là, au pied d'un arbre, il panſoit en pleurant la profonde bleſſure de ce vénérable vieillard. Comme il en arrachoit le trait, il entendit auprès de lui le bruit d'une troupe de Samnites qu'on avoit repouſſée. Où allez-vous, mes amis? leur dit-il en abandonnant ſon père: vous fuyez! voici votre chemin; & apercevant l'aîle gauche des Romains à découvert, Venez, dit-il, attaquons leur flanc: ils ſont vaincus ſi vous voulez me ſuivre. Cette évolution rapide jeta l'effroi dans cette aîle de l'armée Romaine; & Agatis la voyant en déroute, Pourſuivez, dit-il, mes amis; le chemin eſt ouvert: je vous quitte un inſtant, pour aller ſecourir mon père. La victoire enfin ſe décida pour les Samnites; & les Romains, trop affoiblis par leurs pertes, furent obligés de rentrer dans leurs murs.

Télefpon s'étoit évanoui de douleur; les foins de fon fils le ranimèrent. Sont-ils battus? demanda le vieillard. On achève, dit le jeune homme; les chofes font en bon état. S'il eft ainfi, dit le père en fouriant, tâche de me rappeler à la vie : elle eft douce pour les vainqueurs ; & je veux te voir marier. Le bon homme n'eut de longtemps la force d'en dire davantage; car le fang qui avoit coulé de fa plaie, l'avoit réduit à l'extrémité.

Les Samnites, après leur victoire, s'empreffèrent toute la nuit à fecourir les bleffés : on n'épargna rien pour fauver le digne père d'Agatis; & il fe remit, quoiqu'avec peine, de fon extrême épuifement.

Le retour de la campagne étoit le temps des mariages, pour deux raifons : l'une, afin que la récompenfe des fervices rendus à la patrie, les fuivît de près, & que l'exemple en eût plus de force; l'autre, afin que pendant

l'hiver les jeunes époux eussent le temps de donner la vie à de nouveaux citoyens, avant que d'aller exposer la leur. Comme les actions de cette ardente jeunesse avoient été plus brillantes que jamais, on crut devoit donner plus de pompe & de splendeur à la fête qui en devoit être le triomphe.

Il y avoit peu de filles dans la République qui n'eussent, comme Céphalide, quelque intelligence de sentimens & de désirs avec quelqu'un des jeunes gens : & chacune d'elles faisoit des vœux pour celui dont elle espéroit fixer le choix, s'il avoit à choisir.

La place où l'on devoit s'assembler étoit un vaste amphithéâtre ouvert par des arcs de triomphe, où l'on voyoit suspendues les dépouilles des Romains. Les jeunes guerriers devoient s'y rendre couverts de leurs armes ; les jeunes filles, avec l'arc & le carquois, & aussi bien vêtues que le permettoit la simplicité d'une République où le luxe

étoit inconnu. Allons, mes filles, disoient les mères empressées à les parer; il faut vous présenter à cette fête auguste avec tous les agrémens qu'a bien voulu vous accorder le Ciel. La gloire des hommes est de vaincre, celle des femmes est de plaire. Heureuses celles qui mériteront les vœux de ces jeunes & vaillans citoyens, qui vont être jugés les plus dignes de donner des défenseurs à l'Etat! la palme du mérite ombragera leur demeure, l'estime publique l'environnera; leurs enfans seront les fils aînés de la patrie, & sa plus précieuse espérance. En parlant ainsi, ces mères tendres entrelaçoient de pampre & de myrte les beaux cheveux de ces jeunes vierges, & donnoient aux plis de leur voile le jeu le plus favorable au caractère de leur beauté. Des nœuds de leur ceinture placée au-dessous du sein, elles faisoient naître les ondes d'une draperie élégante, attachoient le carquois sur leurs épaules,

les inſtruiſoient à ſe préſenter avec grace, appuyées ſur leur arc, & relevoient négligemment leur robe légère au-deſſus de l'un des genoux, pour donner à leur démarche plus d'aiſance & plus de nobleſſe. Cette induſtrie des mères Samnites étoit un acte de piété ; & la galanterie elle-même, employée au triomphe de la vertu, en prenoit le ſacré caractère. Les filles, en ſe mirant dans le criſtal d'une onde pure, ne ſe trouvoient jamais aſſez belles ; chacune d'elles s'exagéroit les avantages de ſes rivales, & n'oſoit plus compter ſur les ſiens.

Mais de tous les vœux formés dans ce grand jour, il n'y en eut point de plus ardens que ceux de la belle Céphalide. Puiſſent les Dieux nous exaucer ! lui dit ſa mère en l'embraſſant. Mais, ma fille, attendez leur volonté avec la docilité d'un cœur humble : s'ils vous ont donné quelques charmes, ils ſavent quel en doit être le prix. C'eſt

à vous de couronner leurs dons par les graces de la modeſtie. Sans la modeſtie, la beauté peut éblouir, mais elle ne touchera jamais : c'eſt par-là qu'elle inſpire une tendre vénération, & qu'elle obtient une eſpèce de culte. Que cette modeſtie aimable ſerve de voile à des déſirs qui, peut-être, doivent s'éteindre avant la fin du jour, & faire place à un nouveau penchant. Céphalide ne put ſoutenir cette idée, ſans laiſſer échapper quelques larmes. Ces larmes, lui dit la mère, ſont indignes d'une fille Samnite. Sachez que de tous les jeunes guerriers qui vont concourir, il n'en eſt aucun qui n'ait prodigué ſon ſang pour notre défenſe & notre liberté ; qu'il n'en eſt aucun qui ne vous mérite, & envers lequel vous ne duſſiez être glorieuſe d'acquitter votre patrie. Occupez-vous de cette penſée, ſéchez vos pleurs, & ſuivez-moi.

De ſon côté, le bon homme Teleſpon conduiſoit ſon fils à l'aſſemblée.

Eh bien, lui dit-il, comment va le cœur ? J'ai été aſſez content de toi dans cette campagne, & j'eſpère qu'on en dira du bien. Hélas ! dit le tendre & modeſte Agatis, je n'ai eu qu'un moment pour moi. J'aurois peut-être fait quelque choſe; mais vous étiez bleſſé, je vous devois mes ſoins. Je ne me reproche pas de vous avoir ſacrifié ma gloire. Je ſerois inconſolable d'avoir trahi ma patrie ; mais je ne le ſerois pas moins d'avoir abandonné mon père. Grace au Ciel, mes devoirs n'ont pas été incompatibles ; le reſte eſt dans la main des Dieux. J'admire comme on eſt religieux quand on a peur, dit le vieillard en ſouriant : avoue que tu étois plus réſolu en allant charger les Romains. Mais prends courage, tout ira bien ; je t'en promets une jolie.

Ils ſe rendent à l'aſſemblée, où pluſieurs générations de citoyens, rangées en amphithéâtre, formoient le coup-d'œil le plus impoſant. L'enceinte s'ar-

rondiſſoit en ovale. On voyoit d'un côte les filles aux pieds des mères ; de l'autre, les pères au-deſſus des garçons ; à l'un des bouts, le conſeil des vieillards ; à l'autre, la jeuneſſe, qui n'étoit pas encore nubile, placée ſelon les degrés de l'âge. Les nouveaux mariés des années précédentes environnoient l'enceinte. Le reſpect, la modeſtie, & le ſilence régnoient par-tout. Ce ſilence fut tout à coup interrompu par le bruit des fanfares guerrières ; & l'on vit s'avancer le Général Samnite, environné des héros qui commandoient ſous lui. Sa préſence fit baiſſer les yeux à tous les concurrens. Il traverſe l'enceinte, & va ſe placer, avec ſon cortége, au milieu des Sages.

On ouvre les faſtes de la République, & un héraut lit à haute voix, ſelon l'ordre des temps, le témoignage que les Magiſtrats & les Généraux ont rendu de la conduite des jeunes guerriers. Celui qui, par quelque lâcheté

ou quelque baſſeſſe, auroit imprimé une tache à ſon nom, étoit condamné, par les lois, à la peine infamante du célibat, juſqu'à ce qu'il eût racheté ſon honneur par quelque action généreuſe : mais rien n'étoit plus rare que ces exemples. Une probité ſimple, une bravoure irréprochable étoit le moindre éloge qu'on pût donner à un jeune Samnite ; & c'étoit une eſpèce de honte que de n'avoir fait que ſon devoir. La plupart d'entre eux avoient donné des preuves d'un courage, d'une vertu, qui par-tout ailleurs feroient héroïques, & qui, dans les mœurs de ce peuple, ſe diſtinguoient à peine, tant ils étoient familiers. Quelques-uns s'élevoient au deſſus de leurs rivaux par des actions plus éclatantes ; mais le jugement des ſpectateurs devenoit plus ſévère, à meſure qu'ils entendoient publier des vertus plus dignes d'éloge ; & celles qui les avoient d'abord frappés, rentroient dans la foule des cho-

ſes louables, effacées par de plus beaux traits. Les premières campagnes d'Agatis étoient de ce nombre. Mais quand on en vint au récit de la dernière bataille, & qu'on raconta comment il avoit abandonné ſon père pour rallier ſes compagnons & les ramener au combat; ce ſacrifice de la nature à la patrie enleva tous les ſuffrages : les larmes coulèrent des yeux des vieillards; ceux qui environnoient Téleſpon, l'embraſſoient de joie, les plus éloignés le félicitoient du geſte & du regard; le bon homme rioit & fondoit en larmes; les rivaux même de ſon fils le regardoient avec reſpect; & les mères, preſſant leurs filles dans leurs bras, leur ſouhaitoient Agatis pour époux. Céphalide, pâle & tremblante, n'oſe lever les yeux : ſon cœur, ſaiſi de joie & de crainte, a ſuſpendu ſon mouvement; ſa mère, qui la ſoutient ſur ſes genoux, n'oſe lui parler, de peur de la trahir, & croit

voir tous les yeux attachés ſur elle.

Dès que le murmure de l'applaudiſſement univerſel fut appaiſé, le héraut nomme Parménon, & raconte de ce jeune homme, que, dans la dernière bataille, le courſier du Général Samnite s'étant abattu ſous lui, percé d'une flèche mortelle, & le héros, dans ſa chûte, s'étant trouvé un moment ſans défenſe, un ſoldat Romain étoit prêt à le percer de ſon javelot; que Parménon, pour ſauver la vie au Chef, avoit expoſé la ſienne en ſe précipitant au devant du coup, dont il avoit reçu la profonde bleſſure. Il eſt certain, dit le Général en prenant la parole, que ce généreux citoyen me fit un bouclier de ſon corps; & ſi mes jours ſont utiles à la patrie, c'eſt un bienfait de Parménon. A ces mots, l'aſſemblée, moins attendrie, mais non moins étonnée de la vertu de Parménon que de celle d'Agatis, lui donna les mêmes éloges; & l'on vit

les ſuffrages & les vœux ſe partager entre ces deux rivaux. Le héraut, par ordre des vieillards, impoſe ſilence ; & ces Juges vénérables ſe lèvent pour délibérer. Les opinions ſe combattent long-temps avec même avantage : quelques-uns prétendoient qu'Agatis n'avoit pas dû quitter ſon poſte pour ſecourir ſon père, & qu'il n'avoit fait que réparer cette faute en abandonnant ſon père pour rallier ſes compagnons : mais ce ſentiment dénaturé fut celui du plus petit nombre. Le plus ancien des vieillards prit enfin la parole, & dit : N'eſt-ce pas la vertu que nous devons récompenſer ? Il ne s'agit donc que de ſavoir lequel de ces deux mouvemens eſt le plus vertueux, ou d'abandonner un père expirant, ou d'expoſer ſa propre vie. Nos jeunes gens ont fait tous les deux une action déciſive pour la victoire : c'eſt à vous de juger, vertueux citoyens, laquelle des deux a dû le plus coûter. De deux exem-

ples égalément utiles, le plus pénible eſt celui qu'il faut le plus encourager.

Le croira-t-on des mœurs de ce peuple ? Il fut décidé d'une voix, qu'il étoit plus généreux de s'arracher des bras d'un père expirant, que l'on peut ſecourir, que de s'expoſer ſoi-même à la mort, fût-elle inévitable ; & tous les ſuffrages ſe réunirent pour décerner à Agatis l'honneur du premier choix. Mais le combat qui va s'élever, paroîtra moins vraiſemblable encore. On avoit délibéré à haute voix ; & Agatis avoit entendu que le principe de générofité avoit ſeul fait pencher la balance. Il s'éleva dans ſon ame un reproche qui le fit rougir. Non, dit-il en lui-même, c'eſt une ſurpriſe, je ne dois point en abuſer. Il demande à parler : on lui prête ſilence. « Un triom-
» phe que je n'aurois pas mérité, dit-
» il, feroit le ſupplice de ma vie ; &
» dans les bras de ma vertueuſe épouſe,
» mon bonheur feroit empoiſonné par

» le crime de l'avoir obtenue injuste-
» ment. Vous croyez couronner en
» moi celui qui a le plus fait pour
» sa patrie ; sages Samnites, je dois l'a-
» vouer, je n'ai pas tout fait pour elle
» seule. J'aime, j'ai voulu mériter ce
» que j'aime ; & s'il me revient quelque
» gloire d'une conduite que vous dai-
» gnez louer, l'amour la partage avec
» la vertu. Que mon rival se juge lui-
» même, & qu'il reçoive le prix que
» je lui cède, s'il a été plus généreux
» que moi ». Comment exprimer l'é-
motion que cet aveu causa dans tous
les cœurs ? D'un côté, il ternissoit l'é-
clat des actions de ce jeune homme ;
& de l'autre, il donnoit au caractère
de sa vertu quelque chose de plus
héroïque, de plus étonnant, de plus
rare, que le dévouement le plus gé-
néreux. Ce trait de franchise & de
candeur produisit sur ses jeunes ri-
vaux deux effets tout opposés. Les
uns, l'admirant avec une joie ouverte,
sembloient

ſembloient témoigner, par une noble aſſurance, que cet exemple les élevoit au deſſus d'eux-mêmes ; les autres, interdits & confus, paroiſſoient en être accablés comme d'un poids au deſſus de leurs forces. Les mères & les filles donnoient toutes en ſecret le prix de la vertu à celui qui avoit eu la magnanimité de déclarer qu'il n'en étoit pas digne ; & les vieillards avoient les yeux attachés ſur Parménon, qui, d'un viſage tranquille, attendoit qu'on daignât l'entendre. « Je ne ſais, dit-il enfin en s'adreſſant à Agatis, je ne ſais » à quel degré les actions des hom- » mes doivent être déſintéreſſées, pour » être vertueuſes. Il n'eſt rien, à le bien » prendre, que l'on ne faſſe pour ſa » propre ſatisfaction ; mais ce que je » n'aurois pas fait pour la mienne, c'eſt » l'aveu que je viens d'entendre ; & » quand il y auroit eu juſqu'ici, dans ma » conduite, quelque choſe de plus gé- » néreux que dans la vôtre, ce qui n'eſt

» pas bien décidé, la févérité avec
» laquelle vous venez de vous juger,
» vous élève au dessus de moi ».

Ce fut alors que les vieillards confondus ne furent plus quel parti prendre : on n'alla pas même aux voix pour délibérer à qui donner le prix. Il fut décidé, par acclamation, que tous les deux le méritoient, & que l'honneur du second choix n'étoit plus digne de l'un ni de l'autre. Le plus ancien des Juges reprit la parole : « Pourquoi retarder, dit-il, par nos
» irréfolutions, le bonheur de ces jeu-
» nes gens ? Leur choix est fait au fond
» de leur cœur : qu'on leur permette de
» se communiquer l'un à l'autre le secret
» de leurs désirs ; si l'objet en est diffé-
» rent, chacun d'eux, sans primauté,
» obtiendra l'épouse qu'il aime : s'il ar-
» rive qu'ils soient rivaux, la loi du sort
» en décidera ; & il n'est point de fille
» Samnite qui ne fasse gloire de conso-
» ler le moins heureux de ces deux guer-

» riers ». Ainſi parla le vénérable Androgée, & toute l'aſſemblée applaudit.

On fait avancer Agatis & Parménon au milieu de l'enceinte. Ils commencent par s'embraſſer, & tous les yeux ſe mouillent de larmes. Tremblans l'un & l'autre, ils héſitent, ils n'oſent nommer l'épouſe qu'ils ont déſirée; aucun d'eux ne croit poſſible que l'autre ait fait un choix différent du ſien. J'aime, dit Parménon, ce que le Ciel a formé de plus accompli ; c'eſt la grace, la beauté même. Hélas ! répondit Agatis, vous aimez celle que j'adore ; c'eſt la nommer que de la peindre ainſi : la nobleſſe de ſes traits, la douce fierté de ſes regards, je ne ſais quoi de divin dans ſa taille & dans ſa démarche, la diſtinguent aſſez de la foule des filles Samnites. Que l'un de nous ſera malheureux, d'être réduit à un autre choix ! Vous dites vrai, reprit Parménon ; il n'eſt point de bonheur ſans Eliane. Sans Eliane, dites-vous ? Quoi ! s'écrie

Agatis, c'eſt la fille du ſage Androgée, Eliane, que vous aimez ! Et qui donc aimerois-je ? dit Parménon étonné de la joie de ſon rival. C'eſt Eliane ! ce n'eſt pas Céphalide ! reprit Agatis avec tranſport. Ah ! s'il eſt ainſi, nous ſommes heureux : embraſſez-moi, vous me rendez la vie.

A leurs embraſſemens redoublés, l'on jugea ſans peine que l'amour les avoit mis d'accord. Les vieillards leur ordonnèrent d'approcher, & ſi leur choix n'étoit pas le même, de le déclarer à haute voix. Au nom d'Eliane & de Céphalide, tout retentit d'applaudiſſemens. Androgée & Téleſpon, le brave Eumène, père de Céphalide, celui de Parménon, appelé Mélante, ſe félicitoient l'un l'autre, avec cet attendriſſement qui ſe mêle à la joie des vieillards. Mes amis, dit Téleſpon, nous avons là de braves enfans : avec quel zèle ils en vont faire d'autres ! Quand j'y penſe, je crois être encore à la fleur

de mon âge. Foibleſſe paternelle à part, le jour des mariages eſt ma fête à moi : il me ſemble que c'eſt moi qui épouſe toutes les filles de la République. En parlant ainſi, le bon homme ſautoit d'alégreſſe ; & comme il étoit veuf, on lui conſeilloit de ſe remettre ſur les rangs. Ne plaiſantez pas, diſoit-il ; ſi tous les jours j'étois auſſi jeune, je pourrois bien encore faire parler de moi.

On ſe rendit au Temple, pour conſacrer au pied des autels la cérémonie des mariages. Parménon & Agatis furent conduits chez eux en triomphe ; & l'on ordonna un ſacrifice ſolennel, pour rendre graces aux Dieux d'avoir donné à la République deux ſi vertueux citoyens.

LAURETTE.

C'ÉTOIT le jour de la fête du village de Coulange. Le Marquis de Clancé, dont le château n'étoit pas loin de là, étoit venu, avec sa compagnie, voir ce spectacle champêtre, & se mêler aux danses des villageois, comme il arrive assez souvent à ceux que l'ennui chasse du sein du luxe, & qui sont ramenés, en dépit d'eux-mêmes, à des plaisirs simples & purs.

Parmi les jeunes paysannes qu'animoit la joie, & qui dansoient sous l'ormeau, qui n'eût pas distingué Laurette, à l'élégance de sa taille, à la régularité de ses traits, à cette grace naturelle, qui est plus touchante que la beauté ? On ne vit qu'elle dans la fête. Des femmes de qualité, qui se piquoient d'être jolies, ne laissèrent pas d'avouer qu'elles n'avoient rien vu

de ſi raviſſant. On la fit approcher ; on l'examina, comme un Peintre examine un modèle. Levez les yeux, petite, lui diſoient ces Dames. Quelle vivacité ! quelle douceur ! quelle volupté dans ſes regards ! Si elle ſavoit ce qu'ils expriment ! Quel ravage une coquette habile feroit avec ces yeux-là ! Et cette bouche ? y a-t-il rien de plus frais ? Comme ſes lèvres ſont vermeilles ! comme l'émail de ſes dents eſt pur ! ſon teint brun ſe reſſent du hâle ; mais c'eſt le teint de la ſanté. Voyez un peu ce cou divoire s'arrondir ſur ces belles épaules. Qu'elle feroit bien en habit de Cour ! Et ces petits charmes naiſſans que l'amour ſemble avoir placés lui-même ? En vérité, cela eſt plaiſant ! A qui la nature va-t-elle prodiguer ſes dons ? où la beauté va-t-elle ſe cacher ? Laurette, quel âge avez-vous ? — J'ai eu quinze ans le mois paſſé. — On va bientôt vous marier ſans doute ? — Mon père dit que rien ne preſſe. — Et vous,

Laurette, n'avez-vous pas quelque petit amour dans le cœur ? — Je ne ſais pas ce que c'eſt qu'un petit amour. — Quoi ! pas un garçon ne vous fait déſirer qu'on vous le donne pour mari ? — Je ne me mêle pas de cela : c'eſt mon père que ce ſoin regarde. — Que fait votre père ? — Il cultive ſon bien. — Eſt-il riche ? — Non ; mais il dit qu'il eſt heureux, ſi je ſuis ſage. — Et à quoi vous occupez-vous ? — J'aide mon père, je travaille avec lui. — Avec lui ! Quoi ! vous cultivez la terre ? — Oui ; mais les ſoins que la vigne demande, ne ſont pour moi qu'un amuſement. Sarcler, planter les échalas, y attacher le pampre, en élaguer les feuilles pour faire mûrir le raiſin, le recueillir quand il eſt mûr, tout cela n'eſt pas bien pénible. — Malheureuſe enfant ! je ne m'étonne pas ſi ſes jolies mains ſont ternies. Quel dommage que cela ſoit né dans un état vil & obſcur !

Laurette, qui dans ſon village n'avoit

jamais excité que l'envie, fut un peu ſurpriſe d'inſpirer la pitié. Comme ſon père lui cachoit avec ſoin ce qui auroit pu lui cauſer des regrets, il ne lui étoit jamais venu dans la penſée qu'elle fût à plaindre. Mais en jetant les yeux ſur la parure de ces femmes, elle vit bien qu'elles avoient raiſon. Quelle différence de leurs vêtemens aux ſiens! quelle fraîcheur & quel éclat dans l'étoffe ſoyeuſe & légère qui flottoit à longs plis autour d'elles! que de délicateſſe dans leur chauſſure! avec quelle grace & quelle élégance leurs cheveux étoient arrangés! quel nouveau luſtre ce beau linge, ces rubans, ces dentelles donnoient à des charmes à demi-voilés! A la vérité, ces femmes n'avoient pas l'air vif d'une ſanté brillante: mais Laurette pouvoit-elle croire que le luxe qui l'éblouiſſoit, fût la cauſe de cette langueur que le rouge même ne pouvoit déguiſer? Comme elle rêvoit à tout cela, le

Comte de Luzy s'approche, & l'invite à danser avec lui. Il étoit jeune, leste, bien fait, & trop séduisant pour Laurette.

Quoiqu'elle n'eût pas le goût bien délicat en fait de danse, elle ne laissa pas de remarquer, dans la noblesse, la précision, & la légèreté des mouvemens du Comte, un agrément que n'avoient pas les sauts des jeunes Villageois. Elle s'étoit quelquefois senti presser la main, mais jamais par une main si douce. Le Comte, en dansant, la suivoit des yeux: Laurette trouva que ses regards donnoient de la vie & de l'ame à sa danse; & soit qu'elle voulût, par émulation, donner le même agrément à la sienne, soit que la première étincelle de l'amour se communiquât de son cœur à ses yeux, ils répondirent à ceux du Comte par l'expression la plus naïve de la joie & du sentiment.

La danse finie, Laurette alla s'asseoir au pied de l'ormeau, & le Comte aux

genoux de Laurette. Ne nous quittons plus, lui dit-il, ma belle enfant : je ne veux danſer qu'avec vous. C'eſt bien de l'honneur à moi, lui dit-elle ; mais cela fâcheroit mes compagnes ; & dans ce village on eſt jaloux. — On doit l'être ſans doute de vous voir ſi jolie ; & à la ville on le feroit de même : c'eſt un malheur qui vous ſuivra partout. Ah ! Laurette, ſi dans Paris, au milieu de ces femmes, ſi vaines d'une beauté qui n'eſt qu'artifice, on vous voyoit tout à coup paroître avec ces charmes ſi naturels, dont vous ne vous doutez pas!...—Moi, Monſieur, à Paris! hélas ! & qu'y ferois-je ? — Les délices de tous les yeux, la conquête de tous les cœurs. Ecoutez, Laurette, nous n'avons pas ici la liberté de cauſer enſemble. Mais, en deux mots, il ne tient qu'à vous d'avoir, au lieu d'une cabane obſcure & d'une vigne à cultiver, il ne tient qu'à vous d'avoir à Paris un petit palais brillant d'or &

de ſoie, une table ſervie ſelon vos déſirs, les meubles les plus voluptueux, le plus élégant équipage, des robes de toutes les ſaiſons, de toutes les couleurs, enfin tout ce qui fait l'agrément d'une vie aiſée, tranquille, délicieuſe, ſans autre ſoin que de jouir & de m'aimer comme je vous aime. Vous y penſerez à loiſir. Dimanche l'on danſe au château; toute la jeuneſſe du village y eſt invitée. Vous y ſerez, belle Laurette; & là, vous me direz ſi mon amour vous touche, ſi vous acceptez mes bienfaits. Je ne vous demande aujourd'hui que le ſecret, mais le ſecret le plus inviolable. Gardez-lebien: s'il vous échappoit, tout le bonheur qui vous attend, s'évanouiroit comme un ſonge.

Laurette, en effet, crut avoir rêvé. Le ſort brillant qu'on lui avoit peint étoit ſi éloigné de l'humble état où elle étoitréduite, qu'un paſſage ſi facile & ſi prompt de l'un à l'autre n'étoit pas

concevable. Le beau jeune homme qui lui avoit fait ces offres, n'avoit pourtant pas l'air d'un trompeur. Il lui avoit parlé si férieusement ! elle avoit vu tant de bonne foi dans ses yeux & dans son langage !

Je me ferois bien aperçu, disoit-elle, s'il eût voulu se moquer de moi. Cependant, pourquoi ce mystère qu'il m'a tant recommandé ? En me rendant heureuse, il veut que je l'aime ; rien n'est plus juste : mais sans doute il consent que mon père partage avec moi ses bienfaits : pourquoi donc nous cacher de mon père ? Si Laurette avoit eu l'idée de la séduction & du vice, elle eût compris facilement pourquoi Luzy demandoit le secret : mais la sagesse qu'on lui avoit inspirée, se bornoit à se refuser aux brusques libertés des garçons du village ; & dans l'air honnête & respectueux du Comte, elle ne voyoit rien dont elle dût se défier & se garantir.

Tout occupée de ces réflexions, la tête remplie de l'image du luxe & de l'abondance, elle retourne à ſon humble demeure : tout ſembloit y avoir changé. Laurette, pour la première fois, fut humiliée d'habiter ſous le chaume. Ces meubles ſimples, que le beſoin lui rendoit précieux, s'avilirent; les ſoins domeſtiques, dont elle étoit chargée, commencèrent à la rebuter ; elle ne trouva plus la même ſaveur à ce pain que la ſueur arroſe ; & ſur cette paille fraîche où elle dormoit ſi bien, elle ſoupira pour des lambris dorés, & pour un lit voluptueux & riche.

Ce fut bien pis le lendemain, quand il fallut retourner au travail, & aller, ſur un côteau brûlant, ſoutenir la chaleur du jour. A Paris, diſoit-elle, je ne m'éveillerois que pour jouir tranquillement, ſans autre ſoin que d'aimer & de plaire. Monſieur le Comte me l'a bien dit. Qu'il eſt aimable Monſieur le Comte ! De toutes celles du village, il

n'a vu que moi ; il a même quitté les Dames du château, pour ne s'occuper que d'une paysanne. Il n'est pas fier celui-là ; & cependant il a bien de quoi l'être ! Il sembloit que je lui faisois grace, en le préférant à des gens de village : il m'en remercioit avec des yeux si tendres ! d'un air si humble & si touchant ! Et dans son langage quelle aimable douceur ! Quand il auroit parlé à la Dame du lieu, il n'auroit pas été plus honnête. Heureusement j'étois assez bien mise ; mais aujourd'hui, s'il me voyoit ! quel vêtement ! quel état que le mien !

Le dégoût de sa situation ne fit que redoubler, pendant trois jours de fatigue & d'ennui, qu'elle eut encore à soutenir avant de revoir le Comte.

Le moment qu'ils attendoient tous deux avec impatience arrive. Toute la jeunesse du village est assemblée au château voisin ; & dans une salle de tilleuls, bientôt le son des instrumens

donne le ſignal de la danſe. Laurette s'avance avec ſes compagnes, non plus de cet air délibéré qu'elle avoit à la fête du village, mais d'un air modeſte & craintif. Ce fut pour Luzy une beauté nouvelle, une Grace timide & décente, au lieu d'une Nymphe vive & légère. Il la ſalua avec diſtinction, mais ſans aucun ſigne d'intelligence. Il s'abſtint même de l'approcher, & attendit, pour danſer avec elle, qu'un autre lui donnât l'exemple. Ce fut le Chevalier de Soligny, qui, depuis la fête du village, n'avoit ceſſé de parler de Laurette avec une eſpèce de raviſſement. Luzy crut voir en lui un rival, & le ſuivit des yeux avec inquiétude : mais Laurette n'eut pas beſoin, pour le tranquilliſer, de s'apercevoir de ſa jalouſie. En danſant avec Soligny, ſon regard fut vague, ſon air indifférent, ſon maintien froid & négligé. Vint le tour de Luzy de danſer avec elle ; & il crut voir, en la ſaluant, toutes les graces s'a-

nimer, tous les charmes éclore sur son visage. Le précieux coloris de la pudeur s'y répandit ; un sourire furtif & presque imperceptible remua ses lèvres de rose ; & la faveur d'un regard touchant le ravit de joie & d'amour. Son premier mouvement, s'ils étoient seuls, seroit de tomber aux genoux de Laurette, de lui rendre grace, & de l'adorer ; mais il commande à ses yeux mêmes de retenir le feu de leurs regards : sa main seule, en pressant la main de celle que son cœur appelle son amante, lui exprime, en tremblant, ses transports.

Belle Laurette, lui dit-il après la danse, éloignez-vous un peu de vos compagnes. Je suis impatient de savoir ce que vous avez résolu. — De ne pas faire un pas sans l'aveu de mon père, & de suivre en tout ses avis. Si vous me faites du bien, je veux qu'il le partage ; si je vous suis, je veux qu'il y consente. — Ah ! gardez-vous de le

consulter; c'eſt lui ſur-tout que je dois craindre. Il y a parmi vous, pour s'aimer & s'ūnir, des formalités que mon nom, mon état me défendent de ſuivre. Votre père voudroit m'y aſſujettir ; il exigeroit de moi l'impoſſible ; & ſur mon refus, il m'accuſeroit d'avoir voulu vous abuſer. Il ne ſait pas combien je vous aime ; mais vous, Laurette, me croyez-vous capable de vouloir vous nuire ? — Hélas ! non ; je vous crois la bonté même. Vous ſeriez bien trompeur, ſi vous étiez méchant. — Oſez donc vous fier à moi. — Ce n'eſt pas que je m'en défie ; mais je ne puis me cacher de mon père : je lui appartiens, je dépends de lui. Si ce que vous me propoſez me convient, il y conſentira. — Il n'y conſentira jamais. Vous m'aurez perdu, vous en ſerez fâchée : hélas ! il ne ſera plus temps ; & pour toute la vie vous ſerez condamnée à ces vils travaux que vous aimez ſans doute, puiſque vous

n'ofez les quitter. Ah ! Laurette, ces mains délicates font-elles faites pour cultiver la terre ? Faut-il que le hâle dévore les couleurs de ce joli teint ? Vous, le charme de la nature, toutes les Graces, tous les Amours ! vous, Laurette, vous confumer dans une vie obfcure & pénible ! finir par être la ménagère de quelque groffier villageois ! vieillir peut-être dans l'indigence, fans avoir goûté aucun de ces plaifirs qui devoient vous fuivre fans ceffe ! voilà ce que vous préférez aux délices de l'abondance & du loifir que je vous promets. Et à quoi tient votre réfolution ? A la peur de caufer quelques momens d'inquiétude à votre père ? Oui, votre fuite l'affligera ; mais après, quelle fera fa joie, en vous voyant riche de mes bienfaits, dont il fera comblé lui-même ! Quelle douce violence ne lui ferez-vous pas, en l'obligeant à quitter fa cabane, & à fe donner du repos ! car

dès-lors je n'ai plus ſes refus à craindre : mon bonheur, le vôtre, & le ſien feront aſſurés pour jamais.

Laurette eut bien de la peine à réſiſter à la ſéduction, mais enfin elle y réſiſta ; & ſans le fatal incident qui la rejeta dans le piége, le ſeul inſtinct de l'innocence auroit ſuffi pour l'en garantir.

Dans un orage qui fondit autour du village de Coulange, le plus terrible fléau des campagnes, la grêle anéantit l'eſpoir des vendanges & des moiſſons. La déſolation fut générale. Pendant l'orage, mille cris douloureux ſe mêloient au bruit des vents & du tonnerre : mais quand le ravage fut conſommé, & qu'une clarté plus affreuſe que les ténèbres qui l'avoient précédée, fit voir les rameaux de la vigne dépouillés & rompus, les épis pendans ſur leur tige briſée, les fruits des arbres abattus ou meurtris ; ce ne fut par-tout,

dans la campagne désolée, qu'un vaste & lugubre silence : les chemins étoient couverts d'une foule de malheureux, pâles, consternés, immobiles, qui, d'un œil morne contemplant leur ruine, pleuroient la perte de l'année, & ne voyoient dans l'avenir que l'abandon, la misère, & la mort. Sur le seuil des cabanes, les mères éplorées pressoient contre leur sein leurs tendres nourrissons, & leur disoient, les yeux en larmes, Qui vous allaitera, si nous manquons de pain ?

A la vue de cette calamité, la première idée qui vint à Luzy, fut celle de la douleur où Laurette & son père devoient être plongés. Impatient de voler à leur secours, il cacha ce tendre intérêt sous le voile d'une pitié commune à cette foule de malheureux. Allons au village, dit-il à sa compagnie ; portons-y la consolation. Il en coûtera peu de chose à chacun de nous, pour sauver vingt familles du déses-

poir où ce désastre les a réduites. Nous avons partagé leur joie ; allons partager leur douleur.

Ces mots firent leur impression sur les cœurs, déjà émus par la pitié. Le Marquis de Clancé donna l'exemple. Il se présenta à ses paysans, leur offrit des secours, leur promit des soulagemens, & leur rendit l'espoir & le courage. Tandis que des larmes de reconnoissance couloient autour de lui, sa compagnie, hommes & femmes, se répandoient dans le village, entroient dans les chaumières, y versoient leurs dons, & goûtoient le plaisir sensible & rare de se voir adorer par un peuple attendri. Cependant Luzy couroit en insensé, cherchant la demeure de Laurette. On la lui indique ; il y vole, & voit sur la porte un villageois assis, la tête penchée sur ses genoux, & se couvrant le visage de ses deux mains, comme s'il eût craint de revoir la lumière. C'étoit le père de Laurette. Mon

ami, lui dit le Comte, je vous vois consterné ; mais ne vous désespérez pas : le Ciel est juste, & parmi les hommes, il y a des cœurs compatissans. Eh ! Monsieur, lui répondit le villageois en soulevant sa tête, est-ce à un homme qui a servi vingt ans sa patrie, qui s'est retiré couvert de blessures, & qui depuis n'a cessé de travailler sans relâche, est-ce à lui de tendre la main ? La terre, arrosée de ma sueur, ne devoit-elle pas me donner de quoi vivre ? finirai-je par mendier mon pain ? Une ame si fière & si noble, dans un homme obscur, étonna le Comte. Vous avez donc servi ? lui demanda-t-il. — Oui, Monsieur. J'ai pris les armes sous Berwick ; j'ai fait les campagnes de Maurice. Mon père, avant qu'un procès funeste l'eût dépouillé de son bien, avoit de quoi me soutenir dans le grade où j'étois parvenu. Mais en même temps que je fus reformé, il fut ruiné sans ressource.

Nous vînmes ici nous cacher ; & des débris de notre fortune, nous acquîmes un petit fonds que je cultivai de mes mains. Notre premier état n'étoit pas connu ; & celui-ci, où je ſemblois né, ne me faiſoit aucune honte. Je nourriſſois, je conſolois mon père. Je me mariai, ce fut là mon malheur ; & c'eſt aujourd'hui que je le ſens. — Votre père n'eſt plus ? — Hélas ! non. — Votre femme ? — Elle eſt trop heureuſe de n'avoir pas vu ce funeſte jour. — Êtes-vous chargé de famille ? — Je n'ai qu'une fille, & l'infortunée ..... N'entendez-vous pas ſes ſanglots ? Elle ſe cache & ſe tient loin de moi, pour ne pas me déchirer l'ame. Luzy eût voulu ſe précipiter dans la cabane où gémiſſoit Laurette ; mais il ſe retint, de peur de ſe trahir.

Tenez, dit-il au père en lui donnant ſa bourſe : ce ſecours eſt bien peu de choſe ; mais au beſoin, ſouvenez-vous du Comte de Luzy. C'eſt à Paris que

je

je fais ma demeure. En difant ces mots, il s'éloigna, fans donner au père de Laurette le temps de le remercier.

Quel fut l'étonnement du bon homme Bazile, en trouvant dans la bourfe une fomme fi confidérable! cinquante louis! plus que le triple du revenu de fon petit côteau! Viens, ma fille, s'écria-t-il: regarde celui qui s'éloigne: ce n'eft pas un homme, c'eft un ange du Ciel. Mais que vais-je croire? il n'eft pas poffible qu'il ait voulu me donner tout cela. Va, Laurette, cours après lui, & fais-lui voir qu'il s'eft trompé. Laurette vole fur les pas de Luzy; & l'ayant atteint, Mon père, lui dit-elle, ne peut croire que vous ayez voulu nous faire ce don-là. Il m'envoie pour vous le rendre. — Ah! Laurette, tout ce que j'ai n'eft-il pas à vous & à votre père? puis-je trop le payer de vous avoir fait naître? Reportez-lui ce foible don: ce n'eft qu'un effai de ma bienveillance; mais cachez-lui

en bien le motif : dites-lui ſeulement que je ſuis trop heureux d'obliger un homme de bien. Laurette voulut lui rendre grace. Demain, lui dit-il, au point du jour, en paſſant au bout du village, je recevrai, ſi vous voulez, vos remercîmens avec vos adieux. — Quoi ! c'eſt demain que vous vous en allez ! — Oui, je m'en vais, le plus amoureux & le plus malheureux des hommes. — Au point du jour . . . . c'eſt à peu près l'heure où mon père & moi nous allons au travail. — Enſemble ? — Non, il y va le premier : c'eſt moi qui ai le ſoin du ménage, & cela me retarde un peu. — Et paſſez-vous ſur mon chemin ? — Je le traverſe au-deſſus du village ; mais fallût-il me détourner, c'eſt bien le moins que je vous doive pour tant de marques d'amitié. — Adieu donc, Laurette, à demain. Que je vous voye, ne fût-ce qu'un inſtant : ce plaiſir ſera le dernier de ma vie.

Bazile, au retour de Laurette, ne douta plus des bienfaits de Luzy. Ah! le bon jeune homme! ah! l'excellent cœur! s'écrioit-il à chaque inſtant. Ne négligeons pourtant pas, ma fille, ce que la grêle nous a laiſſé. Moins il y en a, plus il faut prendre ſoin de mener à bien ce qui reſte.

Laurette étoit ſi touchée des bontés du Comte, ſi affligée de faire ſon malheur, qu'elle pleura toute la nuit. Ah! ſans mon père, diſoit-elle, quel plaiſir j'aurois eu à le ſuivre! Le lendemain elle ne mit pas ſon habit des fêtes; mais, dans l'extrême ſimplicité de ſon vêtement, elle ne laiſſa pas de mêler un peu de la coquetterie naturelle à ſon âge. Je ne le verrai plus: qu'importe que je ſois plus ou moins jolie à ſes yeux? Pour un moment, ce n'eſt pas la peine. En diſant ces mots, elle ajuſtoit ſon bavolet & ſa collerette. Elle imagina de lui porter des fruits dans la corbeille de ſon déjeûner. Il ne les

méprisera pas, disoit-elle ; je lui dirai que je les ai cueillis : & en arrangeant ces fruits sur un lit de pampre, elle les arrosoit de larmes. Son père étoit déjà parti ; & à la blancheur de l'aube du jour se mêloit déjà cette légère teinte d'or & de pourpre que répand l'aurore, lorsque la pauvre enfant, le cœur tout saisi, arriva seule au bout du village. L'instant d'après elle vit paroître la diligence du Comte, & à cette vue elle se troubla. Du plus loin que Luzy l'aperçut, il s'élança de sa voiture ; & venant au devant d'elle avec l'air de la douleur, Je suis pénétré, lui dit-il, belle Laurette, de la grace que vous m'accordez. J'ai du moins la consolation de vous voir sensible à ma peine, & je puis croire que vous êtes fâchée de m'avoir rendu malheureux. J'en suis désolée, répondit Laurette ; & je donnerois tout le bien que vous nous avez fait, pour ne vous avoir jamais vu. — Et moi, Lau-

rette, je donnerois tout celui que j'ai, pour ne vous quitter de ma vie. — Hélas! il me femble qu'il ne tenoit qu'à vous : mon père n'avoit rien à vous refufer; il vous chérit, il vous révère. — Les pères font cruels ; ils veulent qu'on s'époufe, & je ne puis vous époufer. N'y penfons plus. Nous allons nous quitter, nous dire un éternel adieu, nous qui jamais, fi vous l'aviez voulu, n'aurions ceffé de vivre l'un pour l'autre, de nous aimer, de jouir enfemble de tous les dons que m'a faits la fortune, & de tous ceux que vous a faits l'amour. Ah! vous ne les concevez pas, ces plaifirs qui nous attendoient. Si vous en aviez quelque idée! fi vous faviez à quoi vous renoncez! —Mais, fans le favoir, je le fens. Tenez, depuis que je vous ai vu, tout ce qui n'eft pas vous ne m'eft rien. D'abord mon efprit s'occupoit des belles chofes que vous m'aviez promifes ; & puis

tout cela s'eſt évanoui : je n'y ai plus penſé, je n'ai penſé qu'à vous. Ah ! ſi mon père le vouloit ! — Qu'avez-vous beſoin qu'il le veuille ? Attendez-vous ſon aveu pour m'aimer ? notre bonheur n'eſt-il pas en nous-mêmes ? L'amour, la bonne foi, Laurette, voilà vos titres & mes garans. En eſt-il de plus ſaints, de plus inviolables ? Ah ! croyez-moi, quand le cœur s'eſt donné, tout eſt dit, & la main n'a plus qu'à le ſuivre. Livrez-la moi donc cette main, que je la baiſe mille fois, que je l'arroſe de mes larmes. La voilà, dit-elle en pleurant. Elle eſt à moi, s'écria-t-il, cette main ſi chère, elle eſt à moi, je la tiens de l'amour : pour me l'ôter, il faut m'ôter la vie. Oui, Laurette, je meurs à vos pieds, s'il faut me ſéparer de vous. Laurette croyoit bonnement qu'en ceſſant de la voir il ceſſeroit de vivre. Hélas ! diſoit-elle, & c'eſt moi qui ſerai la cauſe de ce malheur ! — Oui,

cruelle, vous en ferez la cause. Vous voulez ma mort, vous la voulez. — Eh! mon Dieu, non : je donnerois pour vous ma vie. Prouvez-le moi, dit-il en lui faisant une espèce de violence, & suivez-moi si vous m'aimez. Non, dit-elle, je ne le puis, je ne le puis sans l'aveu de mon père. — Eh bien, laissez, laissez-moi donc me livrer à mon désespoir. A ces mots, Laurette, pâle & tremblante, le cœur pénétré de douleur & de crainte, n'osoit ni retenir, ni lâcher la main de Luzy. Ses yeux, pleins de larmes, suivoient avec effroi les regards égarés du Comte. Daignez, lui dit-elle pour le calmer, daignez me plaindre & me voir sans colère. J'espérois vous faire agréer ce témoignage de ma reconnoissance ; mais je n'ose plus vous l'offrir. Qu'est-ce? dit-il. Des fruits, à moi ! Ah ! cruelle, vous m'insultez. C'est du poison que je demande ; &

jetant la corbeille avec emportement, il se retiroit furieux.

Laurette prit ce mouvement pour de la haîne; & son cœur, déjà trop attendri, ne put soutenir cette dernière atteinte. A peine eut-elle la force de s'éloigner de quelques pas, & d'aller tomber de défaillance au pied d'un arbre. Luzy, qui la suivoit des yeux, accourt, & la trouve baignée de larmes, le sein suffoqué de sanglots, sans couleur, presque inanimée. Il se désole, il ne pense d'abord qu'à la rappeler à la vie : mais si-tôt qu'il lui voit reprendre ses esprits, il profite de sa foiblesse; & avant qu'elle soit revenue de son évanouissement, elle est déjà loin du village, dans la diligence du Comte, dans les bras de son ravisseur. Où suis-je? dit-elle en ouvrant les yeux. Ah! Monsieur le Comte, est-ce vous? me ramenez-vous au village? Moitié de mon ame, lui dit-il en la

pressant contre son sein, j'ai vu le moment où nos adieux nous coûtoient la vie à l'un & à l'autre. Ne mettons plus à cette épreuve deux cœurs trop foibles pour la soutenir.

Je me donne à toi, ma Laurette; c'est sur tes lèvres que je fais le serment de vivre uniquement pour toi. Je ne demande pas mieux, lui dit-elle, que de vivre aussi pour vous seul. Mais mon père! laisserai-je mon père? n'est-ce pas à lui de disposer de moi? — Ton père, ma Laurette, sera comblé de biens; il partagera le bonheur de sa fille: nous serons tous deux ses enfans. Repose-toi sur ma tendresse du soin de l'adoucir & de le consoler. Viens, laisse-moi recueillir tes larmes, laisser tomber les miennes dans ton sein: ce sont les larmes de la joie, les larmes de la volupté. Le dangereux Luzy mêloit à ce langage tous les charmes de la séduction; & Laurette n'y étoit pas insensible. Mais

ſon pere, inquiet, affligé, cherchant ſa fille, l'appelant à grand cris, la demandant à tout le village, ne la revoyant pas le ſoir, & ſe retirant déſolé, déſeſpéré de l'avoir perdue: cette image, préſente à ſon eſprit, l'occupoit, la troubloit ſans ceſſe. Il fallut tromper ſa douleur.

Luzy couroit avec ſes chevaux; les ſtores de ſa voiture étoient baiſſés; ſes gens étoient ſûr & fidèles; & Laurette ne laiſſoit après elle aucun veſtige de ſa fuite. Il étoit même eſſentiel à Luzy de bien cacher ſon enlevement. Mais il détacha l'un de ſes domeſtiques, qui, d'un village éloigné de la route, fit tenir au Curé de Coulange ce billet où Luzy avoit déguiſé ſa main. « Dites au père de Laurette qu'il ſoit » tranquille, qu'elle eſt bien, & que » la dame qu'il l'a priſe avec elle, » en aura ſoin comme de ſon enfant. » Dans peu il ſaura ce qu'elle eſt de» venue ».

Ce billet, qui n'étoit rien moins que consolant pour le père, suffit pour étourdir la fille sur le malheur de son évasion. L'amour avoit pénétré dans son ame, il en ouvrit l'accès au plaisir; & dès lors les nuages de la douleur se dissipèrent, les pleurs tarirent, le regret s'appaisa; & un oubli passager, mais profond, de tout ce qui n'étoit pas son amant, lui laissa goûter sans alarmes le coupable bonheur d'être à lui.

L'espèce de délire où elle tomba en arrivant à Paris, acheva d'égarer son ame. Sa maison étoit un palais de Fée; tout y avoit l'air de l'enchantement. Le bain, la toilette, le soupé, le repos délicieux que lui laissa l'amour, furent autant de formes variées que prit la volupté, pour la séduire par tous les sens. A son reveil, elle croyoit encore être abusée par un songe. En se levant, elle se vit entourée de femmes attentives à la servir, & ja-

loufes de lui complaire. Elle qui jamais n'avoit fu qu'obéir, n'eut qu'à défirer pour être obéie. Vous êtes Reine ici, lui dit fon amant, & j'y fuis votre premier efclave.

Imaginez, s'il eft poffible, la furprife & le raviffement d'une jeune & fimple payfanne, en voyant fes beaux cheveux noirs, fi négligemment noués jufqu'alors, & dont la nature feule avoit formé les ondes, s'arrondir en boucles fous le pli de l'art, & s'élever en diadême femé de fleurs & de diamàns; en voyant étalées à fes yeux les parures les plus galantes, qui toutes fembloient folliciter fon choix; en voyant, dis-je, fa beauté fortir radieufe comme d'un nuage, & fe reproduire dans les brillans trumeaux qui l'environnoient pour la multiplier. La nature lui avoit prodigué tous fes charmes; mais quelques-uns de ces dons avoient befoin d'être cultivés, & les talens vinrent en foule fe dif-

puter le ſoin de l'inſtruire & la gloire de l'embellir. Luzy poſſédoit, adoroit ſa conquête, enivré de joie & d'amour.

Cependant le bon homme Bazile étoit le plus malheureux des pères. Fier, plein d'honneur, & ſur-tout jaloux de la réputation de ſa fille, il l'avoit cherchée, attendue en vain, ſans publier ſon inquiétude ; & perſonne, dans le village, n'étoit inſtruit de ſon malheur. Le Curé vint l'en aſſurer lui-même, en lui communiquant le billet qu'il avoit reçu. Bazile n'ajouta pas foi à ce billet ; mais diſſimulant avec le Paſteur : Ma fille eſt ſage, lui dit-il ; mais elle eſt jeune, ſimple, & crédule. Quelque femme aura voulu l'avoir à ſon ſervice, & lui aura perſuadé de prévenir mes refus. Ne faiſons pas un bruit ſcandaleux, d'une imprudence de jeuneſſe, & laiſſons croire que ma fille ne m'a quitté qu'avec mon aveu. Le ſecret n'eſt ſu que de vous ;

ménagez la fille & le père. Le Curé, prudent & homme de bien, promit & garda le silence. Mais Bazile, dévoré de chagrin, passoit les jours & les nuits dans les larmes. Qu'est-elle devenue? disoit-il. Est-ce une femme qu'elle a suivie? y en a-t-il d'assez insensée pour dérober une fille à son père, & se charger d'un enlevement? Non, non, c'est quelque ravisseur qui l'aura séduite, & qui l'aura perdue. Ah! si je puis le découvrir, ou son sang ou le mien lavera mon injure. Il se rendit lui-même au village d'où l'on avoit apporté le billet. Avec les indices du Curé, il parvint à découvrir celui qui s'étoit chargé du message: il l'interrogea; mais il n'en put tirer que des détails confus & vagues. La position même du lieu ne servit qu'à lui donner le change. Il étoit éloigné de six lieues de la route que Luzy avoit prise, & sur un chemin opposé. Mais quand Bazile auroit combiné le

départ du Comte avec l'évaſion de ſa fille, il n'auroit jamais ſoupçonné de ce crime un jeune homme ſi vertueux. Comme il ne confioit ſa douleur à perſonne, perſonne ne pouvoit l'éclairer. Il gémiſſoit donc au dedans de lui-même, & dans l'attente de quelque lueur qui vînt décider ſes ſoupçons. Mon Dieu, diſoit-il, c'eſt dans votre colère que vous me l'avez donnée ! Et moi, inſenſé, je m'applaudiſſois en la voyant croître & s'embellir ! Ce qui faiſoit mon orgueil, fait ma honte. Que n'eſt-elle morte en naiſſant !

Laurette tâchoit de ſe perſuader que ſon père étoit tranquille; & le regret de l'avoir laiſſé ne la touchoit que foiblement. L'amour, la vanité, le goût des plaiſirs, ce goût ſi vif dans ſa naiſſance, le ſoin de cultiver ſes talens, enfin mille amuſemens variés ſans ceſſe, partageoient ſa vie & rempliſſoient ſon ame. Luzy, qui l'aimoit à l'idolâtrie, & qui avoit peur qu'on ne

la lui enlevât, l'expofoit le moins qu'il lui étoit poffible au grand jour; mais il lui ménageoit tous les moyens que le myftère a inventés pour être invifible au milieu du monde. C'en étoit affez pour Laurette : heureufe de plaire à celui qu'elle aimoit, elle ne fentoit pas ce défir inquiet, ce befoin d'être vue & d'être admirée, qui promène feul tant de jolies femmes dans nos fpectacles & dans nos jardins. Quoique Luzy, par le choix d'un petit cercle d'hommes aimables, rendît fès foupés amufans, elle ne s'y occupoit que de lui; & fans défobliger perfonne, elle favoit le lui témoigner. L'art de concilier les prédilections avec les bienféances eft le fecret des ames délicates : la coquetterie en fait une étude; l'amour le fait fans l'avoir appris.

Six mois fe pafsèrent dans cette union, dans cette douce intelligence de deux cœurs remplis & charmés l'un de l'autre, fans ennui, fans inquiétude,

ſans autre jalouſie que celle qui fait craindre de ne pas plaire autant qu'on aime, & qui fait déſirer de réunir tout ce qui peut captiver un cœur.

Dans cet intervalle, le père de Laurette avoit reçu deux fois des nouvelles de ſa fille, avec des préſens de la dame qui l'avoit priſe en amitié. C'étoit au Curé que s'adreſſoit Luzy. Remis à la poſte voiſine du village par un domeſtique affidé, les paquets arrivoient anonymes. Bazile n'auroit ſu à qui les renvoyer; & puis ſes refus auroient fait douter de ce qu'il vouloit laiſſer croire; & il trembloit que le Curé n'eût les mêmes ſoupçons que lui. Hélas! diſoit ce bon père en lui-même, ma fille eſt peut-être encore honnête. Toutes les apparences l'accuſent; mais ce ne ſont que des apparences; & quand mes ſoupçons ſeroient juſtes, c'eſt à moi de gémir, mais ce n'eſt pas à moi de déshonorer mon enfant.

Le Ciel devoit quelque conſolation à la vertu de ce digne père; & ce fut lui ſans doute qui fit naître l'incident dont je vais parler.

Le petit commerce de vin qùe faiſoit Bazile, l'obligea de venir à Paris. Comme il traverſoit cette ville immenſe, un embarras cauſé par des voitures qui ſe croiſoient, l'arrêta. La voix d'une femme effrayée attira ſon attention. Il voit .... il n'oſe en croire ſes yeux .... Laurette, ſa fille, dans un char d'or & de glace, vêtue d'une robe éclatante & couronnée de diamans. Son père l'auroit méconnue, ſi, l'apercevant elle-même, la ſurpriſe & la confuſion ne l'euſſent fait reculer & ſe couvrir le viſage. Au mouvement qu'elle fit pour ſe cacher, & plus encore au cri qui lui échappa, il ne put douter que ce ne fût elle. Pendant que les voitures qui s'étoient accrochées ſe dégageoient, Bazile ſe gliſſe entre le mur & le carroſſe de ſa

fille, monte à la portière, & d'un ton févère dit à Laurette : Où logez-vous ? Laurette, saisie & tremblante, lui dit sa demeure. Et sous quel nom êtes-vous connue, lui demanda-t-il ? On m'appelle *Coulange*, répondit-elle en baissant les yeux, du nom du lieu de ma naissance. — De votre naissance ! Ah ! malheureuse ! . . . A ce soir, au déclin du jour : soyez chez vous, & soyez y seule. A ces mots, il descend, & poursuit son chemin.

L'étonnement stupide où tomba Laurette n'étoit pas encore dissipé, lorsqu'elle se trouva chez elle.

Luzy soupoit à la campagne. Elle se voyoit livrée à elle-même, dans le moment où elle auroit eu le plus besoin de conseil & d'appui. Elle alloit paroître devant son père, qu'elle avoit trahi, délaissé, accablé de douleur & de honte. Son crime alors s'offrit à elle sous les traits les plus odieux. L'humiliation de son état lui étoit connue.

L'ivreſſe de l'amour, le charme des plaiſirs en avoient éloigné l'idée; mais dès que le voile fut tombé, elle ſe vit telle qu'elle étoit aux yeux du monde & aux yeux de ſon père. Effrayée de l'examen & du jugement qu'elle alloit ſubir, Malheureuſe! s'écrioit-elle en fondant en larmes, où fuir? où me cacher? Mon père, l'honnêteté même, me retrouve égarée, abandonnée au vice, avec un homme qui ne m'eſt rien! O mon père! ô juge terrible! comment me montrer à vos yeux? Il lui vint plus d'une fois dans la penſée de l'éviter & de diſparoître; mais le vice n'avoit pas encore effacé de ſon ame les ſaintes lois de la nature. Moi, le réduire au déſeſpoir, dit-elle; & après avoir mérité ſes reproches, m'attirer ſa malédiction! Non, quoiqu'indigne du nom de ſa fille, je révère ce nom ſacré. Vînt-il me tuer de ſa main, je dois l'attendre & tomber à ſes pieds. Mais non, un père eſt toujours père.

Le mien ſera touché de mes pleurs. Mon âge, ma foibleſſe, l'amour du Comte, ſes bienfaits, tout m'excuſe; & quand Luzy aura parlé, je ne ſerai plus ſi coupable.

Elle auroit été déſolée que ſes gens fuſſent témoins de l'humiliante ſcène qui s'alloit paſſer. Heureuſement elle avoit annoncé qu'elle ſoupoit chez une amie; & ſes femmes avoient pris pour elles cette ſoirée de liberté. Il lui fut facile d'éloigner de même les deux laquais qui l'avoient ſuivie; & lorſque ſon père arriva, ce fut elle qui le reçut.

Êtes-vous ſeule? lui dit-il. — Oui, mon père. Il entre avec émotion; & après l'avoir regardée en face, dans un triſte & morne ſilence: Que faites-vous ici? lui demanda-t-il. La réponſe de Laurette fut de ſe proſterner à ſes pieds & de les arroſer de ſes larmes. Je vois, dit le père en jetant les yeux autour de lui dans cet appartement où tout annonçoit la richeſſe & le luxe, je vois

que le vice eſt à ſon aiſe dans cette ville. Puis-je ſavoir qui a pris ſoin de vous enrichir en ſi peu de temps, & de qui vous viennent ces meubles, ces habits, ce bel équipage où je vous ai vue? — Laurette ne répondit encore que par ſes pleurs & ſes ſanglots. Parlez, lui dit-il, vous pleurerez après; vous en aurez tout le loiſir.

Au récit de ſon aventure, dont elle ne déguiſa rien, Bazile paſſa de l'étonnement à l'indignation. Luzy! diſoit-il, cet honnête homme! . . . Et voilà donc les vertus des Grands! Le lâche! en me donnant ſon or, croyoit-il me payer ma fille? Ils s'imaginent, ces riches ſuperbes, que l'honneur des pauvres gens eſt une choſe vile, & que la miſère le met à prix. Il ſe flattoit de me conſoler! il te l'avoit promis! Homme dénaturé! qu'il connoît peu l'ame d'un père! Non, depuis que je t'ai perdue, je n'ai pas eu un moment ſans douleur, pas un quart d'heure de

ſommeil tranquille. Le jour, la terre que je cultivois étoit mouillée de mes larmes; la nuit, tandis que tu t'oubliois, que tu te perdois dans les plaiſirs, ton père, étendu ſur la paille, s'arrachoit les cheveux, & te rappeloit à grands cris. Eh quoi! jamais mes gémiſſemens n'ont retenti juſqu'à ton ame! L'image d'un père déſolé ne s'eſt jamais offerte à ta penſée, n'a jamais troublé ton repos!

Ah! le Ciel m'eſt témoin, lui dit-elle, que, ſi j'avois cru vous cauſer tant de peine, j'aurois tout quitté pour voler dans vos bras. Je vous révère, je vous aime, je vous aime plus que jamais. Hélas! quel père j'ai affligé! Dans ce moment même, où je m'attendois à trouver en vous un juge inexorable, je n'entends de votre bouche que des reproches pleins de douceur. Ah! mon père, en tombant à vos pieds, je n'ai ſenti que la honte & la crainte; mais à préſent c'eſt de ten-

dreſſe que vous me voyez pénétrée; & aux larmes du repentir ſe joignent celles de l'amour. Ah! je revis, je retrouve ma fille, s'écria Bazile en la relevant. Votre fille, hélas! dit Laurette; elle n'eſt plus digne de vous. — Non, ne va pas te décourager. L'honneur, Laurette, eſt ſans doute un grand bien; l'innocence, un plus grand bien encore; & ſi j'en avois eu le choix, j'aurois mieux aimé te voir ôter la vie. Mais quand l'innocence & l'honneur ſont perdus, il reſte encore un bien ineſtimable, c'eſt la vertu, qui ne périt jamais, qu'on ne perd jamais ſans retour. On n'a qu'à le vouloir, elle renaît dans l'ame; & lorſqu'on la croit étouffée, un ſeul remords la reproduit. Voilà de quoi te conſoler, ma fille, de la perte de l'innocence; & ſi ton repentir eſt ſincere, le Ciel & ton père ſont appaiſés. Du reſte, perſonne, dans le village, ne ſait ton aventure; tu peux reparoître ſans honte. — Où, mon

mon père ? — A Coulange, où je vais te mener. (Ces mots accablèrent Laurette.) Hâte-toi, poursuivit Bazile, de dépouiller ces ornemens du vice. Du linge uni, un simple corset, un jupon blanc, voilà les vêtemens de ton état. Laisse ces dons empoisonnés au malheureux qui t'a séduite, & suis-moi sans plus différer.

Il faudroit avoir en ce moment l'ame timide & tendre de Laurette, aimer comme elle un père & un amant, pour concevoir, pour sentir le combat qui s'éleva dans son foible cœur entre l'amour & la nature. Le trouble & l'étonnement de ses esprits la tenoit immobile & muette. Allons, disoit le père, les momens nous sont chers. Pardonnez, s'écria Laurette en retombant à genoux devant lui, pardonnez, mon père, ne vous offensez pas, si je tarde à vous obéir. Vous avez lu dans le fond de mon ame. Il manque à Luzy le nom de mon époux; mais tous les

droits que peut donner l'amour le plus tendre, il les a ſur moi. Je veux le fuir, m'en détacher, vous ſuivre ; j'y ſuis réſolue, fallût-il en mourir. Mais prendre la fuite en ſon abſence ! lui laiſſer croire que je l'ai trahi ! — Que dis-tu, malheureuſe ? & que t'importe l'opinion d'un vil ſuborneur ? & quels ſont les droits d'un amour qui t'a perdue & déshonorée ? Tu l'aimes ! tu aimes donc ta honte ? tu préfères donc ſes indignes bienfaits à l'innocence qu'il t'a ravie ? tu préfères donc à ton père le plus cruel de tes ennemis ? Tu n'oſes le fuir en ſon abſence, & le quitter ſans ſon aveu ! Ah ! quand il a fallu quitter ton père, l'accabler, le déſeſpérer, tu n'a pas été ſi timide. Et qu'attends-tu de ton raviſſeur ? Qu'il te défende ? qu'il te dérobe à l'autorité paternelle ? Ah ! qu'il vienne ; qu'il oſe me faire chaſſer d'ici : je ſuis ſeul, ſans armes, affoibli par l'âge ; mais l'on me verra étendu ſur le ſeuil de

ta porte, demander vengeance à Dieu & aux hommes. Ton amant lui-même, pour aller à toi, fera obligé de marcher fur mon corps ; & les paffans diront avec horreur : Voilà fon père qu'elle défavoue, & que fon amant foule aux pieds.

Ah ! mon père, dit Laurette épouvantée de cette image, que vous connoiffez peu celui que vous outragez fi cruellement ! Rien de plus doux, rien de plus fenfible. Vous lui ferez refpectable & facré. — M'ofes-tu parler du refpect de celui qui me déshonore ? Efpères-tu qu'il me féduife avec fa perfide douceur ? Je ne veux pas le voir : fi tu réponds de lui, je ne réponds pas de moi-même. — Eh bien, non, ne le voyez pas ; mais permettez que je le voye un feul moment. — Qu'exiges-tu ? Moi, te laiffer feul avec lui ! Ah ! dût-il m'arracher la vie, je n'aurai pas cette complaifance. Tant qu'il a pu te dérober à moi, c'étoit fon crime,

c'étoit le tien, je n'en étois pas res-ponsable. Mais le Ciel te remet sous ma garde; & dès ce moment je lui réponds de toi. Allons, ma fille, il est déjà nuit close: voici l'instant de nous éloigner. Décide-toi: renonce à ton père, ou obéis. — Vous me percez le cœur. — Obéis, te dis-je, ou crains ma malédiction. A ces mots terribles, la tremblante Laurette n'eut pas la force de répliquer. Elle se déshabille sous les yeux de son père, & met, non sans verser des larmes, le simple vêtement qu'il lui avoit prescrit. Mon père, lui dit-elle au moment de le suivre, oserai-je, pour prix de mon obéissance, vous demander une seule grace? Vous ne voulez pas la mort de celui que je vous sacrifie: laissez-moi lui écrire deux mots, lui apprendre que c'est à vous que j'obéis; & que vous m'obligez à vous suivre. —Est-ce afin qu'il vienne encore vous enlever, vous dérober à moi? Non,

je ne veux laiſſer de vous aucune trace. Qu'il meure de honte, il ſe fera juſtice ; mais d'amour ! perdez cette crainte : les libertins n'en meurent pas. Alors, prenant ſa fille par la main, il ſortit ſans bruit avec elle ; & le lendemain matin, embarqués ſur la Seine, ils retournèrent dans leur pays.

Minuit paſſé, le Comte arrive dans cette maiſon, où il ſe flatte que le plaiſir l'attend, & que l'amour l'appelle. Tout y eſt dans l'alarme & la confuſion.

Les gens de Laurette lui annoncent avec effroi qu'on ne ſait ce qu'elle eſt devenue ; qu'on l'a cherchée inutilement ; qu'elle avoit pris ſoin de les éloigner, & qu'elle a ſaiſi ce moment pour échapper à leur vigilance ; qu'elle n'a point ſoupé chez ſon amie ; & qu'en partant elle a tout laiſſé, juſqu'à ſes diamans, & juſqu'à la robe qu'elle avoit miſe.

Il faut l'attendre, dit Luzy après un

long silence. Ne vous couchez pas : il y a dans cet événement quelque chose d'incompréhensible.

L'amour, qui cherche à se flatter, commença par les conjectures qui pouvoient excuser Laurette ; mais les trouvant toutes dénuées de vraisemblance, il se livra aux plus cruels soupçons. Un accident involontaire avoit bien pu la retarder ; mais en l'absence de ses gens se déshabiller elle-même, s'évader seule, au déclin du jour, laisser sa maison dans l'inquiétude ! tout cela, disoit-il, annonce clairement une fuite préméditée. Est-ce le Ciel qui l'a touchée ? est-ce un retour sur elle-même qui l'a déterminée à me fuir ? Ah ! que ne puis-je au moins le croire ! Mais si elle avoit pris un parti honnête, elle auroit eu pitié de moi, elle m'auroit écrit, ne fût-ce que deux mots de consolation & d'adieu. Sa lettre ne l'eût point trahie, & m'eût épargné des soupçons, accablans pour

moi, déshonorans pour elle. Laurette, ô Ciel! la candeur même, l'innocence, la vérité! Laurette infidèle & perfide! elle qui ce matin encore... Non, non, cela n'eſt pas croyable... Et cependant cela n'eſt que trop vrai. Chaque moment, chaque réflexion lui en étoit une preuve nouvelle; mais l'eſpoir & la confiance ne pouvoient ſortir de ſon cœur. Il luttoit contre la perſuaſion comme un homme expirant lutte contre la mort. Si elle arrivoit, diſoit-il, ſi elle arrivoit innocente & fidèle! Ah! ma fortune, ma vie, tout mon amour ſuffiroient-ils pour réparer l'injure que je lui fais! Quel plaiſir j'aurois à m'avouer coupable! par quels tranſports, par quelles larmes j'effacerois le crime de l'avoir accuſée! Hélas! je n'oſe me flatter d'être injuſte: je ne ſuis pas aſſez heureux.

Il n'eſt perſonne qui, dans l'inquiétude & l'ardeur de l'attente, n'ait quelquefois éprouvé, dans Paris, le tour-

ment d'écouter le bruit des carrosses, que l'on prend tous pour celui qu'on attend, & dont chacun tour à tour arrive, & emporte en passant l'espoir qu'il vient de faire naître. Le malheureux Luzy fut jusqu'à trois heures dans cette cruelle perplexité. Chaque voiture qu'il entendoit étoit peut-être celle qui ramenoit Laurette; enfin l'espérance, tant de fois trompée, fit place à la désolation. Je suis trahi, dit-il, je n'en puis plus douter. C'est une trame que l'on m'a cachée. Les caresses de la perfide ne servoient qu'à la mieux voiler. On a choisi prudemment le jour où je soupois à la campagne. Elle a tout laissé, pour me faire entendre qu'elle n'a plus besoin de mes dons. Sans doute un autre l'en accable. Elle eût rougi d'avoir quelque chose de moi. Le plus foible gage de mon amour lui eût sans cesse reproché sa trahison, son ingratitude. Elle veut m'oublier, pour se livrer en paix à celui qu'elle

me préfère. Ah ! la parjure, eſpère-t-elle trouver quelqu'un qui l'aime comme moi ? Je l'ai trop aimée, je m'y ſuis trop livré. Ses déſirs, ſans ceſſe prévenus, ſe ſont éteints. Voilà les femmes. Elles s'ennuient de tout, & même d'être heureuſes. Ah ! peux-tu l'être à préſent, perfide ! peux-tu l'être & penſer à moi ? A moi ! que dis-je ? que lui importe & mon amour & ma douleur ? Ah ! tandis que j'ai peine à retenir mes cris, que je baigne ſon lit de mes larmes, un autre peut-être . . . . Cette idée eſt affreuſe, & je ne puis la ſoutenir. Je le connoîtrai ce rival, & ſi le braſier qui brûle dans mon ſein, ne m'a conſumé avant le jour, je ne mourrai pas ſans vengeance. C'eſt ſans doute quelqu'un de ces faux amis que j'ai imprudement attirés chez elle. Soligny peut-être . . . . Il en fut épris, quand nous la vîmes dans ſon village . . . . Elle étoit ſimple & ſincère alors. Qu'elle eſt changée ! . . .

Il l'a voulu revoir ; & moi, facile & confiant, me croyant aimé, ne croyant pas poſſible que Laurette fût infidèle, je lui amenai mon rival. Je puis me tromper ; mais enfin c'eſt ſur lui que tombent mes ſoupçons. Allons m'en éclaircir ſur l'heure. Suis-moi, dit-il à l'un de ſes gens ; & le jour commençoit à peine à luire, lorſque, frappant à la porte du Chevalier, Luzy demanda à le voir. Il n'y eſt pas, Monſieur, dit le Suiſſe. — Il n'y eſt pas ! — Non, Monſieur, il eſt à la campagne. — Et depuis quand ? — Depuis hier au ſoir. — A quelle heure ? — Au déclin du jour. — Et quelle eſt la campagne où il eſt allé ? — C'eſt ce qu'on ne ſait pas ; il n'a emmené que ſon valet de chambre. — Et dans quelle voiture ? — Dans ſon vis-à-vis. — Son abſence doit-elle être longue ? — Il ne revient que dans quinze jours : il m'a dit de garder ſes lettres. — A ſon retour, vous lui direz que je ſuis

venu, & que je demande à le voir.

Enfin, dit-il en s'en allant, me voilà convaincu. Tout s'accorde. Il ne me reste plus qu'à découvrir en quel lieu ils se sont cachés. Je l'arracherai de ses bras, le perfide; & j'aurai le plaisir de laver dans son sang mon injure & sa trahison.

Ses recherches furent inutiles. Le voyage du Chevalier étoit un mystère qu'il ne put jamais éclaircir. Luzy fut donc quinze jours au supplice; & la pleine persuasion que Soligny étoit le ravisseur, le détourna de toute autre idée.

Dans son impatience, il envoyoit tous les matins savoir si son rival étoit de retour. Enfin on lui annonce qu'il vient d'arriver. Il vole chez lui, enflammé de colère; & le bon accueil du Chevalier ne fit que l'irriter encore. Mon cher Comte, lui dit Soligny, vous m'avez demandé avec empressement: à quoi puis-je vous être utile?

A me délivrer, lui répondit Luzy en pâliſſant, ou d'une vie que je déteſte, ou d'un rival qui m'eſt odieux. Vous m'avez enlevé ma maîtreſſe; il ne vous reſte plus qu'à m'arracher le cœur, = Mon ami, lui dit le Chevalier, j'ai autant d'envie que vous de me couper la gorge, car je ſuis outré de dépit; mais ce ne ſera pas avec vous, s'il vous plaît. Commençons donc par nous entendre. On vous a enlevé Laurette, dites-vous; j'en ſuis déſolé: elle étoit charmante: mais en honneur ce n'eſt pas moi. Non que je me pique de délicateſſe ſur cet article: en amour, je pardonne à mes amis, & je me permets à moi-même de petits larcins paſſagers; & quoique je t'aime de tout mon cœur, ſi Laurette eût voulu te tromper pour moi plutôt que pour un autre, je n'aurois pas été cruel. Mais pour les enlevemens je n'en ſuis plus: cela eſt trop grave; & ſi tu n'as pas d'autre raiſon de me tuer, je te

conſeille de me laiſſer vivre & de déjeûner avec moi. Quoique le langage du Chevalier eût bien l'air de la franchiſe, Luzy tenoit encore à ſes ſoupçons. Vous avez diſparu, lui diſoit-il, le même ſoir, à la même heure; vous vous êtes tenu quinze jours caché; je ſais d'ailleurs que vous l'avez aimée, & que vous en aviez envie dans le temps même que je la pris.

Tu es bien heureux, lui dit Soligny, qu'avec l'humeur qui me domine, je t'aime aſſez pour m'expliquer encore. Laurette eſt partie le même ſoir que moi; à cela je n'ai point de réponſe: c'eſt une de ces rencontres fatales qui font l'intrigue des romans. J'ai trouvé Laurette belle comme un ange, & j'en ai eu envie, aſſurément; mais ſi tu vas te couper la gorge avec tous ceux qui ont ce tort-là, je plains la moitié de Paris. L'article important c'eſt donc le myſtère de mon voyage

& de mon abſence ? Oh bien, je vais te l'expliquer.

J'aimois Madame de Blanſon, ou plutôt j'aimois ſon bien, ſa naiſſance, ſon crédit à la Cour : car cette femme a tout pour elle, hors elle. Tu ſais que ſi elle n'eſt ni jeune ni jolie, en revanche elle eſt très-ſenſible & très-facile à s'enflammer. J'avois donc réuſſi à lui plaire, & je ne voyois pas d'impoſſibilité à être ce qu'on appelle heureux, ſans en venir au mariage. Mais le mariage étoit mon but ; & au moyen de cette timidité reſpectueuſe, inſéparable d'un amour délicat, j'éludois toutes les occaſions d'abuſer de ſa foibleſſe. Tant de réſerve la déconcertoit. Elle n'avoit jamais vu, diſoit-elle, d'homme ſi craintif, ſi novice. J'avois la pudeur d'une jeune fille : j'en étois impatientant. Je ne te dirai pas tout le manége que j'ai employé, pendant trois mois, à me faire attaquer

ſans me rendre. Jamais coquette n'en a tant fait pour allumer d'inutiles dé-ſirs. Ma conduite a été un chef-d'œuvre de prudence & d'habileté. Eh bien, ma veuve a été plus habile. Je ſuis ſa dupe : oui, mon ami, elle a ſurpris ma créduie innocence. Voyant qu'il falloit m'attaquer dans les règles, elle a parlé de mariage. Rien de plus avantageux que ſes diſpoſitions. Son bien étoit à moi ſans réſerve. Il n'y avoit plus qu'une difficulté. J'étois bien jeune ; & mon caractère ne lui étoit pas aſſez connu. Pour nous éprouver, elle m'a propoſé d'aller paſſer quelques jours enſemble & tête à tête à la campagne. Quinze jours de ſolitude & de liberté, diſoit-elle, valoient mieux, pour ſe bien connoître, que deux ans de la vie de Paris. J'ai donné dans le piége, & elle a ſi bien fait, que j'ai oublié ma réſolution. Que l'homme eſt fragile & peu sûr de lui ! Engagé dans le rôle d'époux, il a fallu

le ſoutenir, & je lui ai donné de moi la meilleure opinion qu'il m'a été poſſible. Mais bientôt elle a cru s'appercevoir que mon amour s'affoibliſſoit. J'ai eu beau dire qu'il étoit le même ; elle m'a répondu qu'on ne l'abuſoit point avec de vaines paroles, & qu'elle voyoit bien que j'étois changé. Enfin ce matin à mon reveil, j'ai reçu le congé que voici : il eſt de ſa main & en bonne forme. « La légère épreuve que j'ai » faite de vos ſentimens me ſuffit. Par- » tez, Monſieur, quand il vous plaira. » Je veux un mari dont les ſoins ne » ſe ralentiſſent jamais, qui m'aime » toujours, & toujours de même ». Es-tu content ? Voilà mon aventure. Tu vois qu'elle ne reſſemble guère à celle que tu m'attribuois. On m'enlevoit ainſi que ta Laurette. Dieu veuille, mon ami, qu'on n'ait pas fait d'elle ce qu'on a fait de moi ! Mais à préſent que te voilà détrompé ſur mon compte, n'as-tu pas quelque autre ſoupçon ? Je

m'y perds, dit Luzy. Pardonne à ma douleur, à mon déſeſpoir, à mon amour, la démarche que je viens de faire. Tu te moques, reprit Soligny, rien n'étoit plus juſte. Si je t'avois pris ta maîtreſſe, il auroit bien fallu t'en faire raiſon. Il n'en eſt rien; tant mieux: nous voilà bons amis. Veux-tu déjeûner? — Je veux mourir. — Cela ſeroit un peu trop violent: il faut garder ce remède-là pour des diſgraces plus ſérieuſes. Ta Laurette eſt jolie, quoiqu'un peu friponne; il faut tâcher de la ravoir: mais ſi tu n'as plus celle-là, je te conſeille d'en prendre une autre; & le plutôt ſera le mieux.

Pendant que Luzy ſe déſeſpéroit, & qu'il ſemoit l'argent à pleines mains pour découvrir les traces de Laurette, elle étoit auprès de ſon père, pleurant ſa faute, ou plutôt ſon amant.

Bazile avoit dit dans le village, qu'il n'avoit pu ſe paſſer de ſa fille, & qu'il

l'étoit allé chercher. On la trouvoit encore embellie. Ses graces s'étoient développées ; & aux yeux même des villageois, ce qu'on appelle l'air de Paris, lui avoit donné de nouveaux charmes. L'ardeur des garçons qui l'avoient recherchée, se renouvela & n'en fut que plus vive. Mais son père les refusoit tous. Vous ne vous marierez jamais de mon vivant, lui dit-il : je ne veux tromper personne. Travaillez & pleurez avec moi. Je viens de renvoyer à votre indigne amant tout ce qu'il m'avoit donné. Il ne nous reste plus de lui que la honte.

Laurette, humble & soumise, obéissoit à son père, sans se plaindre & sans oser lever les yeux sur lui. Ce fut pour elle une peine incroyable de reprendre l'habitude de l'indigence & du travail. Ses pieds amollis étoient blessés, ses mains délicates étoient meurtries ; mais ce n'étoient-là que des maux légers. Les peines du corps ne sont rien,

disoit-elle en gémissant; celles de l'ame sont bien plus cruelles !

Quoique Luzy lui fût présent sans cesse, & que son cœur ne pût s'en détacher, elle n'avoit plus ni l'espoir ni la volonté de retourner à lui. Elle savoit quelle amertume avoit répandu son égarement sur la vie de son malheureux père; & quand elle auroit été libre de le quitter encore, elle n'y auroit pas consenti. Mais l'image de la douleur où elle avoit laissé son amant, la poursuivoit & faisoit son supplice. Le droit qu'il avoit de l'accuser de perfidie & d'ingratitude, étoit pour elle un nouveau tourment. — Si du moins je pouvois lui écrire ! mais on ne m'en laisse ni la liberté, ni le moyen. C'est peu de l'abandonner ; on veut que je l'oublie. Je m'oublierois plutôt moi-même ; & il m'est aussi impossible de le haïr, que de l'oublier. S'il fut coupable, son amour en est cause ; & ce n'est pas à moi de l'en punir. Dans tout ce qu'il

a fait, il n'a vu que mon bonheur & celui de mon père. Il s'eſt trompé, il m'a égarée; mais à ſon âge on ne ſait qu'aimer. Oui, je lui dois, je me dois à moi-même de l'éclairer ſur ma conduite; & en cela ſeul mon père ne ſera point obéi. La difficulté n'étoit plus qu'à ſe procurer les moyens de lui écrire: mais ſon père, ſans y penſer, lui en avoit épargné le ſoin.

Un ſoir, Luzy, ſe retirant plus affligé que jamais, reçoit un paquet anonyme. La main qui avoit écrit l'adreſſe, ne lui étoit pas connue; mais le timbre lui en dit aſſez. Il l'ouvre avec précipitation; il reconnoît la bourſe qu'il avoit donnée à Bazile, avec les cinquante louis qu'il y avoit laiſſés, & deux ſommes pareilles qu'il lui avoit fait tenir. Je vois tout, dit-il: j'ai été découvert. Le père indigné me renvoye mes dons. Fier & ſévère, comme je l'ai connu, dès qu'il a ſu où étoit ſa fille, il ſera venu la chercher; il l'aura

forcée à le ſuivre. A l'inſtant même il aſſemble ceux de ſes gens qui ſervoient Laurette. Il les interroge, il demande ſi quelqu'un d'eux n'a pas vu chez elle un payſan qu'il leur dépeint. L'un d'eux ſe ſouvient qu'en effet le jour même qu'elle s'en eſt allée, un homme tout ſemblable à celui qu'il déſigne, eſt monté à la botte du carroſſe de Laurette, & lui a parlé un moment. Allons vîte, s'écria Luzy, des chevaux de poſte à ma chaiſe.

La ſeconde nuit, étant arrivé à quelques lieues de Coulange, il fait déguiſer en payſan celui de ſes gens qui l'avoit ſuivi, l'envoie s'inſtruire, & en l'attendant tâche de prendre du repos. Il n'en eſt point pour l'ame d'un amant dans une ſituation ſi violente. Il compta les minutes depuis le départ de ſon émiſſaire juſqu'à ſon retour.

Monſieur, lui dit ce domeſtique en arrivant, bonnes nouvelles ! Laurette eſt à Coulange, auprès de ſon père. —

Ah ! je reſpire. — On parle même de la marier. — De la marier !.... Il faut que je la voye. — Vous la trouverez dans ſa vigne : elle y travaille tout le jour. — Juſte Ciel ! quelle dureté ! Allons, je me tiendrai caché ; & toi, ſous ce déguiſement, tu guetteras le moment où elle ſera ſeule. N'en perdons pas un ; mettons-nous en chemin.

L'émiſſaire de Luzy lui avoit dit vrai. Il ſe préſentoit pour Laurette un parti riche dans ſon état ; & le Curé avoit mandé Bazile pour le réſoudre à l'accepter.

Cependant Laurette travailloit à la vigne, & penſoit au malheureux Luzy. Luzy arrive, & l'aperçoit de loin. Il avance avec précaution. Il la voit ſeule ; il accourt, ſe précipite, & lui tend les bras. Au bruit qu'il fait à travers les pampres, elle lève la tête, elle tourne les yeux. Dieu ! s'écria-t-elle,.... La ſurpriſe & la joie lui ôtèrent l'uſage de la voix. Tremblante,

elle étoit dans ses bras, sans avoir pu le nommer encore. Ah ! Luzy, lui dit-elle enfin, c'est vous ! voilà ce que je demandois au Ciel. Je suis innocente à vos yeux : c'en est assez ; je souffrirai le reste. Adieu, Luzy, adieu pour jamais. Eloignez-vous. Plaignez Laurette ; elle ne vous reproche rien. Vous lui serez cher jusqu'au dernier soupir. Moi, s'écria-t-il en la serrant contre son sein, comme si on eût voulu la lui arracher encore, moi, te quitter ! ô moitié de moi-même, moi, vivre sans toi, loin de toi ! Non, il n'y a pas sur la terre de puissance qui nous sépare. — Il en est une sacrée pour moi : c'est la volonté de mon père. Ah ! mon ami ! si vous aviez su la douleur profonde où le plongeoit ma fuite, sensible & bon comme vous l'êtes, vous m'auriez rendue à ses pleurs. Me dérober à lui une seconde fois, ou lui enfoncer le couteau dans le sein, ce seroit pour moi la même chose. Vous me

connoiſſez trop bien pour me le demander ; vous êtes trop humain pour le vouloir vous-même. Perdez un eſpoir que je n'ai plus. Adieu. Faſſe le Ciel que j'expie ma faute ! Mais j'ai bien de la peine à me la reprocher. Adieu, vous dis-je : mon père va venir ; il ſeroit affreux qu'il nous trouvât enſemble. C'eſt ce que je veux, dit Luzy : je l'attends. — Ah ! vous allez redoubler mes peines !

Dans l'inſtant même Bazile arrive ; & Luzy, s'avançant de quelques pas audevant de lui, ſe jette à ſes genoux. Qui êtes-vous ? que demandez-vous ? lui dit Bazile étonné dabord. Mais dès qu'il eut fixé ſes regard ſur lui, Malheureux ! s'écria-t-il en reculant, éloignez-vous, ôtez-vous de mes yeux. — Non, je meurs à vos pieds, ſi vous ne daignez pas m'entendre. — Après avoir perdu, déshonoré la fille, vous oſez vous préſenter au père ! — Je ſuis criminel, je l'avoue ; & voilà de quoi me

me punir ; mais ſi vous m'écoutez, j'eſpère que vous aurez pitié de moi. Ah ! dit Bazile en regardant l'épée, ſi j'étois auſſi lâche, auſſi cruel que vous ! .... Vois, dit-il à ſa fille, combien le vice eſt bas, & quelle en eſt la honte, puiſqu'il oblige l'homme à ramper aux pieds de ſon ſemblable, & à ſupporter ſes mépris. Si je n'étois que vicieux, reprit Luzy avec fierté, loin de vous implorer, je vous braverois. N'attribuez mon humiliation qu'à ce qu'il y a de plus honnête & de plus noble dans la nature, à l'amour même, au déſir que j'ai d'expier une faute, excuſable peut-être, & que je ne me reproche ſi cruellement, que parce que j'ai le cœur bon. Alors, avec toute l'éloquence du ſentiment, il s'efforça de ſe juſtifier, en attribuant tout à la fougue de l'âge & à l'ivreſſe de la paſſion.

Le monde eſt bien heureux, reprit Bazile, que votre paſſion n'ait pas été celle de l'argent ! vous auriez été un

Cartouche (Luzy frémit à ce discours). Oui, un Cartouche. Et pourquoi non? Auriez-vous la bassesse de croire que l'innocence & l'honneur valent moins que les richesses & que la vie? N'avez-vous pas profité de la foiblesse, de l'imbécillité de cette malheureuse, pour lui ravir ces deux trésors? Et à moi, son père, croyez-vous m'avoir fait un moindre mal que de m'assassiner? Un Cartouche est roué, parce qu'il vole des biens dont on peut se passer pour vivre; & vous, qui nous avez ravi ce qu'une fille bien née, ce qu'un père honnête homme ne peuvent perdre sans mourir, qu'avez-vous mérité? On vous dit noble, & vous croyez l'être. Voici les traits de cette noblesse dont vous vous glorifiez. Dans un moment de désolation, où le plus méchant des hommes auroit eu pitié de moi, vous m'abordez, vous feignez de me plaindre; & vous dites dans votre cœur: Voilà un malheureux qui n'a dans le

monde de consolation que sa fille : c'est le seul bien que le Ciel lui laisse ; demain je veux la lui enlever. Oui, barbare, oui, scélérat, voilà ce qui se passoit dans votre ame. Et moi, crédule, je vous admirois, je vous comblois de bénédictions, je demandois au Ciel qu'il accomplît tous vos vœux ; & tous vos vœux tendoient à suborner ma fille. Que dis-je, malheureux ! Je vous la livrois, je l'engageois à courir après vous, à la vérité, pour vous rendre cet or, ce poison avec lequel vous croyiez me corrompre. Il sembloit que le Ciel m'avertît que c'étoit un don pernicieux & traître : je résistai à ce mouvement, je m'obstinai à vous croire compatissant & généreux : vous n'étiez que perfide & impitoyable ; & la main que j'aurois baisée, que j'aurois arrosée de larmes, se préparoit à m'arracher le cœur. Voyez, poursuivit-il en découvrant son sein & en lui montrant ses cicatrices, voyez quel homme vous avez

déshonoré. J'ai verſé pour l'Etat plus de ſang que vous n'en avez dans les veines ; & vous, homme inutile, quels ſont vos exploits ? De déſoler une père ! de débaucher ſa fille ! d'empoiſonner mes jours & les ſiens ! La voilà, cette malheureuſe victime de vos ſéductions, la voilà, qui trempe aujourd'hui dans ſes pleurs le pain dont elle ſe nourrit. Elevée dans la ſimplicité d'une vie innocente & laborieuſe, elle l'aimoit ; elle la déteſte : vous lui avez rendu inſuportables le travail & la pauvreté : elle a perdu ſa joie avec ſon innocence ; & il ne lui eſt plus permis de lever les yeux ſans rougir. Mais ce qui me déſeſpère, ce que je ne vous pardonnerai jamais, vous m'avez fermé le cœur de ma fille ; vous avez éteint dans ſon ame les ſentimens de la nature ; vous lui avez fait un ſupplice de la ſociété de ſon père : peut-être, hélas ! ... je n'oſe achever.... peut-être lui ſuis-je odieux.

Ah ! mon père, s'écria Laurette,

qui jusqu'alors étoit restée dans l'abattement & la confusion, ah ! mon père, c'est trop me punir. Je mérite tout, excepté le reproche d'avoir cessé de vous aimer. En disant ces mots, elle étoit à ses pieds, dont elle baisoit la poussière. Luzy s'y prosterna lui-même; & dans un excès d'attendrissement, Mon père, dit-il, pardonnez-lui, pardonnez-moi, embrassez vos enfans ; & si le ravisseur de Laurette n'est pas trop indigne du nom de son époux, je vous conjure de me l'accorder.

Ce retour auroit attendri un cœur plus dur que celui de Bazile. S'il y avoit, dit-il à Luzy, un autre moyen de me rendre l'honneur & de vous rendre à tous deux l'innocence, je refuserois celui-là. Mais il est le seul ; je l'accepte, & bien plus pour vous que pour moi ; car je ne veux, je n'attends rien de vous, & je mourrai en cultivant ma vigne.

L'amour de Luzy & de Laurette fut

consacré au pied des autels. Bien des gens dirent qu'il avoit fait une bassesse, & il en convint. Mais ce n'est pas, dit-il, celle qu'on m'attribue. C'est à faire le mal qu'est la honte, & non pas à le réparer.

Il n'y eut pas moyen d'engager Bazile à quitter son humble demeure. Après avoir tout mis en usage pour l'attirer à Paris, Madame de Luzy obtint de son époux qu'il achetât une terre auprès de Coulange; & le bon père consentit enfin à y aller passer ses vieux ans.

Deux cœurs faits pour la vertu furent ravis de l'avoir retrouvée. Cette image des plaisirs célestes, l'accord de l'amour & de l'innocence ne leur laissa plus rien à désirer, que de voir les fruits d'une union si douce. Le Ciel exauça le vœu de la nature; & Bazile, avant de mourir, embrassa ses petits-enfans.

LE CONNOISSEUR.

CÉLICOUR, dès l'âge de quinze ans, avoit été dans sa province ce qu'on appelle un petit prodige. Il faisoit des vers, les plus galans du monde; il n'y avoit pas dans le voisinage une jolie femme qu'il n'eût célébrée, & qui ne trouvât que ses yeux avoient encore plus d'esprit que ses vers. C'étoit dommage de laisser tant de talens enfouis dans une petite ville : Paris devoit en être le théâtre ; & l'on fit si bien, que son père se résolut à l'y envoyer. Ce père étoit un honnête homme, qui aimoit l'esprit sans en avoir, & qui admiroit, sans savoir pourquoi, tout ce qui venoit de la capitale : il y avoit même des relations littéraires ; & du nombre des ses correspondans étoit un *Connoisseur* appelé M. de Fintac. Ce fut particulièrement à lui que Célicour fut recommandé.

Fintac reçut le fils de son ami avec cette bonté qui protège. Monsieur, lui dit-il, j'ai entendu parler de vous: je sais que vous avez eu des succès en province ; mais en province, croyez-moi, les Arts & les Lettres sont encore au berceau. Sans le goût, l'esprit & le génie ne produisent rien que dinforme, & il n'y a du goût qu'à Paris. Commencez donc par vous persuader que vous ne faites que de naître, & par oublier tout ce que vous avez appris. Que n'oublierois-je pas! dit Célicour en jetant les yeux sur une nièce de dix-huit ans, que le Connoisseur avoit auprès de lui. Oui, Monsieur, c'est d'aujourd'hui que je commence à vivre. Je ne sais quel charme on respire en ces lieux ; mais il se développe en moi des facultés qui m'étoient inconnues : il me semble que je viens d'acquérir de nouveaux sens, une ame nouvelle. Bon ! s'écria Fintac, voilà de l'enthousiasme : il est né Poëte ;

& à ce ſeul trait je le garantis tel. Il n'y a point de poéſie à cela, reprit Célicour; c'eſt la naïve & ſimple nature. — Tant mieux ! c'eſt-là le vrai talent. Et à quel âge vous êtes-vous ſenti animé de ce feu divin? — Hélas! Monſieur, j'en ai eu quelques étincelles en province; mais je n'y éprouvai jamais cette chaleur vive & ſoudaine, qui me pénètre dans ce moment. C'eſt l'air de Paris, dit Fintac. C'eſt l'air de votre maiſon, dit Célicour : je ſuis dans le temple des Muſes. Le Connoiſſeur trouva què ce jeune homme avoit d'heureuſes diſpoſitions.

Agathe, la plus jolie petite eſpiègle que l'amour eût formée, ne perdit pas un mot de cet entretien; & certains regards en deſſous, certain ſourire qui effleuroit ſes lèvres, firent entendre à Célicour qu'elle ne ſe méprenoit pas au double ſens de ſes réponſes. Je ſais bon gré à votre père, ajouta le Connoiſſeur, de vous avoir envoyé

dans l'âge où le naturel est assez docile pour recevoir les impressions du bien : mais gardez-vous de celles du mal. Vous trouverez à Paris de faux Connoisseurs plus que de bons juges. N'allez pas consulter tout le monde, & tenez-vous-en aux lumières d'un homme qui jamais ne s'est trompé sur rien. Célicour, qui n'imaginoit pas que l'on pût se louer soi-même avec tant de franchise, eut la simplicité de demander quel étoit cet homme infaillible? C'est moi, Monsieur, lui répondit Fintac d'un ton de confidence, moi, qui ai passé ma vie avec tout ce que les Arts & les Lettres ont de plus considérable; moi qui, depuis quarante ans, m'exerce à distinguer, dans les choses d'imagination & de goût, les beautés réelles & permanentes, des beautés de mode & de convention. Je le dis, parce qu'on le sait, & qu'il n'y a point de vanité à convenir d'un fait connu.

Quelque singulier que fût ce lan-

gage, Célicour y fit à peine attention: un objet plus intéreſſant l'occupoit. Agathe avoit quelquefois daigné lever les yeux ſur lui; & ſes yeux ſembloient lui dire les choſes du monde les plus obligeantes: mais étoit-ce leur vivacité naturelle, ou le plaiſir de voir leur triomphe, qui les animoit? Voilà ce qu'il falloit éclaircir. Célicour pria donc le Connoiſſeur de permettre qu'il eût l'honneur de le voir ſouvent, & Fintac l'y invita lui-même.

Dans la ſeconde viſite, le jeune homme fut obligé d'attendre que le Connoiſſeur fût viſible, & de paſſer un quart d'heure tête à tête avec l'aimable nièce. On lui en fit bien des excuſes; & il répondit qu'il n'y avoit pas de quoi. Monſieur, lui dit Agathe, mon oncle eſt enchanté de vous. — C'eſt un ſuccès bien flatteur pour moi; mais, Mademoiſelle, il en eſt un qui me toucheroit davantage. — Mon oncle aſſure que vous êtes fait pour réuſſir à

tout. — Ah ! que ne penſez-vous de même ! — Je ſuis aſſez ſouvent de l'avis de mon oncle. — Aidez-moi donc à mériter ſes bontés. — Il me ſemble que vous n'avez pas beſoin d'aide. — Pardonnez-moi : je ſais que les grands hommes ont preſque tous des ſingularités, quelquefois même des foibleſſes. Pour flatter leurs goûts, leurs opinions, leur caractère, il faut les connoître ; pour les connoître, il faut les étudier ; & ſi vous vouliez, belle Agathe, vous m'abrégeriez cette étude. Après tout, de quoi s'agit-il ? de gagner la bienveillance de votre oncle ? Rien au monde n'eſt plus innocent. — Il eſt donc d'uſage en province de s'entendre avec les nièces, pour réuſſir auprès des oncles ? Cela n'eſt pas ſi mal adroit. — Je n'y vois rien que de très-ſimple. — Mais ſi mon oncle avoit, comme vous le dites, des ſingularités, des foibleſſes, faudroit-il vous en donner avis ? — Pourquoi non ? me ſoup-

çonneriez-vous d'en vouloir faire un mauvais usage? — Non : mais sa nièce! — Eh bien, sa nièce doit souhaiter qu'on cherche à lui complaire. Il a passé l'âge où l'on se corrige ; il n'y a donc plus qu'à le ménager. — On ne peut pas mieux lever les scrupules. — Ah ! vous n'en auriez aucun si je vous étois mieux connu ; mais non, vous êtes dissimulée. — En effet, je vois Monsieur pour la seconde fois : comment puis-je avoir des secrets pour lui ? — Je suis indiscret, je l'avoue, & je vous en demande pardon. — Non, c'est moi qui ai tort de vous laisser croire la chose plus grave qu'elle n'est. Voici le fait : mon oncle est un bon homme, qui n'eût jamais été que cela, si on ne lui avoit pas mis dans la tête la prétention de se connoître à tout, de juger les Arts & les Lettres, d'être le guide, l'appréciateur, & l'arbitre des talens. Cela ne fait du mal à personne; mais cela nous attire une foule de sots

que mon oncle protège, & avec lesquels il partage le ridicule du bel esprit. Il seroit bien à souhaiter, pour son repos, qu'il abandonnât cette chimère ; car le Public semble avoir pris à tâche de n'être jamais de son avis ; & c'est tous les jours quelque scène nouvelle. — Vous m'affligez. — Vous voilà au fait de tous nos secrets de famille, & nous n'avons plus rien de caché pour vous. Comme elle achevoit, on vint dire à Célicour que le Connoisseur étoit visible.

Le cabinet où il fut introduit annonçoit la multiplicité des études & la foule des connoissances : on voyoit le plancher couvert d'*in-folio* pêle-mêle entassés, de rouleaux d'estampes, de cartes déployées, & de manuscrits semés au hasard ; sur une table, un Tacite ouvert à côté d'une lampe sépulchrale, entourée de médailles antiques ; plus loin, un télescope sur son affût, l'esquisse d'un tableau sur le chevalet, un modèle de

bas-relief en cire, des morceaux d'histoire naturelle ; & du parquet au plafond, des rayons de livres pittoresquement renversés. Le jeune homme ne savoit où mettre le pied ; & son embarras fit au Connoisseur un plaisir extrême. Pardonnez, lui dit-il, le dérangement où vous me trouvez : c'est ici mon cabinet d'études ; j'ai besoin d'avoir tout cela sous ma main. Mais ne croyez pas que le même désordre règne dans ma tête : chaque chose y est à sa place ; la variété, le nombre même n'y jette point de confusion. Cela est merveilleux ! dit Célicour qui ne savoit ce qu'il disoit, car il étoit encore occupé d'Agathe. Oh très-merveilleux ! reprit Fintac ; & souvent je m'étonne moi-même quand je réfléchis au mécanisme de la mémoire, à la manière dont les idées se classent & s'arrangent à mesure qu'elles arrivent. Il semble qu'il y ait des tiroirs pour chaque espèce de connoissances. Par exemple, à travers cette

foule de choses qui m'avoient passé par l'esprit, qui m'expliquera comment vint se retracer dans mon souvenir, à point nommé, ce que j'avois lu autrefois sur le retour de la comète ? Car vous saurez que c'est moi qui donnai l'éveil à nos Astronomes. — Vous, Monsieur ? — Ils n'y pensoient pas, & sans moi la comète passoit *incognito* sur notre horizon. Je ne m'en suis pas vanté, comme vous croyez bien : je vous le dis en confidence. — Et pourquoi vous laisser dérober la gloire d'un avis aussi important ? — Bon ! je ne finirois pas, si je réclamois tout ce qu'on me vole. En général, mon enfant, sachez qu'une solution, une découverte, un morceau de poésie, de peinture, ou d'éloquence, n'appartient pas, autant qu'on l'imagine, à celui qui se l'attribne. Mais quel est l'objet d'un Connoisseur ? d'encourager les talens, en même temps qu'il les éclaire. Que l'idée de ce bas-relief, que l'or-

donnance de ce tableau, que les beautés de détail ou d'enſemble de cette Pièce de Théâtre ſoient de l'Artiſte ou de moi, cela eſt égal pour le progrès de l'art : or c'eſt-là tout ce qui m'intéreſſe. Ils viennent, je leur dis ma penſée ; ils m'écoutent, ils en font leur profit ; c'eſt à merveille : je ſuis récompenſé quand ils ont réuſſi. Rien n'eſt plus beau, dit Célicour : les arts doivent vous regarder comme leur Apollon. Et Mademoiſelle Agathe, daigne-t-elle être auſſi leur Muſe ? — Non : ma nièce eſt une étourdie que j'ai voulu élever avec ſoin ; mais elle n'a aucun goût pour l'étude. Je l'avois engagée à jeter les yeux ſur l'Hiſtoire ; elle m'a rendu mes livres, en me diſant que ce n'étoit pas la peine de lire, pour voir dans tous les ſiècles d'illuſtres fous & de hardis fripons ſe jouer d'une foule de ſots. J'ai voulu eſſayer ſi elle goûteroit davantage l'Eloquence ; elle a prétendu que Cicéron, Démoſthènes, &c.

n'étoient que d'habiles charlatans, & que quand on avoit de bonnes raisons, l'on n'avoit pas besoin de tant de paroles. Pour la Morale, elle soutient qu'elle la sait toute par cœur, & que Lucas, son père nourricier, est aussi sage que Socrate. Il n'y a donc que la Poésie qui l'amuse quelquefois; encore préfère-t-elle des Fables aux Poëmes les plus sublimes, & vous dit bonnement qu'elle aime mieux entendre parler les animaux de la Fontaine, que les héros de Virgile & d'Homère. En un mot, elle est, à dix-huit ans, aussi enfant qu'on l'est à douze; & au milieu des entretiens les plus sérieux, les plus intéressans, vous serez surpris de la voir s'amuser d'une bagatelle, ou s'ennuyer dès que l'on veut captiver son attention. Célicour, riant au dedans de lui-même, prit congé de M. de Fintac, qui lui fit la grace de l'inviter à dîner pour le lendemain.

Le jeune homme étoit si aise, qu'il

n'en dormit pas de la nuit. Dîner avec Agathe ! C'étoit le plus beau jour de ſa vie. Il arrive ; & à ſa beauté, à ſa jeuneſſe, à l'air de ſérénité répandu ſur ſon viſage, on eût cru voir paroître Apollon, ſi le Parnaſſe de Fintac eût été mieux composé. Mais comme il ne vouloit que des protégés & des adulateurs, il n'attiroit chez lui que des gens faits pour l'être.

Il leur annonça Célicour comme un jeune Poëte de la plus belle eſpérance, & le fit placer à table à ſa droite. Dès-lors voilà tous les yeux de l'envie attachés ſur lui. Chacun des convives lui crut voir uſurper ſa place, & jura dans le fond de ſon ame de ſe venger en décriant le premier Ouvrage qu'il donneroit. En attendant, Célicour fut accueilli, careſſé par tous ces Meſſieurs, & les prit dès ce moment pour les plus honnêtes gens du monde. Un nouveau venu excitoit l'émulation ; le bel eſprit mit toutes les voiles au vent :

on jugea la République des Lettres ; & comme il eſt juſte de mêler la louange à la critique, on loua généreuſement tous les morts, & on déchira tous les vivans, bien entendu, tous les vivans qui n'étoient pas de ce dîné. Tous les Ouvrages nouveaux qui avoient réuſſi ſans paſſer ſous les yeux de Fintac, ne pouvoient avoir qu'un ſuccès éphémère ; tous ceux qu'il avoit ſcellés du ſceau de ſon approbation, devoient aller à l'immortalité, quoi qu'en dît le ſiècle préſent. On parcourut tous les genres de Littérature ; & pour donner plus d'eſſor à l'érudition & à la critique, on mit ſur le tapis cette queſtion toute neuve, ſavoir, lequel méritoit la préférence de Corneille ou de Racine. L'on diſoit même là-deſſus les plus belles choſes du monde, lorſque la petite nièce, qui n'avoit pas dit un mot, s'aviſa de demander naïvement lequel des deux fruits, de l'orange ou de la pêche, avoit le goût le plus exquis &

méritoit le plus d'éloges. Son oncle rougit de sa simplicité ; & les convives baissèrent tous les yeux sans daigner répondre à cette bêtise. Ma nièce, dit Fintac, à votre âge il faut savoir écouter & se taire. Agathe, avec un petit sourire imperceptible, regarda Célicour qui l'avoit très-bien entendue, & dont le coup-d'œil la consola du mépris de l'assemblée. J'ai oublié de dire qu'il étoit placé vis-à-vis d'elle ; & vous jugez bien qu'il écoutoit peu ce qu'on disoit autour de lui. Mais le Connoisseur, qui examinoit sa physionomie, y trouvoit un feu singulier. Voyez, disoit-il à ses beaux Esprits, voyez comme le talent perce. Oui, répondit l'un d'eux, on le voit transpirer comme l'eau à travers les pores de l'éopyle. Fintac, prenant Célicour par la main, lui dit : Est-ce là une comparaison ? est-ce là de la poésie & de la philosophie fondues ensemble ? C'est ainsi que les talens se touchent, & que

les Muſes ſe tiennent par la main. Avouez, pourſuivit-il, qu'on ne fait pas de pareils dînés dans vos villes de province. Eh bien, vous ne voyez rien ; il y a des jours où ces Meſſieurs ont encore cent fois plus d'eſprit. Il ſeroit difficile de n'en avoir pas, dit l'un d'eux : nous ſommes à la ſource, & *purpureo bibimus ore nectar*. Ah ! *purpureo !* reprit modeſtement Fintac, vous me faites bien de l'honneur. Ecoutez, jeune homme, apprenez à citer. Le jeune homme étoit fort attentif à ſaiſir au paſſage les regards d'Agathe, qui de ſon côté le trouvoit fort joli.

Au ſortir de table, on alla ſe promener dans un jardin, où le Connoiſſeur avoit ſoin de réunir les plantes rares qu'on voit par-tout. Il y avoit, entre autres merveilles, un chou panaché qui faiſoit l'admiration des Naturaliſtes. Ses replis, ſon feſton, le mélange de ſes couleurs étoient la choſe du monde la plus étonnante. Qu'on me

faſſe voir, diſoit Fintac, une plante étrangère que la nature ait pris ſoin de former avec plus d'induſtrie & de délicateſſe. C'eſt pour venger l'Europe de la prévention de certains curieux pour tout ce qui nous vient des Indes & du Nouveau Monde, que j'ai conſervé ce beau chou.

Tandis qu'on admiroit ce prodige, Agathe & Célicour s'étoient joints, comme ſans y penſer, dans une allée voiſine. Belle Agathe, dit le jeune homme en lui montrant une roſe, laiſſerez-vous mourir cette fleur ſur ſa tige ? — Où voulez-vous donc qu'elle meure ? — Où je voudrois expirer moi-même. Agathe rougit de cette réponſe; & dans ce moment ſon oncle, avec deux beaux Eſprits, vint s'aſſeoir dans un boſquet voiſin, d'où, ſans être aperçu, il pouvoit les entendre. S'il eſt vrai, pourſuivit Célicour, que les ames paſſent d'un corps à l'autre, je ſouhaite, après ma mort, être une roſe

pareille à celle-là. Si quelque main profane s'avance pour me cueillir, je me cacherai parmi les épines ; mais si une nymphe charmante daigne jeter les yeux sur moi, je me pencherai vers elle, j'épanouirai mon sein, j'exhalerai, j'épuiserai tous mes parfums, je les mêlerai avec son haleine ; le désir de lui plaire animera mes couleurs. —Eh bien, vous serez tant que vous serez cueillie, & l'instant d'après vous ne serez plus. — Ah ! Mademoiselle, ne comptez-vous pour rien le bonheur d'être un instant?... Ses yeux achevèrent de dire ce que sa bouche avoit commencé. Et moi, dit Agathe en déguisant son trouble, si j'avois le choix, je ferois des vœux pour être changée en colombe : c'est la douceur, l'innocence même. — Ajoutez la tendresse & la fidélité. Oui, belle Agathe, ce choix est digne de vous. La colombe est l'oiseau de Vénus : Vénus vous distingueroit parmi vos pareilles ; vous seriez l'ornement de

son

ſon char ; l'Amour ſe repoſeroit ſur vos aîles, ou plutôt il vous échaufferoit dans ſon ſein. Ce ſeroit ſur ſa bouche divine que votre bec prendroit l'ambroiſie. Agathe l'interrompit, en lui diſant qu'il pouſſoit les fictions trop loin. Encore un mot, dit Célicour : une colombe a une compagne ; s'il dépendoit de vous de choiſir la vôtre, quelle ame lui donneriez-vous ? Celle d'une amie, répondit-elle. A ces mots, Célicour attacha ſur elle des yeux où étoient peints l'amour, le reproche, & la douleur.

Fort bien ! dit l'oncle en ſe levant, fort bien ! voilà de la belle & bonne poéſie. L'image de la roſe eſt d'une fraîcheur digne de Van-huyſum ; celle de la colombe eſt un petit tableau de Boucher, le plus frais, le plus galant du monde : *ut pictura poeſis.* Courage, mon enfant ! courage ! l'allégorie eſt très-bien ſoutenue : nous ferons quelque choſe de vous. Agathe, j'ai

été aſſez content de votre dialogue ; & voilà M. de Lexergue qui en eſt ſurpris comme moi. Il eſt certain, dit M. de Lexergue, qu'il y a dans le langage de Mademoiſelle quelque choſe d'anacréontique : c'eſt l'empreinte du goût de ſon oncle ; il ne dit rien qui ne ſoit marqué au coin de la ſaine antiquité. M. Lucide trouva dans les fictions de Célicour le *molle atque facetum*. Il faut achever cette petite ſcène, dit Fintac ; il faut la mettre en vers : ce ſera une des plus jolies choſes que nous ayons vues. Célicour dit que pour l'achever il avoit beſoin du ſecours d'Agathe ; & afin que le dialogue eût plus d'aiſance & de naturel, on crut devoir les laiſſer ſeuls. A la colombe votre compagne, *l'ame d'une amie !* reprit Célicour ; ah ! belle Agathe, votre cœur n'eſt-il fait que pour l'amitié ? eſt-ce pour elle que l'amour a pris plaiſir à réunir en vous tant de charmes ? Voilà, dit Agathe en ſou-

riant, le dialogue très-bien renoué. Je n'ai qu'à ſaiſir la réplique; il y a de quoi nous mener loin. Si vous voulez dit Célicour, il eſt facile de l'abréger. Parlons d'autre choſe, interrompit-elle. Le dîné vous a-t-il amuſé? — Je n'y ai entendu qu'un ſeul mot plein de ſens & de fineſſe, qu'on a eu la ſottiſe de prendre pour une queſtion naïve: tout le reſte m'a échappé. Mon ame n'étoit pas à mon oreille. — Elle étoit bien heureuſe! — Ah! très-heureuſe! car elle étoit dans mes yeux. — Si je voulois, je ferois ſemblant de ne pas vous entendre ou de ne pas vous croire; mais je ne fais jamais ſemblant. Je trouve donc tout ſimple, n'en déplaiſe à nos beaux Eſprits, que vous ayez plus de plaiſir à me voir qu'à les écouter; & je vous avoue à mon tour que je ne ſuis pas fâchée d'avoir à qui parler, ne fût-ce que des yeux, pour me ſauver de l'ennui qu'ils me donnent. Nous voilà donc

d'intelligence, & nous allons nous amuſer; car nous avons là des originaux aſſez plaiſans dans leur eſpèce. Par exemple, ce M. Lucide croit toujours voir dans les choſes ce que perſonne n'y a vu. Il ſemble que la nature lui ait dit ſon ſecret à l'oreille; mais tout le monde n'eſt pas digne de ſavoir ce qu'il penſe. Il choiſit dans un cercle un confident privilégié : c'eſt communément la perſonne la plus diſtinguée. Il ſe penche myſtérieuſement vers elle, & lui dit tout bas ſon avis. Pour M. de Lexergue, c'eſt un érudit de la première force : plein de mépris pour tout ce qui eſt moderne, il eſtime les choſes par le nombre des ſiècles. Il veut même qu'une jeune femme ait l'air de l'antiquité; & il m'honore de ſon attention, parce qu'il me trouve le profil de l'Impératrice Poppée. Dans le groupe que vous voyez là-bas, eſt un homme droit & pincé, qui fait de petits riens charmans; mais ne les en-

tend pas qui veut. Il demande un jour pour les lire ; il nomme lui-même son auditoire ; il exige que la porte soit fermée à tout profane ; il arrive sur la pointe du pied, se place devant une table entre deux flambeaux, tire mystérieusement de sa poche un porte-feuille couleur de rose, promène autour de lui un œil gracieux qui demande silence, annonce un petit Roman de sa façon, qui a eu le bonheur de plaire à des personnes de considération, le lit posément, pour être mieux goûté, & va jusqu'à la fin sans s'apercevoir que chacun bâille à bouche close. Ce petit homme remuant, qui gesticule auprès de lui, me fait une pitié que je ne puis dire. L'esprit est pour lui comme ces éternuemens qui vont venir, & qui ne viennent jamais. On voit qu'il meurt d'envie de dire de jolies choses : il les a au bout de la langue ; mais il semble qu'elles lui échappent au moment qu'il

va les ſaiſir. Ah ! c'eſt un homme bien à plaindre ! Ce perſonnage ſec & long, qui ſe promène ſeul à l'écart, eſt l'eſprit le plus réfléchi & le plus creux que je connoiſſe : parce qu'il a une perruque ronde & des vapeurs noires, il ſe croit un Philoſophe Anglois : il s'appeſantit ſur une aile de mouche, & il eſt ſi obſcur dans ſes idées, qu'on eſt quelquefois tenté de croire qu'il eſt profond.

Tandis que la malice d'Agathe s'exerçoit ſur ces caractères, Célicour avoit les yeux attachés ſur les ſiens. Ah ! dit-il, que votre oncle, qui connoît tant de choſes, connoît peu l'eſprit de ſa nièce ! Il vous annonce comme une enfant ! — Vraiment ſans doute ; & ces Meſſieurs me regardent bien comme telle. Auſſi ne ſe gênent-ils pas ; & la ſottiſe du bel eſprit eſt avec moi tout à ſon aiſe. N'allez pas me trahir au moins. — N'ayez pas peur ; mais il faut, belle Agathe, cimenter notre

intelligence par des liens plus étroits que ceux de l'amitié. Vous faites injure à l'amitié, lui répondit Agathe : il y a peut-être quelque chose de plus doux, mais il n'y a rien de plus solide.

A ces mots, on vint les interrompre; & le Connoisseur, se promenant seul avec Célicour, lui demanda si le dialogue avoit bien repris. Ce n'est pas précisément ce que je voulois, dit le jeune homme; mais je tâcherai d'y suppléer. Je suis fâché, dit Fintac, de vous avoir interrompu. Rien n'est si difficile que de rattraper le fil de la nature, quand une fois on le laisse échapper. C'est apparemment cette étourdie qui n'a pas bien saisi votre idée. Elle a quelquefois des lueurs; mais tout à coup cela se dissipe. Il faut espérer que du moins le mariage la formera. — Vous pensez donc à la marier? demanda Célicour d'une voix tremblante. Oui, répondit Fintac; & je compte sur vous pour célébrer di-

gnement cette fête. Vous avez vu ce M. de Lexergue; c'eſt un homme d'un grand ſens & d'une érudition profonde. C'eſt à lui que je donne ma nièce. (Si Fintac eût obſervé le viſage de Célicour, il l'eût vu pâlir à cette nouvelle.) Un homme auſſi ſérieux, auſſi appliqué que M. de Lexergue, a beſoin, pourſuivit-il, de quelque choſe qui le diſſipe. Il eſt riche, il s'eſt pris d'inclination pour cette enfant; & dans huit jours il doit l'épouſer : mais il exige le plus grand ſecret, & ma nièce elle-même n'en ſait rien encore. Pour vous, il faut bien que vous ſoyez initié au myſtère d'une union que vous devez chanter. O hymen ! ô hyménée ! vous m'entendez ? C'eſt un Epithalame que je vous demande; & voici le moment de vous ſignaler. Ah ! Monſieur. — Point de modeſtie : elle étouffe tous les talens. — Diſpenſez-moi. — Vous l'exécuterez : c'eſt un morceau de votre genre, & qui doit vous faire beaucoup d'honneur. Ma nièce eſt jeune & jolie;

& avec de l'imagination & de l'ame on ne tarit point ſur un ſujet pareil. D'ailleurs elle a un oncle, qui .... je me tais : ce n'eſt pas à moi de me louer. A l'égard de l'époux, je vous l'ai dit, c'eſt un homme rare. Perſonne ne ſe connoît comme lui en antiques. Il a un cabinet de médailles qu'il eſtime quarante mille écus. Il devoit même aller voir les ruines d'Herculanum, & peu s'en eſt fallu qu'il n'ait fait le voyage de Palmyre. Vous voyez combien de tableaux tout cela préſente à la Poéſie. Mais que dis-je ? vous y penſez déjà : oui, je vois ſur votre viſage cette méditation profonde qui couve les germes du génie, & les diſpoſe à la fécondité. Allez vîte, allez mettre à profit des momens ſi précieux. Je vais auſſi m'enfoncer dans l'étude.

Conſterné de tout ce qu'il venoit d'entendre, Célicour brûloit d'impatience de revoir Agathe. Le lendemain, il prit le prétexte d'aller conſulter le

Connoiſſeur ; & avant d'entrer dans ſon cabinet, il demanda ſi elle étoit viſible. Ah ! Mademoiſelle, lui dit-il, vous voyez un homme au déſeſpoir. — Qu'avez-vous donc ? — Je ſuis perdu : vous épouſez M. de Lexergue. — Qui vous a fait ce conte-là ? — Qui ? M. de Fintac lui-même. — Tout de bon ? — Il m'a chargé de compoſer votre Epithalame. — Eh bien, cela ſera-t-il beau ? — Vous riez ! vous trouvez plaiſant d'avoir pour époux M. de Lexergue ! — Oh ! très-plaiſant. — Ah ! du moins, cruelle, par pitié pour moi, qui vous adore & qui vous perds .... Agathe l'interrompit comme il tomboit à ſes genoux. Avouez, lui dit-elle, que ces momens de trouble ſont commodes pour une déclaration : comme celui qui la fait ne ſe poſſède pas, celle qui l'entend n'oſe pas s'en plaindre ; & à la faveur de ce déſordre, l'amour croit pouvoir tout riſquer. Mais doucement, modérez-vous, &

voyons ce qui vous déſeſpère. — Votre tranquillité, cruelle que vous êtes. — Vous voulez donc que je m'afflige d'un malheur que je ne crains pas ? — Je vous dis qu'il eſt décidé que vous épouſez M. de Lexerge. — Comment voulez-vous qu'on décide ſans moi, ce qui ſans moi ne peut s'exécuter ? — Mais ſi votre oncle a donné ſa parole ? — S'il l'a donnée, il la retirera. — Comment ! vous auriez le courage ! .. — Le courage de ne pas dire *oui !* Le bel effort de réſolution ! — Ah ! je ſuis au comble de la joie ! — Et votre joie eſt une folie auſſi bien que votre douleur. — Vous ne ſerez point à M. de Lexergue ! — Eh bien, après ? — Vous ſerez à moi. — Sans doute, il n'y a pas de milieu ; & toute fille qui ne ſera pas ſa femme, ſera la vôtre : cela eſt clair. En vérité, vous raiſonnez comme un Poëte de province. Allez, allez voir mon cher oncle ; &

tâchez qu'il ne se doute pas de l'avis que vous m'avez donné.

Eh bien, l'Epithalame est-il avancé? lui demanda le Connoisseur en venant au devant de lui. — J'en ai le dessin dans la tête. — Voyons. — J'ai pris l'allégorie du Temps qui épouse la Vérité. — L'idée est belle, mais elle est triste; & puis le Temps est bien vieux! — M. de Lexergue est un antiquaire. — Oui, mais on n'aime pas à s'entendre dire qu'on est vieux comme le Temps. — Aimeriez-vous mieux les noces de Vénus & de Vulcain? — Vulcain, à cause des bronzes, des médailles? Non: l'aventure de Mars est affligeante à rappeler. Vous trouverez, en y rêvant, quelque idée encore plus heureuse. Mais, à propos de Vulcain, voulez-vous venir ce soir avec nous, voir le coup d'essai d'un Artificier que je protége? Ce sont des fusées chinoises, dont je lui ai donné la composi-

tion : j'y ai même ajouté quelque chofe ; car il faut toujours que je mette du mien. Célicour ne douta point qu'Agathe ne fût de la partie, & il s'y rendit avec empreffement.

Les fpectateurs étoient placés ; Fintac & fa nièce occupoient une croifée ; & il y reftoit à côté d'Agathe un petit efpace qu'elle avoit ménagé fans affectation. Célicour s'y gliffa timidement, & treffaillit de joie en fe voyant fi près d'Agathe. Les yeux de l'oncle étoient attentifs à fuivre le vol des fufées ; ceux de Célicour étoient attachés fur la nièce. Les étoiles feroient tombées du ciel, qu'elles ne l'auroient pas diftrait. Sa main rencontra au bord de la fenêtre une main plus douce que le duvet des fleurs ; il lui prit un tremblement dont Agathe dut s'apercevoir. La main, qu'il effleuroit à peine, fit un mouvement pour fe retirer ; la fienne en fit un pour la retenir : les yeux d'Agathe fe tournèrent fur lui, & rencontrèrent

les ſiens qui demandoient grace. Elle ſentit qu'elle l'affligeroit en retirant cette main chérie ; & ſoit foibleſſe ou pitié, elle voulut bien la laiſſer immobile. C'étoit beaucoup ; ce n'étoit point aſſez. La main d'Agathe étoit fermée, & celle de Célicour ne pouvoit l'embraſſer. L'amour lui inſpira l'audace de l'ouvrir. Dieux ! quelle fut ſa ſurpriſe & ſa joie, quand il la ſentit céder inſenſiblement à cette douce violence ! Il tient la main d'Agathe déployée dans la ſienne, il la preſſe amoureuſement : concevez-vous ſa félicité ! Elle n'eſt pas encore parfaite. La main qu'il preſſe ne répond point ; il l'attire à lui, ſe penche vers elle, & l'oſe appuyer à ſon cœur, qui s'avance pour la toucher. Elle veut lui échapper : il l'arrête, il la tient captive ; & l'amour ſait avec quelle rapidité ſon cœur bat ſous cette main timide. Ce fut comme un aimant pour elle. O triomphe ! ô raviſſement ! Ce n'eſt plus Célicour

qui la presse ; c'est elle qui répond aux battemens du cœur de Célicour. Ceux qui n'ont point aimé, n'ont jamais connu cette émotion, & ceux même qui ont aimé ne l'ont éprouvée qu'une fois. Leurs regards se confondoient avec cette langueur touchante, qui est le plus doux de tous les aveux ; lorsque la girande du feu d'artifice se déploya dans l'air. Alors la main d'Agathe fit un nouvel effort pour s'imprimer sur le cœur de Célicour ; & tandis qu'autour d'eux on applaudissoit à l'éclatante beauté des fusées, nos amans, occupés d'eux-mêmes, s'exprimoient, par de brûlans soupirs, le regret de se séparer. Telle fut cette scène muette, digne d'être citée pour exemple de silences éloquens.

Dès ce moment leurs cœurs, d'intelligence, n'eurent plus de secret l'un pour l'autre : tous deux goûtoient pour la première fois le plaisir d'aimer ; & cette fleur de sensibilité est la plus pure

des voluptés de l'ame. Mais l'amour, qui prend la couleur des caractères, étoit timide & férieux dans Célicour; vif, enjoué, malin dans Agathe.

Cependant le jour pris pour lui annoncer fon mariage avec M. de Lexergue, arrive. L'antiquaire vient la voir, la trouve feule, & lui déclare fon amour, fondé fur l'aveu de fon oncle. Je fais, lui dit-elle en badinant, que vous m'aimez de profil; mais moi, je veux un mari que je puiffe aimer en face; & tout franchement vous n'êtes pas mon fait. Vous avez, dites-vous, l'aveu de mon oncle? vous ne m'épouferez pas fans le mien; & je crois pouvoir vous affurer que vous ne l'aurez de la vie. Lexergue eut beau lui protefter qu'elle réuniffoit à fes yeux plus de charmes que la Vénus de Médicis, Agathe lui fouhaita des Vénus antiques, & lui déclara qu'elle ne l'étoit point. Vous avez le choix, lui dit-elle, de m'expofer à déplaire à mon oncle,

ou de m'en épargner le chagrin. Vous m'affligerez en me chargeant de la rupture, vous m'obligerez en la prenant ſur vous ; & ce qu'on peut faire de mieux quand on n'eſt pas aimé, c'eſt de tâcher de n'être point haï. Je ſuis votre très-humble ſervante.

L'antiquaire fut mortellement offenſé du refus d'Agathe ; mais par orgueil il l'eût diſſimulé, ſi le reproche qu'on lui fit de manquer à ſa parole, ne lui en eût arraché l'aveu. Fintac, dont l'autorité & la conſidération étoient compromiſes, fut indigné de la réſiſtance de ſa nièce, & fit l'impoſſible pour la vaincre : mais il n'en tira jamais d'autre réponſe, ſinon qu'elle n'étoit pas une médaille ; & il finit par lui déclarer, dans ſa colère, qu'elle n'auroit jamais d'autre époux. Ce n'étoit pas le ſeul obſtacle au bonheur de nos amans. Célicour n'avoit à eſpérer qu'une portion d'un modique héritage ; & Agathe attendoit tout de ſon oncle, qui étoit moins

que jamais diſpoſé à ſe dépouiller de ſon bien pour elle. Dans des temps plus heureux il eût pu ſe charger de leur petit ménage ; mais après le refus d'Agathe, il falloit un miracle pour l'y engager : ce fut l'amour qui l'opéra.

Flattez mon oncle, diſoit Agathe à Célicour ; enivrez-le de louanges, & cachez-lui bien que nous nous aimons. Pour cela évitons avec ſoin de nous trouver enſemble, & contentez-vous de m'inſtruire de votre conduite en paſſant. Fintac ne diſſimula point à Célicour ſon reſſentiment contre ſa nièce. Auroit-elle, diſoit-il, quelque inclination ſecrète ? Si je le ſavois..... Mais non, c'eſt une petite ſotte qui n'aime rien, qui ne ſent rien. Ah ! ſi elle compte ſur mon héritage, elle ſe trompe : je ſaurai mieux placer mes bienfaits. Le jeune homme, effrayé des menaces de l'oncle, chercha le moment d'en inſtruire la nièce. Elle ne fit

qu'en plaiſanter. — Il eſt furieux contre vous, ma chère Agathe. — Cela eſt égal. — Il dit qu'il veut vous déshériter. — Dites comme lui ; gagnez ſa confiance, & laiſſez faire à l'amour & au temps. Célicour ſuivoit les conſeils d'Agathe, & à chaque éloge qu'il donnoit à Fintac, Fintac croyoit découvrir en lui un nouveau degré de mérite. La juſteſſe d'eſprit, la pénétration de ce jeune homme n'a pas d'exemple à ſon âge, diſoit-il à ſes amis. Enfin la confiance qu'il prit en lui fut telle, qu'il crut pouvoir lui confier ce qu'il appeloit le ſecret de ſa vie : c'étoit une Pièce de Théâtre qu'il avoit faite, & qu'il n'avoit oſé lire à perſonne, de peur de compromettre ſa réputation. Après lui avoir demandé une ſilence inviolable, il lui donna rendez-vous pour la lire. A cette nouvelle, Agathe fut ſaiſie de joie. Cela va bien, dit-elle ; courage ! redoublez la doſe d'encens : bonne ou mauvaiſe, il faut qu'à vos

yeux cette Pièce n'ait point d'égale.

Fintac, tête à tête avec le jeune homme, après avoir fermé les portes du cabinet à double tour, tira d'une cassette ce manuscrit précieux, & lut avec enthousiasme la comédie la plus froide, la plus insipide qui fut jamais. Il en coûtoit cruellement au jeune homme d'applaudir à des platitudes; mais Agathe le lui avoit recommandé. Il applaudissoit donc; & le Connoisseur étoit transporté. Avouez, lui dit-il après la lecture, avouez que cela est beau. — Oui, fort beau. — Eh bien, il est temps de vous dire pourquoi je vous ai choisi pour mon unique confident. Je brûle d'envie depuis long-temps de voir cette Pièce au Théâtre, mais je ne veux pas que ce soit sous mon nom. (Célicour frémit à ces mots.) Je n'ai voulu me fier à personne; mais enfin je vous crois digne de cette marque de mon amitié. Vous donnerez mon Ouvrage comme de vous: je ne veux que le

plaiſir du ſuccès, & je vous en laiſſe la gloire. L'idée d'en impoſer au Public eût ſeule effrayé le jeune homme; mais celle de voir paroître & tomber ſous ſon nom un Ouvrage auſſi pitoyable, lui répugnoit encore plus. Confondu de la propoſition, il s'en défendit longtemps ; mais ſa réſiſtance fut inutile. Mon ſecret confié, lui dit Fintac, vous engage d'honneur à m'accorder ce que j'exige. Il eſt égal au Public qu'une Pièce ſoit de vous ou de moi ; & ce menſonge officieux ne peut nuire à perſonne au monde. Ma Pièce eſt mon bien, je vous le donne ; la poſtérité même la plus reculée n'en ſaura rien. Voilà donc votre délicateſſe ménagée de toutes façons. Si après cela vous refuſez de préſenter cet Ouvrage comme de vous, je croirai que vous le trouvez mauvais, que vous venez de me tromper en le louant, & que vous êtes également indigne de mon amitié & de mon eſtime. A quoi ne ſe fût pas réſolu

l'amant d'Agathe, plutôt que d'encourir la haîne de ſon oncle ! Il l'aſſura qu'il n'étoit retenu que par des motifs louables, & lui demanda vingt-quatre heures pour ſe déterminer. Il me l'a lue, dit-il à Agathe. — Eh bien ? — Eh bien, elle eſt mauvaiſe. — Je m'en doutois. — Il veut que je la donne au Théâtre ſous mon nom. — Que dites-vous ? — Qu'il veut qu'elle paſſe pour être de moi. — Ah ! Célicour, louons le Ciel de cette aventure. Avez-vous accepté ? — Non, pas encore ; mais j'y ferai forcé. — Tant mieux ! — Je vous dis qu'elle eſt déteſtable. — Tant mieux encore. — Elle tombera. — Tant mieux, vous dis-je ; il faut ſouſcrire à tout. Célicour n'en dormit pas d'inquiétude & de douleur. Le lendemain, il vint trouver l'oncle, & lui dit, qu'il n'y avoit rien à quoi il ne ſe déterminât plutôt que de lui déplaire. Je ne veux pas, dit le Connoiſſeur, vous expoſer imprudemment. Copiez la

Pièce de votre main ; vous en ferez une lecture à nos amis, qui ſont d'excellens juges ; & s'ils n'en croient pas le ſuccès infaillible, vous n'êtes plus obligé à rien. Je n'exige de vous qu'une choſe, c'eſt de l'étudier, afin de la bien lire. Cette précaution rendit l'eſpérance au jeune homme. Je dois, dit-il à Agathe, lire la Pièce à ſes amis : s'ils la trouvent mauvaiſe, il me diſpenſe de la donner. —Ils la trouveront bonne ; & tant mieux : nous ſerions perdus, s'ils la trouvoient mauvaiſe. —Expliquez-vous donc. — Allez-vous-en ; il ne faut pas qu'on nous voye enſemble. Ce qu'elle avoit prévu arriva. Les juges étant aſſemblés, le Connoiſſeur leur annonça cette Pièce comme un prodige, & ſur-tout dans un jeune Poëte. Le jeune Poëte lut de ſon mieux ; & à l'exemple de Fintac, on s'extaſioit à chaque vers, on applaudiſſoit à toutes les ſcènes. A la fin, ce furent des acclamations : on y trouvoit

la délicateſſe d'Ariſtophane, l'élégance de Plaute, le *vis comica* de Térence; & l'on ne ſavoit quelle Pièce de Molière mettre à côté de celle-ci. Après cette épreuve, il n'y eut plus à balancer. Les Comédiens ne furent pas de l'avis des beaux Eſprits; mais on ſavoit d'avance que ces gens-là n'avoient point de goût; & il y eut ordre de jouer la Pièce. Agathe qui avoit aſſiſté à la lecture, avoit applaudi de toutes ſes forces: il y avoit même des endroits pathétiques où elle avoit paru attendrie; & ſon enthouſiaſme pour l'Ouvrage l'avoit un peu réconciliée avec l'Auteur. Seroit-il poſſible, lui dit Célicour, que vous euſſiez trouvé cela bon? Excellent, dit-elle, excellent pour nous; & à ces mots, elle s'éloigna, ſans vouloir lui en dire davantage. Pendant qu'on répétoit la Pièce, Fintac couroit de maiſon en maiſon diſpoſer les eſprits en faveur d'un Poëte naiſſant, qui donnoit, diſoit-il, de belles eſpérances.

eſpérances. Enfin le grand jour arrive, & le Connoiſſeur aſſemble à dîner ſes amis. Allons, Meſſieurs, dit-il, ſoutenez votre ouvrage. Vous avez trouvé la Pièce admirable, vous en avez garanti le ſuccès ; & il y va de votre honneur. Pour moi, vous ſavez quelle eſt ma foibleſſe : j'ai des entrailles de père pour tous les talens qui s'élèvent, & je ſens auſſi vivement qu'eux-mêmes les inquiétudes qu'ils éprouvent dans ces terribles momens.

Après le dîné, les bons amis du Connoiſſeur embraſsèrent tendrement Célicour, & lui dirent qu'ils alloient au Parterre, pour être les témoins, plutôt que les inſtrumens de ſon triomphe. Ils s'y rendirent en effet. On joua la Pièce ; elle ne fut point achevée ; & le premier ſignal de l'impatience fut donné par ces bons amis.

Fintac étoit dans l'amphithéâtre, tremblant & pâle comme la mort ; mais pendant tout le temps que le ſpec-

tacle se soutint, ce père malheureux & tendre fit des efforts incroyables pour encourager les spectateurs à secourir son enfant. Enfin il le vit expirer ; & alors succombant à sa douleur, il se traîna dans son carrosse, confondu, anéanti, & se plaignant au Ciel de l'avoir fait naître dans un siècle si dépravé. Et où étoit le pauvre Célicour ? Hélas ! on lui avoit accordé les honneurs de la loge grillée, où, sur un fagot d'épines, il avoit vu ce qu'on appeloit sa Pièce chanceler au premier acte, trébucher au second, & tomber au troisième. Fintac lui avoit promis de l'aller prendre, & l'avoit oublié. Que devenir ? comment s'échapper à travers cette multitude qui ne manqueroit pas de le reconnoître & de le montrer au doigt ? Enfin voyant la salle vide & les lumières éteintes, il prit courage, & descendit : mais les foyers, les corridors, l'escalier étoient encore pleins ; sa consternation le fit remarquer, & il enten-

doit de tous côtés : C'eſt lui ſans doute ; oui, le voilà, c'eſt lui. Le malheureux ! c'eſt dommage ! il fera mieux une autre fois. Il aperçut dans un coin un groupe d'Auteurs ſifflés, qui ſe moquoient de leur camarade. Il vit auſſi les bons amis de Fintac, qui triomphoient de ſa chûte, & qui, en le voyant, lui tournèrent le dos. Accablé de confuſion & de douleur, il ſe rendit chez l'Auteur véritable ; & ſon premier ſoin fut de demander Agathe. Il eut toute la liberté de la voir ; car l'oncle s'étoit enfermé dans ſon cabinet. Je vous l'avois prédit : elle eſt tombée, & tombée honteuſement, dit Célicour en ſe jetant dans un fauteuil. Tant mieux, dit Agathe. — Eh quoi, tant mieux ! quand votre amant eſt couvert de honte, & qu'il ſe rend, pour vous complaire, la fable & la riſée de tout Paris ! Ah ! c'en eſt trop. Non, Mademoiſelle, il n'eſt pas temps de plaiſanter. Je vous aime plus que ma vie ; mais dans l'état

d'humiliation où je me vois, je suis capable de renoncer & à la vie & à vous-même. Je ne sais à quoi il a tenu que le secret ne m'ait échappé. C'est peu de m'exposer au mépris public, votre cruel oncle m'y abandonne ! Je le connois, il sera le premier à rougir de me revoir ; & ce que j'ai fait pour vous obtenir, m'en interdit peut-être à jamais l'espérance. Qu'il se prépare cependant à reprendre sa Pièce, ou à me donner votre main. Il n'y a que ce moyen de me consoler & de m'obliger au silence. Le Ciel m'est témoin que si, par impossible, son Ouvrage avoit réussi, je lui en aurois rendu la gloire : il est tombé, j'en supporte la honte ; mais c'est un effort de l'amour, dont vous seule pouvez être le prix. Il faut avouer, dit la maligne Agathe afin de l'irriter encore, qu'il est cruel de se voir sifflé pour un autre. — Cruel ! au point que je ne voudrois pas jouer ce rôle pour mon père. — Avec

quel air de mépris on voit paſſer un malheureux dont la Pièce eſt tombée ! — Le mépris eſt injuſte, on s'en conſole ; mais l'orgueilleuſe pitié, c'eſt-là ce qui eſt humiliant. — Je crois que vous êtiez bien confus en deſcendant l'eſcalier ! avez-vous ſalué les Dames ? — J'aurois voulu m'anéantir. — Pauvre garçon ! Et comment oſerez-vous reparoître dans le monde ? — Je n'y paroîtrai, je vous jure, qu'avec le nom de votre époux, ou qu'après avoir rejeté ſur M. de Fintac l'humiliation de cette chûte. — Vous êtes donc bien réſolu à mettre mon oncle au pied du mur ? — Très-réſolu, n'en doutez pas. Qu'il ſe décide dès ce ſoir même. S'il me refuſe votre main, tous les Journaux vont annoncer qu'il eſt l'Auteur de la Pièce ſifflée. Et voilà ce que je voulois, dit Agathe en triomphant ; voilà l'objet de ces *tant mieux* qui vous impatientoient ſi fort. Allez voir mon

oncle, tenez bon; & ſoyez aſſuré que nous ſerons heureux.

Eh bien, Monſieur, qu'en dites-vous, demanda Célicour au Connoiſſeur? — Je dis, mon ami, que le Public eſt un animal ſtupide, & qu'il faut renoncer à travailler pour lui. Mais conſolez-vous: votre Ouvrage vous fait honneur dans l'eſprit des gens de goût. — Qu'appelez-vous mon Ouvrage? c'eſt bien le vôtre. — Parlez plus bas, je vous conjure, mon cher enfant, parlez plus bas. — Il vous eſt bien facile de vous modérer, Monſieur, vous qui vous êtes ſauvé prudemment de la chûte de votre Pièce: mais moi, qu'elle écraſe! — Ah! ne croyez pas qu'une pareille chûte vous faſſe tort. Les gens éclairés ont vu dans cet Ouvrage des choſes qui annoncent le talent. — Non, Monſieur, je ne me flatte point, la Pièce eſt mauvaiſe: j'ai acquis le droit d'en parler avec franchiſe; & tout le

monde eſt du même avis. Si elle avoit eu un plein ſuccès, j'aurois déclaré qu'elle étoit de vous; ſi elle avoit eu un demi-revers, je l'aurois priſe ſur mon compte: mais un déſaſtre auſſi accablant eſt au-deſſus de mes forces; & je vous prie de vous en charger. — Moi, mon enfant! moi, ſur mon déclin, me donner ce ridicule! perdre en un jour une conſidération qui eſt l'ouvrage de quarante ans, & qui fait l'eſpérance de ma vieilleſſe! auriez-vous bien la cruauté de l'exiger? — N'avez-vous pas celle de me rendre la victime de ma complaiſance? Vous ſavez combien il m'en a coûté. — Je ſais tout ce que je vous dois; mais, mon cher Célicour, vous êtes jeune, vous avez le temps de prendre des revanches; & il ne faut qu'un ſuccès pour faire oublier ce malheur: au nom de l'amitié, ſoutenez-le avec conſtance, je vous en conjure les larmes aux yeux. — J'y conſens, Monſieur, mais je ſens trop les conſéquen-

ces d'un premier début, pour m'expoſer au préjugé qu'il laiſſe. Je renonce au Théâtre, à la Poéſie, aux Belles-Lettres. — Oui, c'eſt bien fait : il y a, pour un jeune homme de votre âge, tant d'autres objets d'ambition. — Il n'y en a qu'un pour moi, Monſieur ; & il dépend de vous. — Parlez, il n'eſt point de ſervice que je ne vous rende : qu'exigez-vous ? — La main de votre nièce. — La main d'Agathe ! — Oui, je l'adore, & c'eſt elle qui, pour vous plaire, m'a fait conſentir à tout ce que vous avez voulu. — Ma nièce eſt de la confidence ? — Oui, Monſieur. — Ah ! ſon étourderie aura peut-être . . . Hola quelqu'un : vîte, ma nièce, qu'elle vienne. — Raſſurez-vous ; Agathe eſt moins enfant, moins étourdie qu'elle ne paroît l'être. — Ah ! vous me faites trembler . . . . Ma chère Agathe, tu ſais ce qui ſe paſſe, & le malheur qui vient d'arriver ? — Oui, mon oncle — As-tu révélé ce fatal ſecret à per-

ſonne ? — A perſonne au monde. — Y puis-je bien compter ? — Oui, je vous le jure. — Eh bien, mes enfans, qu'il meure avec nous trois : je vous le demande comme la vie. Agathe, Célicour vous aime ; il renonce, par amitié pour moi, au Théâtre, à la Poéſie, aux Lettres ; & je lui dois votre main, pour prix d'un ſi grand ſacrifice. Il eſt trop payé, s'écria Célicour en ſaiſiſſant la main d'Agathe. J'épouſe un Auteur malheureux, dit-elle en ſouriant ; mais je me charge de le conſoler de ſon infortune : le pis aller eſt qu'on lui refuſe de l'eſprit ; & tant d'honnêtes gens s'en paſſent ! Or çà, mon cher oncle, voilà Célicour qui renonce à la gloire d'être Poëte ; ne feriez-vous pas bien de renoncer à celle d'être Connoiſſeur ? Vous en feriez bien plus tranquille. Agathe fut interrompue par l'arrivée de Clément, Valet de chambre affidé de ſon oncle. Ah ! Monſieur, dit-il tout

essoufflé, vos amis, vos bons amis ! — Eh bien, Clément ? — J'étois au Parterre ; ils y étoient tous. — Je le sais bien. Ont-ils applaudi ? — Applaudi ! les traîtres ! Si vous aviez vu avec quelle fureur ils ont déchiré ce malheureux jeune homme. Je vous demande mon congé, si ces gens-là rentrent chez vous. Ah ! les lâches ! dit Fintac. Oui, c'en est fait, je brûle mes Livres, & romps tout commerce avec les gens de Lettres. Gardez vos Livres pour votre amusement, dit Agathe en embrassant son oncle ; & à l'égard des gens de Lettres, n'en veuillez faire que vos amis, & vous en verrez d'estimables.

Fin du Tome second.

